

© SERGE BRUSSOLO

Numéro d'éditeur 978-2-9564640

LA SAGA DES ABÎMES

Reproduction interdite

Version revue et corrigée par l'auteur

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du lecteur. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'auteur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

ISBN 978-2-9564640-7-5

1.

Ce matin, à l'aube, la “ Main ” a été amputée d'un nouveau doigt. L'index, cette fois. Le vacarme de l'effondrement a réveillé Lana en sursaut. Pas de chance! pour une fois qu'elle avait réussi à se rendormir au terme de l'immuable insomnie qui l'assaille chaque nuit depuis le début des événements.

Néanmoins la catastrophe était prévisible, depuis trois jours, le réseau de fissures au niveau de la première phalange ne cessait de se dilater et l'on avait dû se dépêcher d'évacuer le village côtier de Ghan-Taar. La chose avait donné lieu, comme d'ordinaire, à une retraite confuse ponctuée de pleurs et de lamentations. Seuls quelques vieillards avaient refusé d'abandonner leurs cabanes que les vents furieux soufflant de la mer avaient affligées d'une apparence bancale, souffreteuse, si semblable à celle de leurs occupants.

— C'est foutu, a grommelé Shadwick (l'adolescent roux qui se croit autorisé à formuler des jugements péremptoires depuis que Lana, par désœuvrement, a accepté de coucher avec lui trois jours plus tôt. L'imbécile. Comme si ces choses avaient encore la moindre importance !)

La jeune femme, serrant les mâchoires pour empêcher ses

dents de claquer sous les assauts de la bise, a observé l'évacuation le cœur étreint par un mauvais pressentiment.

— C'est plus une main, c'est un moignon, a renchéri Shadwick, jouant les mâle aguerris. Regarde : reste plus que la première phalange du pouce. L'annulaire est amputé jusqu'à la phalangine, le majeur a perdu sa phalangette. Y'a que l'auriculaire pour être encore intact. Ça sert à quoi l'auriculaire, hein ? A se curer l'oreille ou à se gratter le trou du cul. C'est plus une main, je te dis, c'est une pogne de lépreux, ouais.

Lana a dû faire un effort pour résister à l'envie de le gifler... voire de le pousser dans le vide du haut de la falaise. Ça l'aurait peut-être amusée l'espace de trois secondes de voir les rebonds le désarticuler, qui sait ? La tristesse éveille parfois en elle des pulsions meurtrières contre quoi elle se raidit à grand peine.

Il est vrai, toutefois, que la Main — jadis si belle — a désormais piteuse allure. Hélas, en dépit de tous les travaux de consolidation, l'émiettement poursuit obstinément son travail de sape.

Le nom de “ La Main ” a été donné à l'île en des temps immémoriaux, pour une raison évidente : la découpe de ses falaises crayeuses reproduit à s'y méprendre les contours d'une main géante posée à la surface de l'océan, paume tournée vers le ciel, et battue par les flots. Une main sur laquelle des navigateurs en quête d'asile ont un jour débarqué pour s'installer et prospérer, car cette main tendue, offerte, leur a paru un signe des dieux. Et, durant des siècles, tout s'est bien passé. Les cultures ont poussé au creux de la paume, les arbres fruitiers ont déployé racines et branches, les villages se sont multipliés...

“ C'est tout de même bizarre, marmonnaient les grincheux. Une telle découpe... Ce ne peut être le fruit du hasard. Vous avez remarqué que les proportions des doigts sont scrupuleusement respectées ? Pouce, index, majeur... Tout est anatomiquement parfait. Jusqu'à l'écartement des doigts. Ça vous semble normal ?

— Bah, grommelaient ceux qui préféraient éviter une discussion aux relents sacrilèges. Il existe bien des montagnes dont la forme rappelle une tête de chien, ou d'oiseau, sans qu'on puisse y voir autre chose qu'un caprice de la Nature. Quant aux nuages, il n'est pas rare d'y discerner un mouton ou un semblant

de visage...

— D'accord, admettaient les plus soupçonneux, mais jamais avec une telle perfection ! Des ébauches, oui, des ressemblances schématiques, je l'admets, mais rien de comparable avec La Main. ”

Ils n'avaient pas tort au demeurant. Vue du sommet d'une montagne, l'île présente réellement l'aspect d'une paume flottant à la surface de la mer, une paume tournée vers l'azur, les doigts légèrement crispés, comme paralysés au cours d'une tentative de préhension, comme si... comme si...

— Comme si un géant avait essayé de s'emparer du soleil, complétaient les mystiques. Et comme si les Dieux, rendus fous de rage par cette inconvenance, l'avaient foudroyé, le réduisant en morceaux, et condamnant du même coup son corps éparé à flotter au hasard des courants. Il est fort probable que d'autres débris corporels dérivent aux confins de l'océan, en des régions inexplorées : des bras, des jambes... une tête !

A ces mots, un frisson de terreur religieuse parcourait l'assemblée, chacun imaginant cette tête monstrueuse, plus haute qu'une montagne, ballottée par les vagues, et sa bouche ouverte assez vaste pour abriter une colonie de baleines.

Non ! C'était trop, il est des choses auxquelles il est préférable de ne point donner forme, même par la pensée sous peine de déchaîner d'irrémediables catastrophes.

Lana, elle, n'a pas d'opinion arrêtée. Elle reconnaît que les contours de l'île sont un peu trop précis pour relever du simple hasard. Les caprices de la Nature ne sont jamais aussi parfaits, mesurés au cordeau d'arpenteur, non... Les ressemblances sont toujours approximatives, et dépendent le plus souvent du regard de l'observateur, elles varient avec les individus. Or ce n'est point le cas en ce qui concerne l'île. Une main, oui, parfaite... Enfin, parfaite jusqu'à ce qu'elle commence à s'effriter, victime d'un mal mystérieux.

Cette nuit, quand la terre a tremblé, Lana et Shadwick ont quitté le temple en prenant soin de ne pas réveiller les autres membres de la troupe. Se faufilant au milieu des ruines, ils ont gagné la côte, et notamment le promontoire en forme d'index d'où provenaient les grincements.

— La pierre pousse la pierre, a murmuré la jeune femme. Elle souffre.

— On devrait pas être là, a protesté Shadwick de la voix aigrette qui est sienne dès qu'il cesse de jouer à l'Homme. Si les crevasses s'élargissent on peut être avalés, emportés... C'est déjà arrivé, tu sais ?

— T'as la trouille, a constaté Lana d'un ton froid. Tu joues les mâles quand tu veux baiser, mais quand le danger est là, ton petit oiseau devient riquiqui. Un escargot qui rentre dans sa coquille. Je parie qu'on n'en voit déjà plus ni la tête ni les cornes, non ?

L'adolescent a étouffé un juron et ravalé l'envie de gifler Lana. Bien lui en a pris car il n'aurait pas eu le dessus ; la jeune femme est connue pour sa sauvagerie, et sa tendance à perdre le contrôle de ses actes lorsqu'elle est en colère. Mais elle fait partie des élus, n'est-ce pas ? Alors on tolère ses débordements. Les Berceurs ont tous les droits, même si ça agace pas mal de gens.

Les deux jeunes gens restent donc accroupis, dans l'obscurité que l'aube ne parvient pas encore à diluer, contemplant l'index de pierre qui s'effrite doucement, semant au vent la poussière blanche de sa pierre malade, ou déjà morte.

Trois villages importants occupaient ce promontoire avant que le sol ne commence à se craqueler. Des ports de pêche et de commerce aux activités florissantes. Il n'en reste que des lieux fantomatiques, que les bêtes de la forêt ont déserté, averties par l'instinct de l'imminence d'une catastrophe.

Shadwick continue à pérorer à mi-voix mais Lana ne l'écoute pas. La tête levée, elle suit l'émiettement de l'index. Elle sait, qu'en définitive, Shadwick a raison: quand le premier gros bloc se détachera pour plonger dans la mer il soulèvera un formidable geyser qui s'abattra sur eux... et dont le ruissellement pourrait bien les emporter dans son reflux. Cette perspective éveille en elle une étrange excitation.

Peut-être s'ennuie-t-elle sur l'île? Peut-être est-elle prête à accueillir avec soulagement tout ce qui pourrait secouer la torpeur qui la gagne au fil des jours.

Au début, elle a cru qu'il serait amusant de rejoindre les

Berceurs ; elle a vite déchanté.

— Ça va nous retomber dessus, maugrée le garçon. On va dire que c'est de notre faute, parce que nous n'avons pas chanté assez bien. C'est pas entièrement faux, d'ailleurs. J'ai remarqué que tu ne t'appliques plus autant qu'au début. Ta voix est moins... jolie. Avant, elle me flanquait des frissons, maintenant elle est juste... juste...

Il se tait, incapable de trouver le mot qui convient... ou parce qu'il craint la réaction de Lana. Il a tort. Elle s'en fout. Elle n'a jamais aimé chanter; si elle a rejoint les Berceurs c'est pour manger à sa faim et avoir des vêtements chauds.

Au fond d'elle-même, elle estime que le "chant" est soit une absurdité, soit une habile escroquerie imaginée par les prêtres. C'est le dénommé Wolfur, le premier, qui a décrété que certaines harmonies vocales avaient le pouvoir de neutraliser les vibrations à l'origine des crevasses émiettant l'île. Il était donc urgent de constituer une chorale dont les récitals agiraient à la façon d'un remède sur les trémulations émanant des profondeurs de La Main.

La population étant prête à tout pour éviter la catastrophe, il a reçu le soutien des divers chefs de clans et s'est mis en quête de chanteurs afin de former une chorale censée empêcher la fin du monde. Du moins, de leur monde.

Des mois durant, il a sillonné l'île, écumant les villages, passant en revue les adolescents et adolescentes nantis d'un joli filet de voix. Les parents, impressionnés, naïfs, sont devenus ses plus actifs pourvoyeurs, poussant leurs rejetons dans ses griffes avec l'espoir d'en tirer un bénéfice : argent, renommée, considération ?

C'est ainsi que Lana a été vendue par son propre père, un fainéant qui couvait déjà plus ou moins le projet de la prostituer afin de solder la monumentale ardoise qui l'attend à la taverne du village... voire d'y obtenir un nouveau crédit, sa fille n'étant pas trop vilaine à regarder.

Soudain, la main moite de Shadwick se crispe sur l'épaule de la jeune femme, l'arrachant à ses réflexions.

— Tu sais ce qui va se passer si on nous accuse de mal

chanter, hein? fait l'adolescent d'une voix chevrotante. Wolfur va vouloir nous " améliorer ". Il coupera les couilles des garçons de la chorale pour en faire des castrats! Merde! Je ne veux pas que ça m'arrive. Toi, évidemment, tu t'en fous!

— Non, pas tant que ça, lâche Lana. Je connais sa façon de réfléchir. Très vite, il en viendra à décréter que si les filles chantent mal c'est qu'elles ne sont plus vierges. Après nous avoir " auscultées ", il se débarrassera des " impures " en les vendant aux bordels de l'île. Avec lui il n'y a pas de petites économies, tout est bon pour rentrer de l'argent. Tu ne l'entends pas se plaindre dix fois par jour que nous lui coûtions trop cher?

— Si.

— Filles ou gars, on sera lotis à la même enseigne.

— C'est censé me rassurer?

— Non, c'est pour te faire comprendre qu'il est peut-être temps de foutre le camp.

Un formidable craquement lui coupe la parole. Un énorme bloc de pierre se détache de l'index et s'abat dans la mer, soulevant une gerbe d'eau froide qui s'élève à trente mètres. Lorsqu'elle retombe, Lana a l'illusion de recevoir un tombereau de cailloux sur les épaules. La respiration coupée, prisonnière de cette cascade qui semble ne jamais devoir finir, elle suffoque, transie de froid. La monstrueuse douche l'a d'abord clouée au sol ; à présent, en se retirant elle l'entraîne vers le bord de la falaise, vers l'abîme...

Elle essaye vainement d'empoigner des touffes d'herbe, mais le sol s'est changé en boue, et elle glisse, elle glisse...

Finalement, c'est Shadwick qui la retient. Elle est surprise de constater que ce rouquin maigrelet a une poigne d'enfer... acquise probablement à force de branlettes répétées.

— Tirons-nous, bégaye le garçon. C'est en train de se changer en patinoire, la prochaine sera la bonne.

Titubants, ils prennent la fuite tandis qu'un nouveau bloc s'abat à grand bruit. Il ne restera bientôt plus rien du monumental index tendu au-dessus des flots.

2.

Lana n'a jamais eu conscience de posséder une jolie voix.

Elle a toujours chantonné pour elle-même, de vieilles romances nostalgiques que sa mère lui serinait le soir pour l'endormir.

En fait, tout a relativement bien fonctionné jusqu'à la mort de M'man. La famille menait une vie un peu ennuyeuse, répétitive soit, mais exempte de drames. A l'époque, le père ne buvait pas... du moins pas de façon délirante, comme il devait le faire par la suite.

Le train-train, quoi : la ferme, la petite exploitation de tabac, les cigares "roulés main" par la mère et la fille. Un commerce qui fonctionnait vaille que vaille. Un artisanat de bonne réputation, apprécié des chefs de clan amateurs de tabagie. Et puis... Et puis M'man a contracté une saloperie, une vilaine maladie de peau due au contact prolongé des feuilles de nicotine pure. Les bubons ont progressivement gagné toute la surface du corps, la gorge. La fièvre l'a emportée en l'espace d'une nuit.

Ensuite tout est parti de travers. P'pa a cessé d'être "P'pa" pour se métamorphoser en un soûlard rongé par la méchanceté, le ressentiment, l'envie. Un jour, Lana a compris qu'elle devait cesser de s'occuper de lui pour se soucier enfin d'elle-même... parce qu'elle était en danger. Parce que son propre père allait finir par lui faire du mal.

C'est alors que le "prêtre" est passé, Wolfur le recruteur, le prophète autoproclamé, celui qui allait sauver l'île. Assis sur la grand' place du village, il a fait défiler devant lui tous les enfants en leur ordonnant de chanter n'importe quoi : une rengaine populaire, un cantique... Lana a fredonné l'une des vieilles romances de M'man. Elle a été sélectionnée d'emblée. Deux semaines plus tard, elle intégrait le collège des "Berceurs".

Elle n'a jamais gobé les discours de Wolfur : le frémissement mélodique, la ligne d'harmonie qui restaure l'immobilité des profondeurs. Le chant apaisant qui stoppe les tremblements de terre... Conneries!

Elle sait néanmoins que la plupart des jeunes sont dupes de cette soupe douceâtre, qui fait d'eux des privilégiés comblés d'honneur. Les filles surtout, plus soucieuses d'harmonie que les garçons.

La troupe s'est installée dans un vieux monastère à l'abandon, truffé de statues antiques, un peu monstrueuses, pas rassurantes.

Des dieux d'une autre époque.

On leur a donné de beaux habits, de la nourriture de qualité. Certains ont commencé à engraisser et à découvrir la vertu du savon, de la propreté. Ensuite ont débuté les cours de chant, les recherches “ scientifiques ” de la ligne apaisante. Tout cela moins marrant que Lana ne l'avait imaginé. Deux apprentis se sont cassé les cordes vocales. Devenus quasi muets — et parce qu'ils étaient plutôt jolis garçons — Wolfur les a vendus à une maison de plaisirs.

C'est à ce moment qu'elle a enfin compris qu'ils n'étaient pas là pour rigoler, et que Wolfur était raide cinglé.

Le pire c'est qu'on ne peut même pas le taxer d'escroquerie. Aussi aberrant que cela puisse paraître, il croit réellement en son système : le chant qui neutralise les tremblements de terre. L'apaisement tellurique. L'île qui se rendort du sommeil millénaire de la glèbe. Bla-bla-bla.

Selon lui, ce sont les bavardages et les querelles des humains qui troublent le sommeil du sol sacré, le vacarme de leurs activités car la Nature ne tolère que les bruits qu'elle génère : le chant des oiseaux, le clapotis des averses, le ronronnement régulier des vagues... Des sons répétitifs et apaisants.

Déguisés en prêtres et prêtresses immaculés, Wolfur a promené la chorale à travers toute l'île, sur les lignes de faille, les fissures de la roche, les émiettements sans cesse plus nombreux des falaises.

Chanter n'était pas facile. Il leur fallait tenir la ligne mélodique coûte que coûte, quitte à en avoir la gorge en feu, les cordes vocales au bord de la rupture. Lana a vu plusieurs de ses compagnons tomber à genoux, bavant du sang. Wolfur assurait qu'ils seraient vénérés comme des martyrs, mais leurs cadavres disparaissaient subrepticement et l'on entendait plus jamais parler d'eux.

La population, elle, était convaincue, enthousiaste. Du moins les premiers temps ; c'est moins vrai depuis que le délabrement s'est accentué. Le doute plane.

Pour Lana, la disparition des séismes n'est que pure coïncidence, mais elle se garde bien de le proclamer. Elle se traite

souvent d'idiote, elle avait cru échapper au danger et n'a fait que foncer tête baissée dans un piège plus dangereux encore.

Vaille que vaille, elle a survécu, mais elle ne se fait aucune illusion : ses cordes vocales fatiguent. Elle n'a ni l'étoffe ni l'endurance d'une vraie cantatrice. Pour le moment elle est encore capable de dissimuler ses failles au milieu du chœur mais cela ne durera pas car Wolfur a l'oreille fine ; tôt ou tard il repérera ses fausses notes et la rendra responsable des récents échecs de la chorale.

La sanction ne se fera pas attendre.

Elle a beau crâner devant Shadwick, elle n'en mène pas large.

3.

A la lumière du jour le désastre est indéniable. Désespérant. Les éboulements ont amputé l'index au ras de la paume. La mutilation est atroce. On ne peut s'interdire de penser à ces maladies qui émiettent le corps humain, le transformant peu à peu en objet d'horreur. La foule rassemblée murmure et s'agite. La colère est palpable. Cette fois on ne s'en tirera pas au moyen d'une belle sérénade. L'illusion touche à sa fin. Quand Wolfur paraît, suivi de la chorale, des invectives fusent : escroc, magicien de pacotille...

La peur s'est installée. On craint que les fissures ne s'étendent bientôt à toute l'île, la disloquant. Que les falaises s'émiettent, réduisant la surface habitable, condamnant la population à s'entasser sur les rares zones encore solides.

Lana s'y attendait. Elle sait que les gens du centre n'accueilleront pas avec le sourire ceux qui fuient la côte. L'île rapetissant, la surpopulation engendrera des conflits armés.

Déjà, les plus superstitieux suggèrent qu'il serait peut-être bon de procéder à quelques sacrifices.

— La Terre aime qu'on l'abreuve de sang, répètent-ils. Elle doit se régénérer. La paix dure depuis trop longtemps, il serait temps d'envisager une bonne guerre, ou à défaut des sacrifices, nous sommes trop nombreux sur l'île, et beaucoup sont des fainéants, des inutiles dont le poids porte préjudice au sol qui nous supporte. Il faut faire le ménage avant que la situation n'empire. Procéder à un allègement général.

La rumeur, elle, évoque le destin tragique d'autres îles (lesquelles ? Elles ne sont jamais nommées!) qui ont fini par s'effondrer sous leurs habitants dont la prolifération galopante avait fragilisé l'assise sous-marine.

— Le sol, répète-t-on, c'est comme le plancher d'une maison, s'il y a trop de monde, il cède.

Certains, plus scientifiques, précisent :

— La plupart de nos îles sont d'origine volcaniques. N'oublions jamais qu'elles sont creuses, donc fragiles. C'est la raison pour laquelle certaines disparaissent corps et biens lors des grosses tempêtes, balayées par les raz-de-marée.

L'idée a fait rapidement son chemin au cours des derniers mois, et c'est tout juste si, aujourd'hui, certains ne marchent pas sur la pointe des pieds.

Ce matin, en contemplant l'image mutilée des doigts tendus vers le ciel, Lana se sent encore plus inquiète que de coutume. La foule hostile encercle le groupe de chanteurs. Wolfur, les bras levés en une gestuelle d'apaisement, échoue à installer le silence. Les quolibets fusent. Escroc! Escroc! Une pierre le frappe en plein front, il titube, s'applique à faire bonne figure et néglige ostensiblement d'essuyer le sang qui lui coule dans les yeux.

Profiteur! Charlatan!

Pour la première fois, Wolfur a l'air désemparé. Son regard s'emplit d'un intense étonnement. Il ouvre la bouche, essaye de balbutier des choses... et boit son propre sang. Lana lui trouve l'air vieux, pitoyable. Il a l'expression égarée d'un homme réveillé en sursaut. A-t-il donc dormi et rêvé tous ces derniers mois? A-t-il fini par devenir sa propre dupe? Il gesticule, remue les bras de façon ridicule. Un corbeau déplumé qui essaye de s'envoler, et que des gamins cruels encerclent.

Les membres de la chorale, eux, restent pétrifiés puis, lentement, comme cela se produit sur les champ de bataille, la ligne se défait, les adolescents refluent en désordre, abandonnant Wolfur à la foule en colère. A son destin.

— C'est fini, décide Lana, la partie est jouée, il faut se tirer vite fait avant d'être mis en pièces!

Si elle a toujours prévu une fin analogue, elle est néanmoins

surprise par la précocité du processus, elle pensait que Wolfur ferait illusion plus longtemps.

Les chanteurs, empêtrés dans leurs tuniques de cérémonie, courent en désordre au long des rues désertes. Toute la population s'est en effet rassemblée sur les lieux de l'éboulement et la ville semble abandonnée. Subsistent, çà et là, de rares vieillards assis devant leur cabane, ahuris par cette brusque débauche d'activité.

Lana regagne le temple, jette des objets de première nécessité dans une musette, enfile des vêtements passe-partout.

— Où vas-tu? demande Shadwick.

— Je me tire loin d'ici, répond-elle. En ce moment ils sont en train de découper Wolfur en rondelles, ensuite ce sera notre tour.

— Alors je viens avec toi.

— Tu fais comme tu veux, ne te sens pas obligé.

— Tu sais où aller? s'inquiète le garçon.

— Non. Pas chez moi en tout cas. Je vais tailler la route droit devant. Tu te rends compte qu'on n'est jamais sortis du comté? On ignore tout de ce qui se passe ailleurs ?

Shadwick écarquille les yeux. Il n'y avait jamais pensé. Il est de tradition sur la Main de vivre et de mourir là où l'on est né et de ne jamais franchir la frontières des États voisins. Chacun chez soi, c'est la devise des tribus. Aucun être jouissant de ses facultés mentales n'aurait l'idée d'aller voir ailleurs. La cohésion implique l'immobilisme leur a-t-on seriné depuis l'enfance. Et l'immobilisme c'est la Paix. Toute curiosité est obscène, il n'en sort jamais rien de bon.

— Ça... Ça ne se fait pas, bredouille-t-il. C'est la règle sacrée pour empêcher les guerres.

— Je m'en fous, siffle Lana. On n'en est plus là depuis un moment déjà. Tu n'as pas encore pigé que l'île est en train de partir en miettes? Chez nous on a jusqu'à présent refusé l'évidence, on a tout misé sur la magie, le chant, Wolfur, ce genre de connerie. Tu ne t'es jamais demandé si, ailleurs, ils n'avaient pas mis au point une stratégie autrement efficace? Moi, je n'ai pas envie d'attendre que le sol se dérobe sous mes pieds. Je me casse.

Elle assure la besace sur son épaule et se dirige vers la sortie en bousculant les jeunes chanteurs, effarés ou sanglotants, qui tournent en rond au milieu du dortoir.

Elle veut à tout prix être loin d'ici quand la population envahira le temple en brandissant fourches et serpes, avide de faire couler le sang des imposteurs. Elle ne perdra pas une minute à essayer de convaincre ses compagnons d'infortune, ils ne l'écouteront pas. Wolfur leur a tourneboulé la cervelle et la plupart s'imaginent investis d'une mission divine qui leur assure maints privilèges auxquels ils n'envisagent pas de renoncer.

Elle presse le pas, se retenant de courir pour ne pas donner l'éveil. Ça y est, elle est dehors, piquant droit vers la forêt. Elle entend courir derrière elle. C'est Shadwick.

La dernière vision qu'elle emporte, à la seconde où elle franchit la lisière des bois, est celle d'une cohorte hirsute qui se rue vers le temple en agitant des armes de fortune. Boros, le boucher, ouvre la marche. Il brandit une pique au sommet de laquelle est empalée la tête de Wolfur. La bouche grande ouverte, le maître de musique a l'air de chanter à pleins poumons. Mais sa langue est noire de sang coagulé.

4.

Lana n'a qu'une vague idée de la route à suivre car il n'existe pas de carte de l'île. Chaque comté met un point d'honneur à ignorer ce qui se trouve (et se passe) hors de ses frontières. Chaque province fonctionne comme un état autonome. Il ne viendrait à l'idée de personne de commercer avec des étrangers dont on ignore tout. Pas plus qu'on envisagerait de leur demander de l'aide ou de leur porter secours. Chacun chez soi reste la sacro-sainte règle. Les limites territoriales à ne pas dépasser sont matérialisées par des barrières de bois peintes en rouge qui zigzaguent et ondulent selon les caprices du relief. Elles ne s'élèvent guère à plus d'un mètre au-dessus du sol, leur rôle étant avant tout symbolique. A ce qu'on raconte, personne n'a jamais tenté de les franchir. Lana n'y croit pas une seconde, bien sûr.

Ils marchent toute la journée sous le couvert, sans échanger un mot ou presque. Lana ne parvient pas à déterminer si la présence de Shadwick la rassure ou l'ennuie. Bien qu'ils aient couché ensemble elle ne sait rien de lui. Les membres de la

chorale n'avaient pas coutume de raconter leur vie, soit parce qu'elle n'avait aucun intérêt, ou au contraire parce qu'elle débordait de ces souvenirs qu'on préfère oublier. A certains détails que le garçon a laissé échapper, elle devine qu'il a vécu dans un élevage de porcs et détestait cela. Il serait le cinquième fils d'un gros fermier polygame très porté sur la bamboche, et aurait été perpétuellement rudoyé par ses demi-frères qui se moquaient de son joli brin de voix, y voyant l'indice d'une tendance homosexuelle.

Au demeurant, elle s'en contrefiche. Pour l'heure elle se concentre sur un seul objectif : survivre, or elle n'est pas convaincue d'avoir fait le bon choix en se lançant ainsi à l'aveuglette. Elle a obéi à une impulsion dictée par la peur éprouvée lorsque la foule s'est ruée sur Wolfur pour le démembrer. Sur l'instant, cela lui a semblé la seule conduite possible. La tête coupée du maître de chant aurait tendance à lui prouver qu'elle a eu la réaction adéquate. Mais bon...

Elle décide de faire une pause lorsque ses pieds commencent à lui arracher des élancements insoutenables. Elle a probablement des ampoules énormes, et l'humidité suspecte qui baigne ses orteils lui confirme qu'elle doit saigner, la chair à vif. Toutefois elle n'ose ôter ses souliers. Shadwick ne vaut guère mieux.

A cause des frondaisons épaisses elle ne peut déterminer la position du soleil et donc ignore l'heure qu'il est. Si elle était seule, elle pourrait se laisser aller à sangloter d'énervement et de fatigue. Dans un sens c'est bien que Shadwick soit là, au moins il sert à quelque chose. Elle ignore pourquoi elle a couché avec lui car il ne lui plaît même pas. Peut-être dans l'espoir secret de choquer les autres membres de la manécanterie ? Leur pudibonderie de séraphins l'agaçait tellement ! Allez savoir, elle est coutumière de ce genre de connerie.

Ils s'étendent sur l'herbe fraîche. Ils crèvent de faim et de soif. L'épuisement les fait basculer presque instantanément dans le sommeil.

Ils se réveillent en frissonnant, transis d'humidité. La lumière a encore baissé. Il leur faut reprendre la route.

Alors qu'il se redresse, Shadwick murmure :

— A l'heure qu'il est, les autres sont tous morts. Tu y penses ?

Lana hausse les épaules.

— Te réjouis pas, grommelle-t-elle. On n'est pas encore sortis de l'auberge.

Et elle se remet en marche en essayant de ne pas grimacer chaque fois qu'elle pose le pied sur le sol.

Ce qu'il y a de bien dans la souffrance physique c'est qu'elle vous empêche de trop réfléchir. Dès fois c'est utile.

Elle a en même temps hâte et peur d'atteindre la frontière. Elle ignore ce qui l'attend de l'autre côté. Ses parents n'en parlaient jamais. Personne au village n'y faisait allusion. Quand elle avait le malheur de poser la question, le père lui répondait sèchement:

“ Ça ne nous regarde pas, c'est même dégoûtant d'y penser, c'est comme si tu espionnais par le trou d'une serrure des gens en train de faire leur toilette. ”

Ils marchent encore deux bonnes heures, puis les troncs s'espacent et ils débouchent dans une prairie. Au bout de cette étendue d'herbe folle la fameuse barrière rouge s'étire à perte de vue. Elle n'a rien d'un rempart cyclopéen : juste une série de piquets décolorés par la pluie, et plantés de guingois.

— Merde, lâche le garçon, y'avait à peu près la même dans le jardin de mon paternel. Je m'attendais à truc plus imposant.

Lana hoche la tête. Elle n'arrive pas à déterminer si elle est rassurée ou déçue. Bon, il y tout de même des milliers et des milliers de piquets. Les mecs qui ont planté ça n'ont pas dû se marrer.

— Ce sera facile à enjamber, assure Shadwick avec un drôle de grelottement dans la voix.

— Gaffe, rétorque Lana. Il y a peut-être des pièges.

Mais elle n'y croit pas.

— Et s'ils ne comprenaient pas notre langue? couine soudain Shadwick, pris de panique. On n'aurait pas l'air con, tiens!

Lana s'avoue n'y avoir jamais pensé; elle se traite mentalement d'idiote. Mais non, c'est absurde! L'île n'est pas assez grande pour que le langage d'origine se dénature et se diversifie à ce point... quoique après des siècles d'isolement, avec cette obsession de l'étanchéité entre les comtés...

— On verra bien, soupire-t-elle.

Et elle marche d'un pas gaillard en direction de l'interminable barrière.

Il n'y a aucun piège et l'obstacle est franchi avec une désarmante facilité. Désormais ils sont ailleurs, en terre inconnue.

5.

La barrière une fois passée, Lana éprouve une brève déception. Assez sottement, elle s'était préparée à découvrir des choses nouvelles, étonnantes, à pénétrer dans un univers radicalement différent, or de l'autre côté de la frontière l'herbe n'est pas bleue, et les branches des arbres ne bougent pas comme les tentacules d'une pieuvre. Non, tout est semblable au monde qu'elle vient de quitter. Shadwick en paraît soulagé. Pas elle.

Au bout de la prairie s'amorce une route. Pas un chemin de terre battue, non, une route pavée comme il n'en existe pas dans leur comté natal. Cette première différence lui semble intéressante, et son moral remonte en flèche.

Lorsque la brume se dissipe, les contours d'un village se dessinent à l'horizon. Les maisons sont en pierre, et d'une architecture élaborée. Ici, point de cabanes ou de huttes, on est à n'en pas douter en territoire civilisé.

— Ils vont tout de suite voir qu'on vient d'ailleurs, marmonne le garçon. On est habillés comme des ploucs. Ils n'auront aucun mal à piger qu'on a franchi la frontière en douce.

— Peut-être que ça n'aura pas d'importance pour eux? suggère Lana.

— Tu déconnes! s'exclame Shadwick. Personne n'aime que des étrangers débarquent à l'improviste. C'est comme ça depuis la nuit des temps. Simple question de survie.

Lana ne se donne par la peine de répondre. Elle marche plus vite, aiguillonnée par la curiosité. Plus ils se rapprochent de l'agglomération, plus elle est impressionnée par l'architecture des bâtiments. Chez eux, seuls des chefs de clan habiteraient dans de pareilles constructions qui seraient considérées comme des temples ou des palais.

La gorge serrée, elle entre dans la ville dont la propreté

l'ébahit. Pas de cochons en maraude ou de poules qui caquètent en chiant partout. Elle n'a pas le temps d'y réfléchir plus avant car, déjà, apparaissent les premières femmes.

Elles sont toutes enceintes.

Ce n'est pas cela qui inquiète Lana, mais le fait que certaines d'entre elles lui paraissent trop âgées pour cet état. La plupart sont jeunes, bien sûr, mais beaucoup ont dépassé la soixantaine, voire davantage. Cette septuagénaire, par exemple, qui trotte en s'aidant d'une canne, en est manifestement à son huitième mois de grossesse. Bizarre, non?

Et surtout : où sont les hommes? Car elle n'en voit aucun à l'horizon.

Elle réalise tout à coup qu'une grande inconnue à la longue chevelure grisonnante s'avance à leur rencontre en souriant. Il émane d'elle une autorité incontestable, et son sourire reste froid, comme son regard.

Elle est bien sûr enceinte, à l'image toutes celles qui l'entourent.

— Salut à toi, dit-elle en ignorant délibérément la présence de Shadwick. Tu viens de l'autre côté de la frontière nord, n'est-ce pas? Ne sois pas inquiète, ici nous ne pratiquons pas l'étanchéité chère aux tiens. Toutes les étrangères sont les bienvenus. Je m'appelle Zina. Je suis le médecin général responsable des maternités sur l'ensemble du comté. Tu es désormais sur le libre territoire d'Azuréka. Suis-moi, tu dois être fatiguée et mourir de faim.

Lana se présente et, désignant son compagnon, précise qu'il se nomme Shadwick. Zina pince les lèvres, détourne les yeux et finit par lâcher:

— Chez nous les hommes n'ont pas de nom, juste des numéros, c'est amplement suffisant. On leur parle le moins possible, la plupart du temps on les siffle, ou on s'adresse à eux au moyen de gestes simples, facile à comprendre.

Déjà, elle entraîne Lana, ébahie, vers une auberge dont la propreté défie l'imagination. Elle choisit une table pour deux.

Une serveuse se précipite pour déposer un pichet de lait glacé et deux tasses devant les nouvelles clientes.

— Apporte aussi une gamelle d'eau pour l'homme, fait Zina distraitemment, il doit être assoiffé. C'est un saute-frontière. Il n'est pas au courant de nos usages. Pour aujourd'hui, exceptionnellement, il peut s'asseoir par terre, derrière nous, à condition qu'il s'abstienne de parler.

Lana ne sait quelle attitude adopter. Elle décide de rester prudente tant qu'elle ne connaîtra pas les règles de cette étrange contrée.

— Alors, comme ça, tu es médecin, fait-elle platement. Tu en es à quel mois de grossesse?

— Cinq ans, annonce Zina.

— Tu plaisantes?

— Non, il y a bien longtemps que nous avons décidé de ne plus nous contenter des neuf mois réglementaires imposés par une médecine phallocratique et rétrograde. Ce délai était absurde, beaucoup trop court. Il ne permettait pas au fœtus de développer toutes ses capacités potentielles, celles qui demeurent d'ordinaire cachées dans ces 90% du cerveau que nous n'utilisons jamais.

— Ah oui?

— Oui. Nos recherches ont prouvé qu'à neuf mois, un bébé est encore à l'aube de son développement cérébral. Si l'on prolonge la gestation, on lui permet de développer des pouvoirs que certaines églises qualifieraient de démoniaques. La télépathie, la télékinésie, par exemple. Plus on attend, plus le Q.I. augmente, mais c'est également vrai pour le corps. On obtient des organes plus résistants, un allongement considérable de la durée de vie. Les bébés qui restent au moins cinq ans dans le ventre de leur mère n'ont plus rien de commun avec les humains ordinaires. On peut, sans conteste, décréter qu'ils appartiennent à une race supérieure.

Zina s'interrompt pour boire une gorgée de lait, et conclut:

— Je suis moi-même restée sept ans dans le ventre de ma génitrice. Quand je suis née, j'étais capable de résoudre des équations du troisième degré et d'effectuer des calculs statistiques complexes. A cinq ans j'avais assimilé le cursus complet de la génétique moléculaire. C'est pour cette raison que je suis en charge du programme local de reproduction. Et j'espère

bien que ma fille fera encore mieux que moi.

— Parce que ce sera obligatoirement une fille?

— Oui, nous pratiquons une stricte sélection des semences de manière à n'engendrer que des créatures de sexe féminin.

— Jamais de garçons?

— Si, quelques-uns. Il faut bien maintenir un quota de reproducteurs. Les garçons ne bénéficient pas du programme d'amélioration biologique, ils naissent au bout de neuf mois. C'est très suffisant pour ce que nous attendons d'eux.

Lana s'applique à dissimuler le malaise qui la gagne. Elle jette un coup d'œil furtif à Shadwick qui, assis sur le sol, achève de vider la gamelle d'eau posée devant lui. Elle espère qu'il ne sera pas tenté d'émettre une protestation. A la vérité, Zina lui fait peur.

— Bien, assez bavardé, décrète celle-ci. Tu dois être épuisée. Je vais te conduire au centre d'hébergement. Tu pourras t'y décrasser et te reposer. Ne t'inquiète pas pour ton... compagnon. On lui trouvera une place au chenil, avec ceux de son espèce. On s'occupera bien de lui. Nous prenons soin de nos reproducteurs. Nous mettons un point d'honneur à ne maltraiter personne, pas mêmes les créatures de race inférieure.

Zina repousse son siège et se lève, Lana l'imité avec un temps de retard. Quand elle se retourne elle s'aperçoit que Shadwick n'est plus là. La serveuse l'a emmené. Où? Elle prend conscience que la situation est en train de lui échapper.

Zina avance d'un pas lourd. Sa grossesse paraît très avancée. Cinq ans? Combien de temps encore compte-t-elle garder l'enfant prisonnier?

— Vous n'aimez pas les hommes? s'enquiert Lana pour rompre le silence.

— Ce n'est pas ça, répond Zina avec un brin d'agacement. En vérité, c'est que nous avons cessé depuis longtemps de les croire indispensables. Nous refusons de leur accorder une importance exagérée. En vérité, le calcul du bénéfice-risque n'a jamais penché en leur faveur.

— Ah? Et pourquoi?

— Il y a une centaine d'années, une épidémie s'est abattue

sur notre comté. Une épidémie qui a tué 90% des hommes et a, curieusement, épargné 90% des femmes. Nous avons alors pris conscience que nous pouvions nous passer des mâles, et que le pays fonctionnait plutôt mieux depuis qu'ils ne le dirigeaient plus. C'est pourquoi nous avons décidé de les cantonner à des tâches secondaires aux responsabilités réduites. Depuis, nous nous débrouillons pour les maintenir en infériorité numérique, et surtout nous évitons de les faire bénéficier du nouveau plan de gestation.

— C'est-à-dire?

— Seules les filles jouissent du privilège de la grossesse à maturation prolongée. Cette gestation qui peut durer plusieurs années et leur permet de développer des super-pouvoirs. Il est hors de question d'offrir aux hommes l'occasion de développer des capacités hors norme, ils en feraient mauvais usage et s'en serviraient à coup sûr pour se venger. C'est inenvisageable.

Lana digère l'information.

Pendant qu'elles se déplacent au long des rues, les regards des passantes s'attardent sur elle. Elle devine que ses hardes, sa crasse, la désignent aux autres comme une étrangère en provenance d'un comté sous-développé.

— Mais... hésite-t-elle. Et l'amour, le sexe?

Zina ébauche un geste vague.

— Nous n'interdisons pas les rapports entre sexes opposés, lâche-t-elle. Pour les femmes qui en éprouvent le besoin il existe des maisons de plaisir où elles peuvent copuler avec les hommes de leur choix.

— Des bordels?

— Oui, ces hommes ont bien sûr été stérilisés, afin d'éviter le risque de grossesses non planifiées. Si ton ami montre les dispositions adéquates, il pourrait y être affecté. Quant à toi, si ce genre de rapports t'est nécessaire, on te communiquera des adresses. Les mâles y sont répartis selon leur type physique : jeunes, minces, costaud, efféminés, baraqués, etc. Il y en a pour tous les goûts, et c'est gratuit. Nous ne portons aucun jugement sur ces pratiques d'un autre âge.

Lana n'écoute plus. Elle vient de se rendre compte que, pour

son interlocutrice, il est évident qu'elle va adopter les coutumes de l'endroit et s'y établir définitivement. Une seconde, elle est tentée de lui dire : " Je ne fais que passer! " mais son instinct lui souffle de n'en rien faire. Zina, en sus d'être médecin, est de toute évidence une recruteuse.

Elles arrivent enfin devant un immeuble aux allures de caserne.

— Voilà, nous y sommes, annonce Zina. C'est le centre d'hébergement réservé aux transfuges, comme toi. On t'y enseignera les règles du Matriarcat. Si tu les respectes, tout ira bien pour toi.

— Mais... Shadwick, mon copain? bredouille Lana.

— Oublie-le, fait sèchement Zina. Rassure-toi, il ne sera pas malheureux. Les hommes ont des goûts simples, élémentaires, il pourra les satisfaire. Nous ne sommes pas des esclavagistes.

Sur ces mots, elle tourne les talons et s'éloigne sans se retourner.

Lana n'a pas le temps de protester, déjà une jeune femme potelée, aux cheveux noirs, coupés très courts, la prend par la main et l'entraîne à l'intérieur du bâtiment.

— Salut, lance-t-elle familièrement. Je m'appelle Elli, je viens du comté de l'est. Comme toi j'ai sauté la barrière. Tu verras, tu ne seras pas malheureuse ici. Suffit juste de ne pas contrarier les Matriarques.

Bien évidemment, Elli est enceinte.

6.

L'intérieur du bâtiment est divisé en une suite de salles blanches, d'une propreté effrayante. Des filles — jeunes, et enceintes — papotent, assises sur des lits impeccablement alignés.

— Tu feras leur connaissance plus tard, explique Elli. On vient toutes de comtés environnants. On est des fugueuses, si tu préfères, mais je pense que c'est pareil pour toi, hein? Moi je me suis tirée parce que mon beau-père voulait me mettre au bordel. Les autres ont fui la guerre, les razzias, des trucs de ce genre, quoi. C'est partout le même merdier depuis que l'île se fendille.

Y'a qu'au centre que ça va à peu près, mais ça ne durera pas, les lézardes gagnent du terrain. Le Grand Émiettement a commencé.

Lana demeure coite. Douchée. Elle ne pensait pas que le mal était à ce point avancé. Elle imaginait le cœur de l'île préservé. Merde.

De méchante humeur, elle se tourne vers Elli et lance:

— Et toi, tu es enceinte de combien? Trois ans?

La jeune femme éclate de rire.

— Mais non, de six mois. Les gestations longues sont réservées aux Matriarques. Pour nous, les immigrées, c'est juste le délai normal de neuf mois.

— Pas de super-pouvoirs pour les bébés, alors?

— Non, on est là pour produire de la main d'œuvre masculine. Des mâles. On est inséminées une fois par an, avec du sperme sélectionné qui ne peut produire que des mecs.

— Une fois par an?

— Ouais, c'est le loyer qu'on doit payer si on veut rester ici. Faut t'y préparer, tu y passeras comme les copines, sinon zou! Tu seras reconduite à la frontière.

— Et ça ne gêne pas?

— Tu déconnes? J'aime mieux me faire engrosser que de finir éborgnée dans les guerres à la con qui ravagent certains comtés. Ça se voit que tu viens d'un coin tranquille, sinon tu ne poserais pas la question. On s'y fait, et puis les Matriarques sont super équipées question accouchement, tu ne sens rien.

— Tu es là depuis combien de temps?

— Six bébés... autrement dit six ans. Et je ne me plains pas.

— Tes gosses, tu les as vus au moins?

— Non, on te les enlève tout de suite. Ils sont élevés collectivement dans une nurserie spéciale. C'est aussi bien, j'ai pas trop la fibre maternelle. Sinon tu verras, on est super bien traitées. La bouffe est géniale. Je viens d'un coin où la famine sévissait six mois par an, alors je sais de quoi je parle.

Lana n'écoute plus. Elle comprend qu'elle a plongé tête baissée dans un piège.

Le reste de la visite se passe en indications pratiques, visite

des douches, des vestiaires, et ainsi de suite.

Elle se demande où est passé Shadwick. Pas question de s'attarder dans cet asile de folles! Il va falloir lever le camp le plus vite possible, dès qu'ils auront rassemblé le paquetage minimum : bouffe et armes de poing. S'ils pouvaient également mettre la main sur un moyen de transport quelconque ce serait génial... Elle va devoir ouvrir l'œil mine de rien. Des chevaux, ce serait super. Même si, au demeurant, ni Shadwick ni elle ne tiennent correctement en selle.

— Va te laver, conseille Elli. Les douches sont par là. Les Matriarques ne rigolent pas avec l'hygiène. Flanque tes frusques à la poubelle, elles puent tellement que ça m'en fout la nausée. Quand tu seras propre rejoins-moi au réfectoire, je te ferai servir du rab de ce midi. T'es maigre comme un chat errant, Zina, la Grande Toubib en chef, n'aime pas ça. C'est important d'éviter de te faire mal voir dès le début. Surtout si tu veux rester ici. Les Matriarques ont tout un système de punitions, tu sais?

— Quoi, par exemple? Je croyais qu'elles réprouvaient la violence masculine!

— Oh! c'est pas réellement de la violence... Enfin, pas comme on l'entend habituellement.

— Alors quoi?

— On t'anesthésie sans que tu t'y attendes, et on t'embarque en salle d'intervention. Là, on t'insémine avec une semence spéciale qui te fera avoir des jumeaux, des triplés, des quadruplés, ou plus encore. Crois-moi, ça provoque des grossesses plutôt difficiles à supporter. Nausées, vomissements à répétition, perpétuelle envie d'uriner, douleurs terribles dans les seins et les reins...

— Tu es passée par là?

— Oui, une fois, au début. J'avais déconné. Ça m'a ôté l'envie de recommencer. En plus, tu accouches à l'ancienne, sans péridurale. Je pense, qu'en plus, elles t'injectent un produit qui amplifie la souffrance. Elles peuvent se montrer sacrément garces quand elles veulent. Méfie-toi de Zina, surtout. Les autres, ça va, certaines sont très cools, mais Zina...

Elli se tait et jette un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule

pour s'assurer que personne ne l'a entendue.

Lana réfléchit.

— Je dispose de combien de temps avant qu'elles ne m'obligent à me faire inséminer? murmure-t-elle.

— Elles vont attendre que tu te retapes. Suralimentation, vitamines, tout ça... Disons quinze jours, trois semaines grand max.

— Et si je refuse, elles me reconduisent à la frontière?

— Compte pas trop là-dessus! Ça c'est du baratin pour t'appâter, te faire croire que tu es libre de décider. En réalité elles manquent de filles à engrosser. En prévision du chaos qui s'annonce suite à l'émiettement de l'île, elles veulent augmenter leur quota de guerrières possédant des super-pouvoirs. Mais ça implique des grossesses risquées que toutes les nanas ne supportent pas. A ce qui se murmure, Zina travaillerait sur un nouveau procédé qui permettrait de raccourcir la gestation sans affaiblir les super capacités du bébé... Mais c'est encore au stade du bricolage, on ne sait pas ce que ça va donner. Elles veulent créer une armée d'amazones capable de foutre une raclée aux mecs qui oseraient se pointer.

— Donc on ne me laissera pas partir de mon plein gré?

— A ta place j'y compterais pas trop.

Une semaine s'écoule, au cours de laquelle Lana est effectivement gavée de vitamines, doit subir de détestables examens gynécologiques, et tout autant de prises de sang. Les infirmières ne lui expliquent jamais le pourquoi de ces tourments. Muettes, le regard mort, elles procèdent avec efficacité et indifférence.

Elle dort beaucoup. Beaucoup trop, comme sous l'effet de tranquillisants. Elle commence à craindre de s'enliser dans une espèce de coma mental qui la priverait de tout ressort.

Cela dit, elle serait plutôt d'accord avec la philosophie de Zina. Elle n'a jamais trouvé les hommes irremplaçables et toujours jugé qu'ils s'accordaient trop facilement le beau rôle. Ce qui la gêne c'est cette histoire de gestation prolongée génératrice de super-pouvoirs. Elle n'arrive pas à démêler si cela à la

moindre chance d'être vrai ou relève de la folie pure. Zina lui rappelle Wolfur dans ses pires moments, lorsqu'il décollait de la réalité pour voler sur les ailes de la démence.

En attendant elle feint d'être plus sonnée qu'elle ne l'est en réalité. Elle titube dans la travée centrale du dortoir, et va même jusqu'à se casser la gueule. Elli lui vient en aide, la ramène à son lit et la borde.

Zina est passée deux fois la voir. Elle était accompagnée de deux autres femmes en blouse blanche, sans doute ses assistantes.

— Elle est très saine, a déclaré l'une d'elle, mais elle n'est plus vierge.

— Ça n'a aucune importance, a coupé Zina. La largeur du bassin, c'est tout ce qui compte. Elle est prête. On l'inséminera dans quatre jours. Elle est jeune, elle pourra facilement porter des jumeaux. On aura besoin de main d'œuvre pour ériger des fortifications, si la situation continue à se dégrader plus personne ne respectera les frontières et nous seront envahies.

— Nous avons pourtant nos filles, et leurs super-pouvoirs...

— Elles sont trop jeunes. Elles n'ont pas appris à les contrôler. Elles seront débordées. On a encore besoin des hommes.

Les trois femmes s'éloignent en murmurant. Lana sait qu'il lui reste peu de temps. Mais, ces derniers jours, elle n'a pas perdu son temps. Elle a pu localiser les écuries, qui ne sont pas sérieusement gardées. Pourquoi le seraient-elles d'ailleurs? Les hommes sont enfermés à l'écart.

Grâce à Elli qui sait tout sur tout le monde, elle a appris que Shadwick avait été transféré au bordel du coin de la rue où son physique de faux puceau fait merveille et rassure ses nombreuses clientes.

— Il est très demandé, assure Elli, et j'avoue qu'il n'est vraiment pas mal malgré ses cheveux roux. Tu as dû t'en payer une tranche avec lui. Veinarde. Moi, j'avoue que ça me manque, mais avec mon ventre ça devient difficile.

— Je veux le voir, une dernière fois, murmure Lana. Tu peux m'arranger ça?

— Bien sûr, je comprends. Un dernier petit coup romantique,

hein? J'aimerais être à ta place, sacrée cochonne.

Voilà, la machine est lancée. Une fois Shadwick averti, elle n'aura plus qu'à se faufiler à la nuit tombée hors du dortoir, voler deux chevaux, et galoper vers la frontière du comté. Elle se sent parfaitement capable de réussir son coup.

Le lendemain, Elli ayant arrangé le rendez-vous, Lana sort du centre d'hébergement munie d'un plan de la cité. Alors qu'elle longe un petit square, elle remarque un groupe de fillettes qui jouent sous la surveillance de trois infirmières. L'une des gamines flotte à un mètre au-dessus du sol et mime avec ses bras les battements d'ailes d'un oiseau ou d'un papillon. Une autre, assise sur un banc, fixe avec une attention soutenue trois poupées qu'elle fait se mouvoir par la seule force de sa pensée. Ainsi, Zina ne délirait pas. La gestation prolongée semble permettre au fœtus de développer des pouvoirs psi non négligeables.

Peu désireuse d'attirer l'attention des petites filles, elle presse le pas.

Elle arrive enfin au seuil de la maison de plaisir indiquée sur le plan et utilise le heurtoir pour signaler sa présence. On lui ouvre. Une espèce de soubrette souriante la guide vers un salon aux allures de bonbonnière et vérifie dans un registre qu'elle a bien rendez-vous, et avec qui.

— Chambre 12, annonce-t-elle enfin, il vous attend avec impatience. Prenez tout votre temps. Si vous avez besoin de quelque chose, d'un accessoire, par exemple, n'hésitez pas à sonner.

Lana s'engage dans l'escalier. Au premier étage elle découvre un couloir plongé dans la pénombre. Elle s'en veut d'être aussi nerveuse. Des gémissements confus, s'échappant des chambres, tissent une musique de fond plus grotesque qu'excitante.

Arrivée devant la porte 12, elle frappe.

— Entrez, fait la voix de Shadwick avec une assurance qu'elle ne lui connaît pas.

Lorsqu'elle pousse le battant, elle découvre le garçon vautré sur un lit, nu, le corps huilé afin de mettre ses muscles en valeur.

— Merde! s'exclame-t-il, c'est toi? On ne m'a pas prévenu!

Obéissant à un étrange réflexe de pudeur, il se saisit du drap et s'en recouvre.

— Merde, répète-t-il, qu'est-ce que tu viens foutre ici? Tu voulais te taper un mec? N'importe lequel, comme ça, au hasard! C'est dégueulasse.

Ébahie par cette crise de jalousie inattendue, Lana met deux secondes à reprendre ses esprits.

— Abruti! lance-t-elle, je ne suis pas venue pour ça. Écoute-moi...

Et elle entreprend de lui communiquer les informations qu'elle a pu rassembler ces derniers jours.

— Je suis en train d'organiser notre fuite, conclut-elle. Je sais où se trouve l'écurie, on volera deux chevaux. En galopant on passera la frontière au point du jour. Il faut juste que tu te débrouilles pour sortir du bordel à minuit et que tu me rejoignes sans te faire voir.

La physionomie de Shadwick trahit une extrême stupéfaction.

— Tu déconnes à bloc! lâche-t-il. Je ne vais certainement pas te suivre. C'est super ici! Je suis bien nourri, je baise tous les jours, c'est le paradis! Hors de question que je cavale sur les routes sans savoir ce qui m'attend! Pars si tu veux, je ne te dénoncerai pas, mais moi je reste. J'ai déjà une liste de clientes attirées qui ne tarissent pas d'éloges sur mes... prestations.

Lana recule sous l'effet de la surprise. Elle ne s'attendait pas à un refus. Comme elle est sur le point d'insister, elle prend soudain conscience qu'elle s'en fout. Aucun lien affectif ne l'attache à Shadwick, et après tout, s'il est heureux comme ça...

Elle quitte la pièce sans un adieu, en se traitant d'idiote.

La nuit même, elle vole un cheval et galope vers la frontière.

7.

À l'aube, elle réalise qu'elle a échappé à la catastrophe par miracle. En effet, le sol est balaféré d'un grand nombre de lézardes dans lesquelles les sabots de sa monture auraient pu se prendre. La jambe brisée, le cheval lui aurait alors roulé dessus, lui broyant le bassin. Perdue au milieu de nulle part elle aurait agonisé des heures durant.

Elle se laisse glisser de la selle. La longue course lui a meurtri les lombaires et irrité l'entrejambe. Elle clopine à côté de la monture couverte d'écume, et qui est de toute évidence épuisée.

Nerveuse, Lana jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne s'est lancé à sa poursuite. Puis elle décide que c'est absurde; elle n'a aucune importance aux yeux de Zina, pourquoi la Matriarque se donnerait-elle la peine de la pourchasser?

Tout en avançant à petit pas, elle remâche la défection de Shadwick. Ah! le petit con! Elle n'aurait jamais cru ça de lui. Décidément, les hommes sont vraiment esclaves de leur queue!

En fait, elle doit s'avouer qu'elle est secrètement vexée car elle s'imaginait le garçon plus ou moins amoureux d'elle... et cela la flattait. Bon, au final, elle est aussi conne que lui. Il temps de tourner la page.

Elle se concentre sur l'examen des crevasses qui, à certains endroits, dessinent une véritable toile d'araignée. C'est impressionnant. Quand on se penche au-dessus, on perçoit un bruit sourd qui monte des profondeurs. Une rivière souterraine, sans doute? Une image dérangeante s'impose à son esprit, celle d'une taupe géante creusant un réseau de tunnels dans le sous-sol de l'île, ignorant qu'elle est sur le point de provoquer une dislocation générale.

Les taupes géantes existent-elles?

Elle n'en sait rien. Au vrai, elle ne sait pas grand-chose du monde qu'elle a entrepris d'explorer.

Elle regarde autour d'elle. Elle se trouve présentement sur une lande craquelée. L'herbe drue s'entrebâille sur la noirceur des crevasses, telle une tête chevelue sous les blessures causées par une hache maniée avec fureur.

Elle finit par repérer une fumée, droit devant. Un feu de camp, probablement. Elle crève de soif et sa gourde, dont elle a partagé le contenu avec son cheval, est désormais vide.

Elle se remet en marche.

Une demi-heure plus tard elle constate qu'elle ne s'est pas trompée, il s'agit bien d'un campement dont les tentes ont été érigées entre les failles. Une bonne centaine d'individus, peut-

être davantage. Hommes et femmes portent la même tunique sale, autrefois blanche. L'atmosphère est recueillie. Pas de cris ni de rires, mais un bourdonnement ininterrompu émanant d'un groupe penché au-dessus d'une crevasse et psalmodiant une litanie.

Son arrivée ne provoque nul émoi. Certains lui adressent des gestes de salut, inclinent la tête. Les femmes lui sourient avec bienveillance. Elle note une absence totale d'enfants. Rien que des adultes, de tous âges. Une ambiance de communauté religieuse qui, d'emblée, éveille sa méfiance.

Un drapeau flotte au sommet de la tente la plus importante. Il représente un zigzag censé symboliser une crevasse. Pourquoi pas? Mais ce qui gêne Lana, c'est que cette "crevasse" est munie de dents et évoque davantage la gueule béante d'un requin qu'une simple fissure.

Elle n'a pas le loisir d'y réfléchir car un homme vient à sa rencontre, les paumes levées en signe de bienvenue. Il est grand, très mince, le crâne rasé. Une barbe grisonnante lui mange les joues. Beau mec, au demeurant. Des mains immenses et fines dont les paumes sont sillonnées de cicatrices blanchâtres.

Au cours des minutes qui suivront, Lana s'apercevra que tous les occupants du campements ont pareillement les paumes scarifiées.

— Je suis Maître Za, énonce l'homme. Je veille sur cette communauté. Viens-tu te joindre à nous de ton plein gré?

— Je ne fais que passer, grogne Lana la gorge serrée par l'appréhension. Je suis une voyageuse.

Le sourire de Za s'accentue.

— Nous avons tous commencé par être des voyageurs, pontifie-t-il, puis nous avons compris quelle était notre mission... et le but final de notre course. Mais tu es la bienvenue, repose-toi, fais boire ton cheval. Mange. Nous parlerons plus tard.

Il claque des doigts. Aussitôt, un adolescent sort de la foule des curieux et vient ôter la bride des mains de Lana. Sans un mot, il se dirige vers le point d'eau autour duquel le campement s'est installé.

Lana l'estime âgé d'une quinzaine d'années.

— Tu t'appelles comment? s'enquiert-elle.

— Amaz, dit-il, mais ça n'a pas d'importance car je suis trop maigre.

— C'est-à-dire?

— Je ne suis pas une bonne nourriture. Il faut que je grossisse pour accomplir mon destin.

Lana s'applique à dissimuler sa perplexité. Au bord du point d'eau, Amaz entreprend d'ôter la selle du cheval. Il grimace et laisse échapper un gémissement. Du sang tache la sous-ventrière. C'est à ce moment que Lana remarque ses paumes striées de coupures profondes et mal cicatrisées.

— On t'a puni? demande-t-elle. Qui t'a fait ça?

L'adolescent se redresse et lui jette un regard de défi.

— C'est moi, souffle-t-il. C'est pour entrer en communion avec la terre. L'île c'est La Main, et La Main souffre... Nous devons nous associer à sa souffrance.

“ Merde ” pense Lana.

Afin de se donner une contenance, elle se penche au-dessus de l'eau et prend le temps de boire. Quand elle se redresse, elle dit:

— Explique-moi ça.

— L'île a faim, récite Amaz. Elle nous a nourris pendant des siècles, elle nous a tout donné. Aujourd'hui elle est épuisée et elle a faim. Elle attend que nous lui rendions la pareille. C'est pour cela qu'elle craque de partout. Les crevasses ce sont ses rides, sa peau se dessèche.

— Hum... se contente de lâcher la jeune femme. Et alors?

— Elle a faim, répète l'adolescent avec une espèce de rage contenue. Elle exige qu'on la nourrisse à son tour. Les crevasses, ce sont ses bouches... Elle nous fait savoir qu'elle attend son repas. Tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas reçu l'illumination. Peut-être qu'en écoutant Maître Za tu approcherais de la vérité, tu saurais ce que tu dois faire...

Et soudain, comme s'il ne supportait plus la présence de cette incroyante, il fait volte-face et s'enfuit.

Lana se garde de le rappeler. Si son cheval n'était pas si

fatigué, elle l'enfourcherait et piquerait de deux pour fuir ce repère de cinglés car elle ne pressent rien de bon.

Une femme, souriante, s'approche et lui tend une écuelle emplie d'un ragoût délicieusement odorant.

— Mange, dit-elle, tu es trop maigre, la terre ne voudra pas de toi.

Lana prend alors conscience que beaucoup de gens, autour d'elle, sont obèses et qu'on semble les traiter avec beaucoup d'égards, comme des notables.

— Je vais te donner de la bière, insiste la femme. De la bonne bière bien épaisse, ça te remplumera. D'ici trois jours tu auras pris deux kilos. Le riz à la graisse frite c'est bien aussi, surtout si on y met des couennes de lard. Ne t'inquiète pas, ça va marcher, tu verras.

Lana en a perdu l'appétit. De vilaines perspectives se profilent dans son esprit. Des chants s'élèvent. Une trentaine d'individus se sont rassemblés au bord d'une faille, les bras levés, ils récitent une espèce de mantra dans une langue inconnue.

Les odeurs de nourriture saturent l'air. Devant chaque tente, des marmites bouillonnent, des distributions s'organisent selon le schéma habituel : files d'attentes, écuelles tendues, louches allant et venant. Une fois servis, les gens vident leur bol avec empressement, puis rejoignent la queue pour réclamer une nouvelle portion qui leur est gracieusement distribuée. De toute évidence, les resquilleurs ne sont jamais sanctionnés. Le gavage semble même encouragé si l'on en juge aux sourires des "cuisiniers".

Lana se défait de ses bottes et masse ses pieds douloureux. C'est décidé, elle partira dès que sa monture aura récupéré. Ce qui se passe ici ne lui inspire pas confiance.

Elle aurait aimé rester sur ses gardes mais, hélas, la fatigue la rattrape et elle finit par s'assoupir, adossée à une botte de foin. Quand elle se réveille, le cheval a disparu et Maître Za, la dominant de toute sa taille, la couve d'un œil scrutateur.

— Mon cheval... bredouille-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, fait l'homme d'un ton apaisant. Notre

palefrenier s'en occupe. Il a perdu un fer et commence à boiter, tu l'as mené à la dure, semble-t-il. J'en conclus que tu n'as guère l'habitude des chevaux.

Lana se redresse. Elle n'entend pas s'en laisser conter.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici? lance-t-elle. C'est une espèce d'église, si je comprends bien.

Za ne s'offusque nullement. Son sourire s'élargit.

— Non, répond-il, c'est l'unique solution aux problèmes de l'île. Tous les autres se trompent. Ils cherchent refuge dans la technique, la science, mais rien ne fonctionne parce que la terre se moque bien de la science et de la technique. Elle attend des réponses simples, évidentes, qui remontent à la nuit des temps, quand tout était pur, non corrompu par les excès et les dérives de ce qu'on nomme "l'intelligence". Il faut faire avec ce qui existait au commencement du monde et se détourner de tout ce qui a été construit après. Tous nos malheurs viennent de là. Nous avons voulu compliquer les choses.

Lana serre les dents et se demande comment arrêter ce prêche sans contrarier le maître des lieux. Elle se sent vulnérable au milieu de ces allumés qui, elle en a la certitude, pourraient la mettre en pièces sans cesser de sourire.

— Viens, ordonne Za. Je vais te montrer.

Elle obéit, mécaniquement. Elle sent que le bonhomme va tenter de l'embrigader; sans doute parce qu'il se croit très fort et que son baratin fonctionne la plupart du temps sur les gamines à la dérive. Elle décide de jouer le jeu pour gagner du temps.

Za la conduit au bord d'une crevasse plus large que les autres. Une faille qui plonge à la verticale dans les ténèbres du sous-sol. Il en monte une odeur étrange d'humus, de pourriture et d'eau croupie. Un bruit également, sourd. Le bruit qu'elle a déjà entendu, cette sorte de grommèlement. Elle n'ose s'avancer plus avant. Une crainte la saisit : et si Za la poussait dans le vide?

— Tu entends? dit l'homme.

— Une rivière souterraine? hasarde-t-elle.

— Non, c'est l'estomac de l'île. Des borborygmes de famine. La terre a faim. Elle réclame à manger... Elle nous a nourris pendant des siècles, à présent c'est à nous de lui rendre la

pareille.

Lana est à deux doigts de lancer : “ Vous déconnez! ” mais elle se retient. Za est sérieux, il croit dur comme fer à son truc, comme tous les illuminés, et aucun argument ne le fera changer d’avis. Même pas la peine d’essayer.

— Toutes ces crevasses, continue-t-il, ce sont ses bouches. Elle les multiplie au fur et à mesure que sa faim augmente. Des bouches... des dizaines, des centaines de bouches béantes qui attendent d’être remplies. Si on ne les rassasie pas, elles se dilateront jusqu’à ce que l’île se désagrège. Tu comprends. Nous devons les refermer, et pour cela il n’y a qu’un moyen : leur donner à manger.

Cette fois Lana a compris le symbolisme du drapeau flottant au-dessus de la tente principale. Le zigzag denté! Est-elle stupide! C’était évident.

— Je vois, fait-elle d’une voix qu’elle espère ferme. Vous balancez les gens dans les crevasses pour donner à manger aux esprits de la terre?

— Nous ne “ balançons ” personne! corrige sèchement Za. ceux qui sautent dans l’abîme le font de leur plein gré. Ce sont des martyrs libres de leur choix, qui se sacrifient pour le bien de la communauté.

Lana le dévisage. Son visage est comme illuminé de l’intérieur, béat. Sa beauté naturelles s’en trouve décuplée. Lana devine que les femmes du clan doivent l’idolâtrer au point d’obéir au moindre de ses caprices. Elle comprend également pourquoi la tribu compte autant d’obèses. Si l’on veut nourrir le dragon mieux vaut que la tambouille soit consistante, non?

Za s’ébroue, comme au sortir d’une transe.

— Voilà, dit-il, tu sais tout. Je t’offre la possibilité de participer à une grande œuvre, de donner un sens à une vie qui, je le devine, ne t’a jamais apporté que de médiocres satisfactions, n’est-ce pas? N’as-tu pas envie de servir enfin à quelque chose? De participer à un prodige? D’empêcher la fin du monde?

Il pose la main sur l’épaule de la jeune femme qui s’efforce de ne pas tressaillir.

— Va, conclut-il, je te laisse réfléchir. Ici nous ne forçons

personne. Et de toute manière tu es beaucoup trop maigre. Mais sache que tu peux bénéficier de notre hospitalité le temps de prendre une trentaine de kilos. Les vrais Croyants multiplient les efforts pour atteindre les cent, cent vingt kilos. Ils savent qu'il est capital de rassasier la bouche qui s'ouvre au fond de la crevasse. Tu es la bienvenue parmi nous. De toi et de tes semblables dépend la survie de l'île.

Sur un dernier sourire, il s'éloigne, abandonnant Lana au bord de la faille.

Elle s'en éloigne précipitamment, craignant qu'un vertige ne la précipite dans l'abîme. Ses mains tremblent et ses jambes lui semblent en coton.

La femme qui lui a apporté à manger s'approche pour la prendre par le bras.

— C'est exaltant, n'est-ce pas? murmure-t-elle. Quel homme! Je regrette d'être trop vieille et trop maigre pour m'offrir en sacrifice, mais c'est hélas dans ma nature. J'ai beau me gaver, je n'engraisse pas d'un gramme. Je reste un sac d'os. Alors je m'occupe des autres. Je leur permets d'engraisser grâce à mes secrets culinaires. Ne t'inquiète pas, ton cas n'est pas désespéré, je m'engage à te faire prendre dix kilos par semaine. Toi aussi tu pourras participer au Grand' Œuvre. Tu sauveras l'île. J'en fais le serment... Je m'appelle Tani, et toi?

8.

C'est alors qu'il se passe une chose étrange. Au cours des quarante-huit heures suivantes, Lana contracte une inexplicable addiction pour la nourriture que Tani lui sert plusieurs fois par jour.

C'est inhabituel, voire inquiétant, car d'ordinaire Lana mange peu. Dans le passé on lui a souvent reproché sa complexion élancée, sa petite poitrine, sa musculature nerveuse qui lui ont valu les qualificatifs de "garçon manqué" ou de "chat écorché". Et voilà, soudain, qu'elle ne pense plus qu'à manger et attend l'heure des repas avec impatience.

Elle se répète que ce n'est pas normal mais elle n'a pas la force de réagir. La digestion l'engourdit. Elle passe beaucoup de

temps à somnoler, dans la tente collective où se rassemblent les femmes en surpoids. Elle a de plus en plus de mal à réfléchir. De temps à autre, Tani lui pince le ventre pour mesurer la progression du pli graisseux qui commence à s'installer autour de son nombril.

— C'est bien, c'est bien, marmonne la cuisinière. Tu progresses plus vite que je ne pensais. Maître Za sera content.

Lana sait qu'elle s'est fait piéger et qu'elle devrait réagir, mais la motivation lui fait défaut. Elle s'imagine mal se passant brusquement des succulentes nourritures dont on la gave. Elle en a besoin.

Parfois, Za lui rend visite. Il s'accroupit sur une natte, à côté d'elle, et lui expose les tenants et les aboutissants de sa stratégie.

— Tu comprends, dit-il. La cause de tous nos malheur c'est la Paix entre les peuples. Cette paix qui dure depuis beaucoup trop longtemps. Jadis, les populations se faisaient la guerre, constamment, et le sang des morts imbibait la terre, lui permettant de se nourrir, de se revigorer. Elle nous nourrissait, certes, mais nous lui rendions la pareille. De cet échange vital dépendait l'équilibre de l'île. La guerre, la bonne guerre... oui, tout était là. Des milliers de morts, c'était le prix à payer, le loyer que les habitants se devaient d'acquitter. Tu comprends? Et puis la Paix s'est installée avec cette absurde notion d'étanchéité, du chacun chez soi, les frontières sont devenues des barrières sacrosaintes qu'il était interdit de franchir. La paix, oui... C'est à dire plus de guerre, plus de sang. Et la terre a commencé à se dessécher, à craqueler, à se fendiller. Aujourd'hui on en voit le résultat... L'île est sur le point de s'émietter en mille tronçons inhabitables. La terre meurt de soif, meurt de faim. Et c'est à nous d'y remédier. Nous sommes ses médecins, nous la sauverons quoi qu'il en coûte.

Généralement, Lana s'endort avant la fin de la péroration sous l'effet de la digestion. Elle se sent de plus en plus lourde. Elle a perdu la notion du temps. Elle est convaincue que la nourriture est droguée. Pour recouvrer ses esprits il suffirait qu'elle cesse de manger... mais c'est inenvisageable, n'est-ce pas? Elle salive rien que de penser que le repas va bientôt être servi.

Un matin, Tani ordonne aux femmes de quitter la tente pour “ assister à la cérémonie ”. Elle semble très excitée. Lana obéit en maugréant. Lorsqu’elle se redresse, elle prend conscience que son corps s’est alourdi et que ses vêtements la compriment. Comment a-t-elle pu autant grossir en si peu de temps? Mais, au vrai, elle ignore depuis combien de jours — de semaines? — elle est retenue prisonnière dans la tente réfectoire.

Dehors, une dizaine femmes obèses à la tête couronnée de fleurs, se tiennent par la main au bord d’une crevasse. Elles chantent, le visage transfiguré par la joie. Za se lance dans un interminable discours célébrant leur sacrifice volontaire qui sauvera l’île de la destruction. Puis il frappe dans ses mains... et, d’un même élan, les femmes sautent dans le vide. La faille les avale telle une gueule béante. Elle est si profonde qu’on n’entend même pas le choc de l’écrasement final.

Lana a l’illusion d’avoir été frappée par la foudre. La réalité de la scène l’arrache à la torpeur malsaine dans laquelle elle mijotait depuis trop longtemps. D’un seul coup elle sait ce qu’il lui reste à faire.

Dans le campement, la joie éclate. On rit, on bat des mains, on danse.

— Vous verrez, proclame Za, demain la faille se sera refermée, suturée. C’est ainsi que nous guérirons l’île. Mais il en reste beaucoup d’autres, nous devons continuer le combat! Courage, mes amis! Nous sommes sur la bonne voie!

Le soir, une fois son repas avalé, Lana se force à vomir. Deux jours lui seront nécessaires pour recouvrer ses esprits et son énergie. Quand elle se sent enfin prête, elle quitte la tente collective en pleine nuit pour se glisser dans celle de Za. Celui-ci, habitué aux offrandes féminines, l’accueille à bras ouverts. Alors elle l’égorge avec l’un des couteaux de cuisine volé à Tani.

— Tais-toi, lui dit-elle tandis qu’il gargouille désespérément. Tu devrais être content, ce n’est pas ce que tu disais? Que la terre avait besoin de sang?

Cette besogne effectuée, elle récupère son cheval et quitte le

campement sans tarder.

9.

Elle traverse une troisième frontière sans difficulté, mais elle commence à nourrir certains doutes quant au bien fondé de son exploration. L'île n'est-elle qu'un patchwork de comtés aux idéologies plus aberrantes les unes que les autres? Cette crainte, en se précisant, affaiblit sa détermination. Elle réalise que le sacro-saint isolement a fortifié les humains dans leur folie. Elle s'attend désormais au pire. Le découragement menace, et elle se raidit contre l'envie insidieuse d'abandonner sa quête.

Durant trois heures elle laisse sa monture vagabonder, s'arrêter, brouter. Cela n'a plus d'importance à ses yeux. Et puis, tout à coup, au détour d'un bosquet surgit le panneau, morceau de bois énorme, mal calligraphié au moyen d'une substance goudronneuse. On peut y lire:

Profitez de votre chance, vous venez de pénétrer en Amnésia, la seule contrée qui peut vous garantir une perte de mémoire temporaire et sans danger. Oubliez vos peurs, vos angoisses, vos soucis. Offrez-vous des vacances de l'esprit, jouissez d'une semaine de tranquillité absolue. Dépôt de candidature auprès du Docteur Tempus (maison bleue sur la colline). Soyez les bienvenus.

Lana n'en croit pas ses yeux. S'agit-il d'une plaisanterie?

Elle descend de sa monture et, la tenant par la bride, poursuit à pied. Elle distingue un village constitué de maisons blanches, toutes semblables et regroupées au pied d'une colline boisée. Au sommet du monticule: la maison bleue mentionnée sur le panneau.

Elle hésite, ses récents déboires l'inviteraient plutôt à la prudence, mais elle est curieuse. Elle remonte donc la rue principale au milieu d'une foule qui bavarde joyeusement et semble mettre toute son énergie à faire connaissance. On ne lui prête guère attention. Il y a là des gens de tous âges, revêtus des mêmes habits blancs, informes et décontractés. Une sorte de cantine roulante circule, distribuant gratuitement des boissons alcoolisées.

— Je ne sais pas si j'aime ça! glousse une femme en s'emparant d'un verre. Je ne me rappelle pas en avoir bu une seule goutte de ma vie. Ce sera une surprise!

— Pareil pour moi! renchérit un homme bedonnant qui semble n'en être pas à sa première libation. Ces goûts sont nouveau pour moi! C'est formidable de tout découvrir!

— Et moi! clame une autre inconnue, je ne me souviens même plus de mon nom, je ne sais plus qui je suis. Une honnête femme ou une putain! Ah! c'est trop drôle.

— Puisque nous ne sommes plus personne tout est permis! hulule un autre compère à la trogne enluminée. On ne pourra nous tenir pour responsable de ce que nous ferons. C'est super!

Lana attache le cheval à une barrière au pied de la colline et entreprend de gravir la côte à pas lent. Elle ne sait à quoi s'attendre.

Avant même qu'elle n'atteigne la maison, la porte s'ouvre et un vieillard s'avance sur le seuil, vêtu d'une blouse blanche de laborantin manifestement endossée pour instaurer un climat de confiance. Son crâne chauve et ses joues creuses lui donnent une vague allure de momie.

— Je t'ai vue arriver, dit-il d'une voix égale. Mon instinct me souffle que tu ne viens pas pour la cure.

— Quelle cure?

— La cure d'oubli. Tu n'as pas lu le panneau?

— Je croyais qu'il s'agissait d'une connerie.

Le "médecin" s'efface pour la laisser entrer. Il sourit, nullement vexé. Il sent la lavande et le savon. Une odeur de rigoureuse propreté que Lana n'a pas flairée depuis longtemps.

Le salon est également propre et coquet, dans les tons bleutés, reposants. Des diplômes, probablement fantaisistes ornent les murs entre deux lithographies de chats et de chiens dans des paniers.

— J'étais vétérinaire et pharmacien, explique-t-il avec un haussement d'épaule signifiant que tout cela n'a plus la moindre importance. Mais tu viens de loin, installe-toi. J'étais en train de me faire du café, tu en veux? Il m'en reste un peu. Ça devient difficile de trouver des provisions.

— C'est quoi votre truc? s'enquiert la jeune femme. Une arnaque?

— Non, pas du tout, se défend le vieux. J'ai réellement mis au point un produit qui fait temporairement perdre la mémoire à ceux qui l'absorbent. L'effet dure une semaine. Ensuite on peut choisir d'en rester là ou bien repiquer pour une autre session.

— C'est payant, bien sûr...

— Un peu, pas tellement. Juste de quoi m'acheter à manger et me procurer les produits de base. Je ne suis pas un escroc, à mon âge on n'a plus besoin de grand-chose. J'essaye de soulager la souffrance de mes semblables, de leur faire oublier l'angoisse, la peur. Depuis que j'ai commercialisé ma méthode, le nombre de suicides a diminué en flèche.

— Et pourquoi les gens se suicident-ils?

Le vieillard hausse les sourcils, dans une mimique d'incompréhension.

— Mais enfin, souffle-t-il, d'où sors-tu? Tu ne sais pas ce qui est en train de se passer? C'est la fin du monde, ma jolie. Il n'y a pas d'autre mot. L'île tombe en morceaux. Elle se défait bout par bout. Tu n'as pas vu les crevasses? Elles prolifèrent. Bientôt ce sera le grand naufrage, comme une espèce de banquise qui s'émietterait. Il n'y a aucune solution envisageable, nous finirons tous noyés... ou bouffés par les requins qui pullulent le long de nos côtes, comme s'ils savaient que le repas va être bientôt servi. Tu crois que ce n'est pas suffisant pour pousser les gens à la dépression?

Il ricane et manipule sa cafetière d'argent ouvragé dont il tire deux tasses d'un breuvage odorant. Il prend le temps de remplir sa tasse de sucre.

— Les petits plaisirs, ricane-t-il, il ne me reste que ça. Alors j'en profite. Tu devrais faire pareil. Le temps t'est compté. Si tu veux une dose de mon élixir, je te l'offre.

— Merci, répond Lana. Mais non, je ne fais que passer.

— Pour aller où? glousse le "médecin". Tu sais qu'au bout tu ne trouveras que l'océan... et les requins.

— C'est quoi le dernier comté, celui qui borde la côte tout au sud?

— Ah! Là-bas? C'est Mogambia. Le plus grand de tous les comtés. On s'y agite beaucoup. Ils veulent survivre à la catastrophe, s'adapter. Ils font ça de manière "scientifique", c'est du moins ce qu'ils prétendent. En fait, ils bricolent, comme tout le monde. Ils auraient paraît-il déjà trouvé des solutions.

— Quelles solutions?

— On ne sait pas vraiment. Il est question "d'adaptation", de changement radical. Tout ça n'a rien de très rassurant... Bois ton café, il va être froid. Ce serait dommage, il m'a coûté une fortune.

Des rires s'élèvent au bas de la colline, inextinguibles.

— Ça rend tellement heureux de perdre la mémoire? s'étonne Lana.

— J'ajoute un euphorisant au produit, explique le vieux. Ça les désinhibe. Ils baisent, ils prennent leur pied, s'enivrent, partouzent...quelle importance, ils n'ont plus rien à perdre et, de toute façon, ils ne se souviendront de rien quand l'effet de la drogue se dissipera. Ce sont leurs dernières vacances, tu sais? Dans deux mois, au train où progressent les failles, ils seront tous morts. Nous serons tous morts, moi, toi... ton cheval. Je leurs rends service, je leur évite de se morfondre au fond de leur appartement ou de s'ouvrir les veines dans leur baignoire pour ne pas connaître la morsure des squales.

— Ils ne se rappellent vraiment rien quand ils ont avalé votre produit?

— Non, aucun souvenir personnel, mais ils savent toujours parler et connaissent le mode d'emploi de leurs organes génitaux, ça oui, ils ne l'oublient jamais.

— Vous avez une carte de la région sud? s'enquiert Lana.

— Oui, si tu y tiens, maugrée le vieil homme. Mais ça ne t'apprendra pas grand-chose. La loi de l'Étanchéité interdit formellement qu'on colporte des indications sur un État voisin. Seuls les contours sont tolérés... et encore, ils sont approximatifs. La fonction de géomètre n'existe pas sur l'île, elle est considérée comme une forme d'espionnage.

Après avoir hésité, il ouvre un tiroir et en sort un plan fatigué qu'il défroisse d'un revers de main sur la table. Lana réalise

qu'excepté le comté où elle se trouve en ce moment, tous les autres figurent sous l'aspect de tâches blanches, anonymes. Aucun nom de villes, de rivières, de routes n'y est porté.

— Mogambia c'est tout en bas, explique-t-il, cette immense zone à la pointe sud de l'île. C'est sûrement un grand pays sauf qu'on ignore ce qui s'y trame. De toute manière, les crevasses l'ont atteint, comme les autres. Il ne doit pas être en meilleur état que nous. Je pense que l'île va éclater un beau jour, comme ça, paf! d'un coup. Des milliers de tronçons et de blocs se mettront à dériver, et quelques malheureux s'y accrocheront pour échapper à la noyade... et aux requins.

— Ils ont peut-être trouvé un moyen pour s'en sortir? hasarde la jeune femme.

— Quoi? ricane le médecin. Des radeaux? Des bateaux? A la première tempête ils chavireront. Tu sais bien que les lames de fonds cognent dur par ici. Ce sont même elles qui ont démantibulé l'île au fil des années, à force de cogner sur les falaises : bam, bam, bam... Il n'y a pas d'autre explication. Le reste, ce sont des légendes d'arriérés.

Lana n'est pas loin de partager cet avis. Elle fixe la carte anonyme qui ne lui apprend rien. Mais elle sait, maintenant, qu'elle va devoir pousser jusqu'à Mogambia. S'il existe une solution, c'est là-bas qu'elle se cache.

— T'as déjà pris ta décision, hein? ricane le vieux. Tant pis pour toi. Avant de partir, tu ne veux pas avaler une lampée de mon élixir, histoire de profiter de la vie quelques jours avant le grand chambardement? C'est gratuit. Je t'offre une semaine de vacances sans angoisse, sans peur, sans questions, rien que des rires et des satisfactions élémentaires : la bouffe, l'ivresse, le sexe... Tu ne te rappelleras rien, aucune honte garantie, aucun remords. Ça ne te tente pas?

— Non, lâche la jeune femme.

— Tu mens mal, s'esclaffe le vieillard.

Il lui tend un petit flacon rempli d'un liquide bleu.

— Cadeau, fait-il, tu en feras ce que tu voudras. Si tu en bois la moitié tu t'absenteras de toi-même trois jours, si tu avales tout, ce sera environ une semaine de vacances pendant lesquelles tu

oublieras la fin du monde et ta mort prochaine. Notre mort à tous.

Lana saisit machinalement la fiole et gagne la sortie.

— Va vers le sud! hurle le curieux bonhomme. Droit vers le sud. Tu trouveras Mogambia... ses plages et ses requins.

Lana dévale la pente sans se retourner. Au bas de la colline, avant même qu'elle ait pu détacher son cheval, elle est happé par une farandole d'hommes et de femmes dont la moitié sont nus et rient à gorge déployée. Bousculée, secouée, étreinte, embrassée, malaxée, elle ne sait plus où donner de la tête.

Sentant qu'on commence à lui arracher ses vêtements elle porte le flacon à ses lèvres et le vide d'un trait.

Elle n'a pas à attendre plus de quatre secondes, quelqu'un éteint la lumière dans sa conscience. D'un seul coup elle n'est plus là, elle est devenue une autre, une inconnue dont elle ne sait pas grand-chose.

10.

Lorsqu'elle reprend conscience elle grelotte, nue dans l'herbe humide de rosée. Elle est couverte d'hématomes, son sexe lui fait mal, sa bouche est gluante, et elle n'a aucune peine à deviner l'usage qu'on en a fait. Avec son consentement, qui plus est... ce qui l'agace au plus haut point. De sa période d'amnésie elle conserve des images floues, des sensations, des odeurs, la certitude d'avoir été utilisée... Quelle connerie! Pourquoi s'est-elle prêtée à cette pitrerie pathétique? Pour combattre une bouffée d'angoisse? Il est vrai que le vieux dingue, là-haut, dans la cabane bleue lui avait foutu la trouille avec ses histoires de fin du monde inévitable. Il fallait qu'elle tente quelque chose pour oublier.

Autour d'elle, des inconnus s'ébrouent à leur tour, honteux, hagards. Chacun évite de regarder son voisin, on ramasse ses hardes au petit bonheur pour s'enfuir sans demander son reste.

Lana se redresse et serpente entre les corps, à la recherche de ses vêtements, de ses bottes. Elle finit par retrouver à peu près ses possessions, elle vole ce qui lui manque. Une colère rouge bouillonne en elle, pour un peu elle grimperait au sommet de la colline pour agrandir le nombril du vieillard avec son couteau.

Par bonheur son cheval est toujours à sa place. Elle découvre alors que ses sacoches sont pleines de nourriture. La carte de l'île y trône en bonne place. Elle comprend que l'affreux petit bonhomme a voulu se faire pardonner... et la dissuader de lui rendre une visite qui avait toutes les chances de mal tourner.

Prudente, la momie!

De toute manière, Lana est trop lasse et trop dolente pour régler ses comptes. C'est en grimaçant qu'elle se hisse en selle et reprend la route.

Elle met longtemps à chasser la brume qui lui enfume le cerveau.

La carte est succincte mais elle lui permettra de rester dans le droit chemin jusqu'à la frontière de Mogambia. Ensuite il sera toujours temps d'aviser. A moins qu'on ne la refoule...

Elle s'applique à rassembler les bribes de renseignements lâchées par le vieux : les gens de là-bas ne restent pas les bras croisés, ils tentent de trouver des solutions, de s'adapter à la menace et de lui trouver un remède... C'est exactement ce qu'elle cherche. Quelque chose de sérieux, pas de stupides bricolages de sorcellerie. Wolfur, Zina, Za, Tempus et son élixir d'amnésie... elle en a ras-le-bol des charlatans! Et cela, même si elle sait que les situations désespérées ont tendance à vivifier les pratiques obscurantistes.

Elle chevauche deux jours durant, puis le paysage se modifie soudain de manière considérable. De grands immeubles se dressent à l'horizon, les rues sont goudronnées, les magasins nombreux et pourvus de larges vitrines. La jeune femme comprend qu'elle contemple ce qu'on appelle une ville moderne. Elle en a entendu parler par l'entremise des colporteurs, ces vieux mecs trafiquant des objets dont, souvent, on ne comprend pas la nécessité. Jusqu'à présent elle a toujours vu dans ces fables, des légendes comparables à celles dont les marins régalaient la clientèle des tavernes, dans l'espoir de se faire offrir à boire. Manifestement, elle s'est trompée.

Bien sûr, comme partout ailleurs, les crevasses se sont ouvert un passage dans le tissu urbain, provoquant l'effondrement de nombreux bâtiments. Les belles maisons voisinent avec les monceaux de ruines. Les jardins publics avec les cratères sans

fond où des édifices de belle hauteur ont été tout bonnement avalés.

Mogambia a souffert, c'est indéniable, mais elle s'efforce de conserver la tête haute.

Toutefois, au fur et à mesure qu'elle se rapproche, l'illusion se dissipe. Il apparaît que la cité a été ravagée par les tremblements de terre. Les bâtiments qui tiennent encore debout sont d'une saleté repoussante, les rues encombrées de débris et de débris. Ça et là, des campements se sont organisés au moyen de toiles récupérées, de tôles fichées sur des piquets. Une humanité grouillante vit au ras du sol, dans le labyrinthe des maisons fracassées. Lana ravale sa salive, elle n'a jamais vu autant de monde. La puanteur des corps agglutinés lui saute au visage, avec celle des ordures qui pourrissent au soleil car le vent soufflant de l'océan les pousse vers l'intérieur des terres. C'est donc ça Mogambia? Hélas, il n'est plus question de reculer, elle n'a pas fait tout ce chemin pour rien.

Les gens âgés la regardent d'un air morne, les jeunes la dévisagent et lui crient des obscénités accompagnées de gestes éloquentes.

Déjà, sa monture s'engage dans ce qui a été jadis une rue. Une ombre fétide la recouvre. Et soudain l'attaque vient de partout à la fois... Des hommes et des adolescents jaillissent de nulle part, l'arrachent à sa selle, lui font vider les étriers et la jettent sur le sol tandis que deux d'entre eux saisissent le cheval par les rennes et l'entraînent en courant dans une ruelle adjacente.

A demi assommée, la jeune femme lutte en vain pour réagir. Un homme est sur elle et travaille à lui arracher ses vêtements. Et puis, sans qu'elle sache comment, son agresseur s'envole dans les airs et va s'éclater la tête contre une façade. Les autres prétendants qui attendaient leur tour sont pareillement repoussés et s'écroulent, la face en sang. C'est la débandade.

Une grosse main calleuse entre dans le champ de vision de Lana. Quelqu'un l'aide à se relever.

— Bouge! ordonne une voix rauque, tirons-nous avant qu'ils reviennent avec des renforts. Ces chiens chassent toujours en meute.

La jeune femme distingue, à contre jour, une haute silhouette masculine. Un jeune type en tricot de corps sale et en bermuda, une casquette de base-ball enfoncée au ras des sourcils. Une gueule qui a pris des coups en d'autres temps : nez cassé, mâchoire déviée. Un pugiliste, peut-être. Des poings énormes, caparaçonnés de cals et de cicatrices, qui doivent faire pas mal de dégâts.

Elle le suit. Il court lourdement mais vite, sans cesser de lui tenir la main. Le souffle court elle zigzague au long d'un labyrinthe de ruelles hideuses, mettant en fuite des légions de rats, de chiens et de chats d'une maigreur famélique.

Ils s'arrêtent enfin, dans la caverne métallique d'une citerne échouée sur le sol. Quand ils sont enfin certains que personne ne les poursuit, le garçon lâche, de son étrange voix cassée:

— Moi, c'est Ramos. Et toi?

— Lana.

— Tu viens de loin, ça se voit, sinon tu n'aurais pas commis l'erreur d'amener un cheval. C'était vraiment la connerie à éviter. De la provoc' pure et simple.

— Pourquoi?

— Parce que tout le monde crève de faim. Ton cheval, ils vont le bouffer. En ce moment même ils sont en train de le découper en morceaux. Certains crèvent tellement de faim qu'ils ne prendront même pas la peine de faire cuire la viande. Ils la mangeront crue. Des chiens, j'te dis.

— Je ne me doutais pas, bredouille Lana. je croyais que c'était une ville riche.

Ramos émet un rire désabusé.

— Ça l'était avant les tremblements de terre. Et puis la moitié de la cité a glissé dans la mer. Plouf. Cinq cents mille morts en l'espace de trois minutes. Les crevasses ont découpé les trottoirs aussi facilement qu'une part de gâteau, et tout a basculé du haut de la falaise. Toi, tu viens d'où?

— Du nord, des doigts de la Main. Là-haut aussi ça s'émiette.

Ramos émet un grognement, enlève sa casquette pour se donner de l'air. Des cheveux bouclés, noirs, encadrent sa tronche de boxeur. Une ancienne cicatrice lui fend la lèvre inférieure. Il

est musclé. Très musclé. Une force de la nature. Lana lui donne une vingtaine d'années, guère davantage.

— Tu combattais? demande-t-elle pour diluer le silence gênant qui s'installe.

— Ouais, pour bouffer surtout. Il y a toujours des mecs pour parier sur des matches. J'en ai pris plein la tronche, mais les autres étaient encore en plus mauvais état. J'en ai même tué deux. Maintenant les candidats ont peur de moi et ne veulent plus m'affronter. C'est chiant, plus moyen de gagner la moindre thune.

Il fait la grimace, se racle la gorge et décide:

— Va falloir que je te mette au courant des lois de la ville, sinon tu ne feras pas de vieux os. Si tu ne veux pas finir pute, tu aurais intérêt à m'écouter. Et ne me raconte pas que tu sais te défendre, ici on n'est pas dans une cour de récréation. On ne peut se fier à personne.

Lana n'est pas tentée de protester. Elle sent qu'il n'exagère pas. Ici, elle est en territoire inconnu.

Ramos se redresse.

— Viens, dit-il. Le plus sûr c'est de se faufiler dans la zone des travailleurs. Là-bas il y a des patrouilles de gardes armés, on risque moins de se faire agresser. Je vais te présenter au chef de groupe et te faire embaucher. Avec une carte de travail tu deviens intouchable, tu as des tas de privilèges. Ici, c'est la zone, les rejetés, ceux qui ont trop la trouille de travailler en bord de mer...

— A cause des requins? s'enquiert Lana.

— Ouais, fait Ramos en détournant les yeux. A cause des requins... et d'autres trucs. Je t'expliquerai plus tard.

Encore une fois, elle lui emboîte le pas sans pouvoir déterminer si elle n'est pas en train de commettre une énorme erreur. Mais que peut-elle faire? Elle a tout perdu : sacoches, vivres, vêtements. Elle espérait monnayer le cheval pour se constituer un pécule, tout cela vient de s'évanouir en fumée.

Ramos avance sans dire un mot et selon un itinéraire aussi compliqué que précis. Plusieurs hangars se dessinent enfin à l'horizon. Gris, gigantesques.

— C'est l'usine, murmure Ramos. Enfin, on l'appelle comme ça. C'est là qu'ils font toutes les expériences d'adaptation.

— D'adaptation?

— Oui, c'est ce qui doit nous sauver quand l'île sombrera tout à fait. Pour avoir le droit d'y travailler il faut accepter de participer aux tests. C'est important car il n'y a que les tests qui nous donneront une chance de survivre.

— Et ça consiste en quoi?

— Je ne pourrais pas t'expliquer, ça... ça nous modifiera lorsqu'il faudra vivre sous l'eau. S'acclimater, quoi. C'est compliqué. On n'a pas trop le choix... et tout le monde n'est pas d'accord, comme tu t'en doutes. Alors ils se tapent sur la gueule en criant au complot. Rien de nouveau.

Ramos loge au troisième étage d'un immeuble à demi effondré. L'escalier s'arrête au second, il faut se hisser plus haut au moyen d'une échelle de corde astucieusement dissimulée. Lorsque le garçon rentre chez lui, il lui suffit de la rouler pour n'avoir plus à se soucier d'une éventuelle intrusion.

C'est une grande pièce où subsistent quelques meubles et bibelots de qualité, et dont il est facile de déduire qu'elle a été occupée par des gens aisés.

— N'ouvre pas la porte du fond, recommande-t-il, elle débouche sur le vide, cette partie du loft s'est effondrée, mais ici c'est stable, on n'a rien à craindre.

Pour se donner une contenance, Lana s'approche de la baie vitrée afin d'examiner la masse des hangars qui lui bouche la vue. Un énorme panneau tordu les chapeaute : SARDINERIES ELDRICK.

— C'est là que tu travailles? s'enquiert-elle, tu fais des conserves de poisson?

Ramos tressaille.

— Dis pas des choses comme ça! halète-t-il. On pourrait t'entendre. On n'a pas le droit de toucher à nos frères poissons...

— Quoi?

— C'est comme ça qu'on est tenus de les appeler. Nous sommes censés appartenir à la même race. C'est... c'est pour nous habituer.

Lana fronçe les sourcils, le soupçonnant de se moquer d'elle. Mais non, il est sérieux, voire angoissé.

— Explique-moi, dit-elle doucement. Je n'y pige rien.

Ramos esquisse des geste embarrassés.

— Ça... ça vient des scientifiques, se décide-t-il à marmonner. Les chercheurs en “ poissonologie ”... je crois que c'est comme ça qu'on dit. Ils affirment qu'il n'y a pas d'autre solution, c'est ça où finir noyés. Depuis que les premières crevasses sont apparues ils travaillent à nous adapter.

— Tu veux dire à vous transformer en poissons? Tu déconnes?

— Non, l'île va bientôt se fragmenter et basculer. Tout le monde se retrouvera le cul dans l'eau. Il n'existera pas d'autre solution que de s'acclimater à notre nouvel environnement, l'océan.

— J'y crois pas, souffla la jeune femme. C'est du délire.

— Il paraît que non. Leurs expériences seraient déjà très avancées, et proches d'aboutir. Ils ont entamé les premières mutations et ça se passerait très bien.

Lana réprime un frisson de crainte et de dégoût mêlés. Des mutations accélérées, ne manquait plus que ça.

Ramos écarte les mains en un geste d'impuissance.

— C'est à ça que je bosse, à la “ sardinerie ”, fait-il sur un ton d'excuse. Je conditionne des produits, des fioles, des ampoules et du matos de laboratoire. Rien de super compliqué. Mais ça me permet d'avoir une carte de travail et de manger un jour sur deux.

— Mais pas de poisson...

— Quoi?

— Tu ne manges pas de poisson.

— Non, rien qui vienne de la mer.

— Je comprends, glousse Lana en étouffant un rire nerveux, on ne doit pas se mettre mal avec nos futurs colocataires!

Mais en réalité elle crève de peur.

— C'est énorme, bredouille-t-elle. Et... tu as pu apercevoir ces... premiers mutants?

— Non, ils sont parqués dans une autre zone, sur le rivage.

On appelle ça “ l’aire d’acclimatation ”, c’est là qu’ils apprennent à vivre en se remplissant les poumons d’eau salée. Ça ne doit pas être si compliqué puisque avant de naître on flotte dans un placenta rempli de liquide. C’est juste le temps de récupérer d’anciens réflexes. Du moins je vois ça comme ça.

Lana se laisse choir dans un fauteuil. Elle se sent dépassée. En venant ici elle imaginait autre chose : une évacuation par paquebots, un départ à la recherche d’une nouvelle terre. Une interminable et passionnante odyssée marine. Elle le dit à son compagnon.

— Ouais, soupire Ramos, sauf que c’est pas possible parce qu’il n’existe aucune autre île. La nôtre était la seule, la dernière. Toutes ont sombré les unes après les autres. Cette planète n’est plus qu’une boule d’eau... du moins elle le sera quand La Main se sera effondrée dans les abîmes.

Lana ne peut se retenir de sangloter, nerveusement, tout en proférant des jurons à mi-voix. C’est donc la seule perspective qu’il lui reste : devenir un poisson?

— Il paraît que c’est l’Évolution, murmure Ramos dans l’espoir de la consoler. Les savants racontent que les poissons sont sortis de l’océan pour se changer en humains, maintenant c’est le contraire, on fait le chemin inverse, on rentre au bercail après une très longue absence.

11.

Lana s’applique à faire bonne figure mais ces informations l’ont déstabilisée. Elle ne s’attendait, certes pas, à débarquer au Paradis, mais ça... Elle passe par différentes phases de dénégation : Ramos est fou, Ramos se paye sa tête... Puis elle finit par admettre que le garçon lui dit la vérité.

Sur une table basse de salon, il a disposé des cubes d’une nourriture inidentifiable, grise, collante.

— C’est quoi? s’inquiète la jeune femme.

— Aucune idée, avoue-t-il. C’est ce qu’on distribue à la population pour éviter qu’elle crève de faim. Une chose est sûre, c’est pas du poisson. Pour ce que j’en sais ça pourrait être du cadavre humain recyclé mais ça n’a pas mauvais goût.

Lana hoche la tête, le cannibalisme elle connaît. Elle l'a pratiqué lors de la méga grande famine il y a dix ans. C'était ça ou mourir et être mangée par les autres. Elle n'en a pas été traumatisée outre mesure, mais il faut dire que M'man était bonne cuisinière et savait épicer les plats.

Elle saisit l'un des cubes et commence à le grignoter. Pas mauvais. Vague goût de porc fumé. Parfum de synthèse? Au vrai, elle s'en fout. Elle mange et boit pour reconstituer ses forces.

— Demain je parlerai de toi au contremaître, déclare Ramos. S'il t'embauche tu passeras de l'autre côté de la barrière. Ils cherchent des gens sains, jeunes, qui présentent de bonnes dispositions pour la mutation. Ils écartent systématiquement les malades et les vieux, ceux-là couleront avec l'île lorsqu'elle s'émiettera.

— Tu les as vus, toi, les mutants? insiste Lana.

— Non, je ne suis pas à un poste assez important. Les manutentionnaires n'ont pas accès au secteur scientifique, sauf si un toubib les remarque et les sélectionne. Je ne désespère pas d'être choisi. J'ai pas envie de finir noyé.

— Mais les bateaux?

— Pour aller où? Tu sais ce qui se passera sur ces foutues barcasses? Les passagers finiront par s'entre-tuer, il y aura des mutineries, des excès en tous genres... Et puis tu as pensé aux tempêtes? La plupart de ceux qui embarquent n'ont aucune notion de navigation. Qu'est-ce qu'ils feront lorsqu'ils auront bu leur dernière goutte d'eau douce?

La conversation s'éteint doucement, puis Ramos annonce qu'il faut dormir car il se lève à l'aube pour prendre son poste à la sardinerie. Lana se crispe. Elle redoute le moment où il lui sautera dessus pour obtenir le salaire des services qu'il lui a rendus. Mais elle se trompe. Ramos s'allonge sur l'un des canapés, à l'autre bout du salon et lui dit de prendre le sofa près de la baie vitrée.

Au bout d'un moment, il dit:

— Tu m'as dit que tu venais du nord, c'est ça? Des doigts de la Main.

— Oui.

— Tu connais l’origine de l’île?

— Non, pas vraiment. On n’en parlait pas chez nous. On se prenait surtout la tête avec l’histoire des crevasses.

— L’île, à l’origine c’était un vrai continent, très grand. Des millions et des millions de kilomètres carrés. Je te parle d’une époque très lointaine. Dans ce temps-là, il y avait beaucoup d’îles, qui se sont effondrées les unes après les autres... toujours la même raison : les fissures, les tremblements de terre. Alors les gens sautaient dans leurs bateaux et se mettaient en quête d’un autre continent. Peu à peu, le choix s’est restreint, et un jour il n’est plus resté qu’une seule île, la nôtre... Je te le répète, à l’époque c’était un vrai continent, très vaste. Donc les navigateurs, pour remercier le dieu de la mer, Kevanoz, de leur avoir offert un asile alors qu’ils n’y croyaient plus, ont eu l’idée de sculpter les côtes et les falaises à son effigie.

— Quoi?

— Je n’invente rien, c’est dans les livres d’Histoire. Ça a pris des siècles et exigé des millions de tailleurs de pierre. Mais ils ont fini par y parvenir. Ils ont modifié la découpe des côtes de façon qu’elle représente le Dieu, couché sur la mer, baigné de tous les côtés par les vagues. J’ai vu des dessins, des peintures. C’était super.

— Un vrai boulot de dingues, oui!

— Mais non, pendant ce temps-là ils ne pensaient pas à se faire la guerre, c’était toujours ça de gagné.

— Et ensuite?

— Ben, tu devines la suite, non? Ça a marché pendant quelques siècles, et puis les crevasses ont commencé à apparaître. Le “ Dieu ” a perdu ses pieds, ses jambes, au fur et à mesure que les terres s’effondraient dans l’océan. Il y a eu énormément de morts. Des millions et des millions. Les survivants s’empressaient d’envahir les territoires encore intacts, ça a déclenché des guerres, des tueries interminables... pour rien, en définitive, puisque ces territoires finissaient eux aussi par être engloutis. Au bout de mille ans, il n’est plus resté que la Main. L’île que nous occupons aujourd’hui.

— Et qui commence à s’émietter à son tour.

— Exact. Tu peux me croire, je n’invente rien. Ici, à Mogambia, il y avait un musée où tout ça était expliqué. Les profs nous y traînaient quand on étaient gosses. Il n’y avait pas ça chez vous, dans le nord?

— Non. C’était moins... moderne.

— Les frontières, “l’étanchéité”, ça a été inventé pour empêcher les population de s’envahir les unes les autres au fur et à mesure que l’île rétrécissait. Pendant un moment ça a marché, mais voilà que ça recommence. Les falaises s’écroulent, la surface habitable diminue. Notre seule chance d’échapper à la noyade c’est de muter.

— De devenir des poissons?

— Ouais. Faut te faire à cette idée. Je sais, c’est pas facile. Moi, j’y travaille. J’essaye de m’habituer. Tu devrais faire comme moi. T’es jeune, en bonne santé, les toubibs t’accepteront sans doute dans le programme.

Ramos s’enroule dans sa couverture pour signifier que le temps des bavardages est révolu.

Lana s’allonge sur le divan et scrute le paysage qui s’assombrit de l’autre côté de la baie vitrée. Elle a du mal à détacher son regard de l’enseigne géante de la sardinerie.

Au cours de la nuit elle rêve du continent dont une armée de sculpteurs modifient les contours afin de lui donner l’apparence du dieu de la mer. Elle entend les coups de marteaux, de ciseaux, elle voit la craie blanche des falaises s’élever dans l’air en un brouillard épais qui fait tousser les ouvriers. Quelle énergie dépensée! Elle comprend à présent pourquoi la plupart des comtés n’ont jamais réussi à se moderniser, pourquoi cultures et élevages n’ont jamais été menés de manière rigoureuse, on était trop occupé à sculpter la statue de Kevanoz! Les prêtres y veillaient! Pas question de perdre du temps pour des choses aussi futiles que les semailles et les moissons!

Elle est surtout étonnée de la facilité avec laquelle Ramos semble s’être résigné à la mutation. Renoncer à la forme humaine, ce n’est pas rien! Surtout pour se changer en poisson, merde! Une tigresse, une lionne... Lana ne dirait (peut-être) pas non, mais un poisson!

Ou alors... Ou alors il ne lui dit pas tout? C'est une éventualité à considérer. En fait, elle ne sait rien de lui, sinon qu'il l'a sauvée de ses agresseurs cet après-midi. Et encore! L'attaque aurait fort bien pu être simulée. Une manière de jouer les sauveurs et de lui inspirer confiance. Et si... Et s'il était, en fait, un recruteur? Un rabatteur chargé de pourvoir les laborantins en gibier d'expérience? Comment savoir? Quand on est une fille, on apprend vite à se méfier de tout... et surtout des mecs trop serviables.

Mais bon, elle est peut-être en train de virer parano. Elle doit se reprendre. Pour l'heure, à part Ramos, elle ne connaît personne.

Elle finit par s'endormir et plonge dans un tourbillon de rêves confus.

Quand le jeune homme la secoue, à l'aube, elle a l'impression de n'avoir fermé l'œil qu'une dizaine de minutes.

— Faut y aller, grogne-t-il. Je vais te présenter au chef d'équipe. Essaie de t'arranger pour faire bonne impression, y'a un tas de frusques de femme dans ce placard, celles de l'ancienne propriétaire. Tu trouveras bien quelque chose de propre.

Lana obéit. De toute manière, ses vêtements sont déchirés et puent, elle doit faire quelque chose. Elle se débrouille du mieux possible, écartant d'emblée les ensembles trop habillés. Elle finit par se rabattre sur des vêtements de sport, un peu trop courts pour elle, mais elle ne trouve rien de plus seyant.

— Bon, ça va, intervient Ramos que son manège commence à lasser. Tu ne fais pas clocharde, c'est tout ce qui compte. Surtout, la ramène pas si le gars t'interroge. Ils n'aiment pas les faiseuses d'histoire, les nanas politisées, les féministes qui hurlent au viol dès qu'on leur frôle la fesse. Tu serais tout de suite écartée. Serre les dents et sois polie. Après, on s'arrangera entre nous. Pigé?

Ils quittent l'immeuble en ruine pour se diriger vers une longue barrière grillagée haute de quatre mètres. Un seul portail surveillé par des gardes armés. Ramos exhibe sa carte. Quand le flic jette un coup d'œil suspicieux en direction de Lana, le garçon lâche, sur le ton de la confiance:

— Une recrue pour le toubib.

— Elle sait ce qui l’attend? s’enquiert le garde.

— Ouais, elle est d’accord.

La sentinelle s’efface. Lana, l’estomac noué, franchit le portique. Elle n’aime pas ce qu’elle vient d’entendre. Ramos, devinant son angoisse, tente de la rassurer:

— T’en fais pas, c’est du baratin.

Vue de près, la “sardinerie” lui paraît monumentale. Véritable forteresse aux rares meurtrières. Des parois de métal rouillé où le ruissellement des averses a inscrit des larmes rouges qui semblent des éclaboussures de sang. Elle se ressaisit, consciente de déconner.

A l’intérieur, une centaine de jeunes gens des deux sexes travaillent sur une chaîne d’emballage, entassant des flacons et du matériel médical dans des cartons numérotés. Ils exécutent leur besogne en silence sous l’œil de surveillants vêtus de blouses blanches. Ramos s’en va trouver l’un d’eux et chuchote longuement en désignant de temps à autre Lana restée sur le seuil du hangar.

L’homme semble dubitatif. Finalement, au terme d’une longue hésitation, il fait signe à Lana d’approcher.

— D’accord, petite, grogne-t-il, mais tu vas devoir d’abord passer une visite médicale, on ne veut pas de candidate vérolée ici. Pousse cette porte et suis le couloir. L’infirmier est au bout. Le toubib décidera si tu conviens ou pas.

Lana obéit. On verra bien. Le mieux, pour l’instant, est de jouer les godiches.

Ce qui suit n’est guère agréable, et elle trouve la “visite médicale” un peu trop invasive pour un simple examen de routine. Elle a l’impression d’être retombée dans les mains des Matriarques. Elle ne met pas longtemps à comprendre que le médecin collecte en réalité un maximum de paramètres en vue d’établir son dossier de candidate à la mutation. C’est évidemment pour cette raison que la “sardinerie” n’emploie que des jeunes en parfaite santé... les seuls capables de supporter les bouleversements biologiques qu’on leur imposera.

— C’est bon, décrète enfin le toubib sans lui accorder un regard. Tu peux y aller. Si quelque chose cloche, tu seras

renvoyée, bien sûr.

Lana quitte l'infirmierie. Au bout du couloir elle se heurte au surveillant qui lui tend une blouse élimée. Ramos a disparu.

— Enfile ça, ordonne le bonhomme, et prends ta place dans la chaîne. Tes voisins t'expliqueront quoi faire, c'est pas compliqué, même une fille peut comprendre.

Lana se glisse dans la travée. Une jeune femme aux yeux cernés lui indique rapidement la marche à suivre. Il s'agit de ramasser un certain nombre d'objets qui circulent sur un tapis roulant en caoutchouc, et de les ranger en bon ordre dans un carton. Quand le carton est plein, on le pose à terre. Un manœuvre se précipite pour venir le prendre et vous en remet un autre, vide. Les flacons ne comportent aucune indication à part des codes colorés. Impossible de savoir ce qu'ils contiennent. Même chose pour les boîtes de pilules. Suivent un grand nombre d'instruments chirurgicaux dont Lana ignore la fonction. Tout cela n'a rien de rassurant.

Elle s'active sous l'œil scrutateur des surveillants, en essayant de faire de son mieux. Ses deux voisines sentent la sueur... ainsi qu'une odeur bizarre qu'elle ne parvient pas à déterminer. Tout à coup, la fille de gauche tend le bras pour saisir une boîte de comprimés qui a failli lui échapper. La manche de sa blouse se relève démasquant un avant-bras où brillent une dizaine d'écailles imbriquées, comme celles qui recouvrent la peau des poissons. Elle se dépêche de rajuster le vêtement. Lana, de stupeur, a laissé passer plusieurs flacons qui lui étaient destinés. Le surveillant lui cingle les reins du bout de sa badine. Elle serre les dents, s'interdisant de lui envoyer son poing dans la figure. Elle doit jouer le jeu si elle ne veut pas être rejetée dans les ténèbres extérieures.

Quand sonne l'heure du repas, on leur permet de se s'asseoir sur des caisses vides, puis des cantinières surgissent de nulle part, portant des bassines, et leur distribuent des cubes de pâte grise semblables à ceux que Lana a mangés ce matin. Personne ne bavarde. Lana se demande combien, parmi les manutentionnaires, ont le corps plus ou moins couvert d'écailles. Est-ce le premier stade de la mutation? Va-t-elle subir une transformation analogue? Son estomac se noue à cette idée et elle

se découvre incapable de terminer son cube de nourriture.

La journée s'écoule selon le même rituel. A présent, Lana est capable d'identifier l'odeur que dégagent ses compagnes de chaîne, c'est celle du poisson frais.

Puis un haut-parleur émet un hululement, et les tapis roulants s'immobilisent. La foule des manutentionnaires reflue vers la sortie. Lana les imite tout en cherchant à localiser Ramos dans la cohue.

Elle a mal aux épaules, au dos, aux reins, et les jambes lourdes. Elle n'est pas certaine de savoir à quoi elle a vraiment participé, ni quel rôle a joué Ramos dans cette aventure. Elle retrouve tant bien que mal le chemin de la maison. Avant qu'elle ne quitte la "sardinerie" le gardien lui a remis une carte plastifiée qu'agrémente une photo où elle affiche une expression hagarde. Quand ce cliché a-t-il été pris? Elle n'en a pas la moindre idée. Une caméra cachée? Toutes ces choses, qui lui échappent, lui donnent la désagréable impression d'être manipulée.

Lorsqu'elle regagne l'appartement, c'est pour trouver Ramos, torse nu, qui se lave dans la cuisine (la salle de bains étant hors service). Il a le torse et les omoplates couverts d'écailles brillantes et parfaitement imbriquées, au point qu'il donne l'illusion de porter une cote de mailles argentée. Surprenant son regard, il lance:

— Et alors? Qu'est-ce que tu croyais? On est tous logés à la même enseigne. Si on veut travailler à la sardinerie il faut accepter de participer aux essais.

— Et moi? balbutie-t-elle. Ils m'ont fait quelque chose?

— Probablement, pendant la visite médicale... Ils t'ont injecté quelque chose ou fait une prise de sang, non?

— Oui. Et j'ai dû passer une radio.

— C'est pas une radio, c'est des rayons... Ils t'irradient progressivement pour modifier ton organisme. Des fois ça fonctionne, d'autres fois non. Si ça ne donne aucun résultat ils te renverront dans la basse ville, et tu seras rayée des listes de mutants potentiels.

— Il y a des échecs?

— Oui, bien sûr. Certains se mettent à pourrir debout, d'autres tombent raides morts sans qu'on sache pourquoi. Mais ça vaut le coup de tenter sa chance. Enfin, moi je trouve. De toute manière on n'a pas le choix, c'est ça ou la noyade. Demain, on grimpera sur la falaise, je te ferai voir ce que deviennent les pauvres bougres qui refusent la mutation. Ça t'éclaircira les idées. Tu m'as l'air un peu naïve sur les bords.

12.

Le lendemain est jour de repos. En réalité, d'après ce que dit Ramos, il s'agit surtout de permettre aux sujets de récupérer des effets secondaires dus aux injections que certains supportent mal. Il ne faut y voir là nulle bonté d'âme, seulement le souci de rentabiliser les cobayes.

Lentement, les deux jeunes gens escaladent le sentier qui conduit au sommet de la falaise. Malgré sa carrure d'athlète, Ramos s'essouffle plus vite que Lana ne l'aurait cru.

— Ça a des tas d'inconvénients, avoue-t-il. Par exemple, j'ai plus du tout envie de baiser alors qu'avant je passais mon temps à bourriquer. Et puis j'ai perpétuellement besoin de prendre des douches. Le contact de l'eau m'est devenu indispensable.

— Et... quelle sorte de poisson es-tu censé devenir? demande Lana en se disant qu'elle n'aurait jamais cru prononcer, un jour, ce genre de phrase.

— Aucune idée. Je pense qu'en vérité on ne sera pas des poissons au sens strict du terme... Plutôt des créatures amphibies, un peu comme des tritons, tu vois?

Lana essaye de s'imaginer en "triton", elle n'y parvient pas. Peut-on parler sous l'eau? Est-on condamné à rester muet? Doit-on s'exprimer par gestes... ou bien, tout simplement, n'a-t-on plus rien à dire?

L'existence se résume-t-elle à la satisfaction de besoins essentiels, pas davantage? Est-ce vraiment ce qu'elle attend de la vie? Bien sûr, on lui a toujours répété que les animaux jouissent d'une acuité de sensation qui fait défaut aux humains, et que la parole présente peu d'intérêt quand on est capable de percevoir des milliers de choses jusque là invisibles... Est-ce seulement

vrai?

— Allons voir les bateaux, lance-t-elle pour mettre fin à cette conversation qui l'angoisse.

Ils atteignent le sommet de la falaise qui paraît dangereusement craquelée. De nombreux écriteaux déconseillent aux promeneurs de s'approcher du bord en raison des éboulements fréquents.

— C'est plus une île, grogne Ramos, c'est une biscotte détremée

Le vent du large leur coupe la respiration. Pour un peu il les repousserait. Jamais Lana n'avait contemplé l'océan d'une telle hauteur. Elle se sent écrasée par l'immensité des eaux. Nulle autre terre à l'horizon, rien qu'un monde liquide, sans fin. Une fois l'île engloutie, la planète ne sera plus qu'une boule liquide en suspension dans le cosmos.

Baissant les yeux, elle découvre une sorte de bidonville flottant, affreux pêle-mêle de carcasses rouillées, d'épaves rafistolées avec les moyens du bord : vieux yachts, paquebots désuets, cargo encroûtés de fumée. Un troupeau de dinosaures de ferraille branlante dont les ponts croulent sous le poids d'une populace en haillons entassées jusque dans le moindre recoin. Le vent lui apporte les relents de cette humanité en partance pour un improbable voyage.

— Combien sont-ils? demande-t-elle la gorge serrée.

— Aucune idée, soupire Ramos. On avance le chiffre de trente mille. La plupart sont réfractaires à la mutation; ils refusent de cesser d'être à 100% humains. C'est du moins leur slogan. Ils préfèrent s'entasser sur ces barcasses pour y crever de faim et de maladie.

— Comment se nourrissent-ils?

— Ils pêchent, bien que ce soit désormais interdit. Mais les poissons ne se laissent pas faire.

— Quoi?

— Je ne sais pas comment c'est, chez vous, dans le nord, mais ici la faune marine a changé. Elle est devenue beaucoup plus agressive depuis qu'elle a compris que les humains allaient disparaître.

— Tu déconnes?

— Non. On dirait qu'elle s'excite à l'idée de reconquérir la planète, et qu'elle veut nous faire payer les campagnes de pêche intensives qui ont décimé certaines espèces. Elle est entrée en guerre. Aujourd'hui c'est l'hallali. Et elle y prend grand plaisir.

— Je ne comprends pas...

— Les poissons déchirent les filets, ils se cramponnent aux lignes pour faire tomber les pêcheurs à la mer.

— Tu dis n'importe quoi! Ce sont des légendes.

— Non, les poissons se sont génétiquement adaptés à la lutte contre les humains. Ça s'est fait peu à peu. Ils sont organisés, et beaucoup plus intelligents que jadis. Ils développent des stratégies.

Lana décide de ne pas insister mais elle reste dubitative. Elle a pu maintes fois constater avec quelle facilité les fables prennent naissance.

— Ces bateaux, reprend-elle, ils restent là, à l'ancre?

— Non, pas tous. Certains partent explorer le monde, dans l'espoir de découvrir une autre île. Mais c'est de la foutaise. Il n'y a plus aucune terre émergée... à part la nôtre. De toute manière, dans leur état, ces rafiots coulent à la première tempête. Ils sont pilotés par des amateurs. Très peu de vrais marins, encore moins de mécaniciens. Généralement ils tombent en panne au bout d'une semaine et se mettent à dériver au hasard des courants.

— Et l'eau? La nourriture?

— Avec une telle quantité de passagers, les réserves ne durent pas longtemps. Pour l'eau, une fois les machines de désalinisation en panne, ils en sont réduits à attendre le bon vouloir de la pluie. La bouffe, c'est le plus compliqué car les poissons sont devenus trop malins pour se laisser prendre aux hameçons ou aux filets. Ils se gardent bien d'approcher le bateau. Alors il arrive ce qui doit arriver : les passagers commencent à se dévorer entre eux. Les plus forts bouffent les plus faibles, puis les survivants se font la guerre. Et à la fin il ne reste plus qu'un vaisseau fantôme qui dérive jusqu'au jour où sa coque rouillée cède, et que ses cales se remplissent, alors il coule.

Lana déglutit avec peine. Elle scrute le ponton où une foule dépenaillée fait la queue, les épaules ployant sous les ballots, les valises. Il y a beaucoup d'enfants parmi les postulants au grand départ. Au bout de la jetée, des canots font la navette, n'emportant chaque fois qu'une dizaine de fuyards. La manœuvre est affreusement lente. Il arrive qu'une femme, un gosse, un vieillard, tombe à l'eau. Parfois on repêche le malheureux. Pas toujours. Beaucoup ont à peine le temps de se débattre avant de couler à pic, comme s'ils étaient aspirés dans les profondeurs.

— Ce sont les poissons... commente Ramos.

— Quoi?

— Ce sont les poissons qui les tirent par les pieds. Ils nagent en cercle autour des canots, sans se montrer. Ils ne laissent passer aucune occasion.

Lana plisse les paupières. La mer est grise. D'un gris très foncé, menaçant.

— Il faut éviter de se promener sur les plages, insiste le garçon. Et encore moins se tremper les pieds dans l'eau, on peut se faire choper comme un rien par des sortes de pieuvres dont les tentacules, très longs, sont enfouis sous le sable. Et puis il y a les méduses, enterrées elles aussi, elles forment de véritables champs de mines. Si tu marches sur l'une d'elles, elle te pique aussitôt. Venin mortel et foudroyant. Je te le dis: c'est une guerre. La seule solution c'est la mutation. Quand le processus est assez avancé, les poissons le sentent, ils cessent alors de nous considérer comme des ennemis. On peut entrer dans l'eau sans se faire déchiqueter. Mais il ne suffit pas d'avoir quelques écailles sur le ventre pour faire ami-ami, c'est plus compliqué.

Il est interrompu par la sirène d'un cargo mixte qui prend la mer, ses ponts supérieurs croulant sous les émigrants.

Le rafiote manque d'assiette et tend à rouler bord sur bord quand une grosse lame le frappe par le travers. On l'imagine mal explorant hardiment la surface des océans et tenant tête aux grosses lames.

Ramos se crispe, soudain en alerte.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'inquiète Lana.

Le jeune homme ne répond pas, les sourcils froncés, il scrute les vagues qui, bizarrement, enflent et roulent à la rencontre du navire, comme si une masse importante se déplaçait dans les profondeurs.

— Ils sont foutus, lâche-t-il. Elle ne les laissera pas sortir de la baie.

— Qui?

— Tu va voir... C'est l'équivalent du char d'assaut chez les poissons.

Et, tout à coup, un monstre bleuâtre émerge dans un geysier d'écume. Une espèce de baleine à la tête curieusement recouverte d'une excroissance ossifiée rappelant le rostre des galères antiques, cet éperon qui leur permettait d'éventrer les embarcations ennemies.

Lana retient son souffle. Le cétacé, au summum de sa vitesse, percute le flanc du cargo. La vieille coque rouillée cède aussitôt et, telle une bouche béante, avale des hectolitres d'eau salée. Le navire se couche sur bâbord. Déséquilibrée, la foule entassée sur les ponts bascule par-dessus les bastingages et les rambardes de sécurité. Tout y passe : hommes, femmes, enfants, paquets, confondus en une même avalanche.

Lana esquisse un pas en avant mais la poigne de Ramos la retient.

— Bouge pas, soupire-t-il, ça ne sert à rien. L'infanterie des poissons dévoreurs est déjà en place, sous la coque, tout était prévu. L'affaire sera réglée en dix minutes. Tu verras... pas un cadavre ne remontera. Ils emportent tout. Ils avalent jusqu'à la dernière miette.

— Et c'est ça que tu comptes devenir? crache Lana incapable de juguler sa fureur.

— Quand mon tour viendra il n'y aura probablement plus d'humains, élude Ramos en détournant les yeux. Ou alors la mutation n'aura pas voulu de moi et je serai mort en cours de traitement. Crois-moi, le choix n'est pas étendu. Il subsiste une grosse part d'incertitude. La mutation ne fonctionne pas sur tout le monde. Tu dois y réfléchir. La seule chose qui demeure certaine, c'est que grimper sur ces rafiots équivaut à un suicide.

C'est pour ça que je voulais te le montrer.

Lana frissonne. Le vent du large la transperce. Là-bas, le cargo s'enfonce. La baleine a réintégré les profondeurs. Ramos a raison. Les vagues ne charrient aucun corps, seuls valises et ballots s'échouent sur la plage.

— Viens, ordonne Ramos. On en a assez vu. Tu sais, ceux qui s'entassent sur la jetée ont vu la même chose, mais ça ne les empêchera pas de jouer des coudes pour grimper sur le prochain bateau. Quand il y aura trop d'épaves dans la baie, ils déplaceront le point d'embarquement, voilà tout.

Ils tournent le dos à l'océan et s'engagent dans la lande.

— Ça t'ennuie si je vais faire un tour à la piscine? demande le jeune homme.

Lana hausse les épaules, une bizarrerie de plus ou de moins...

Ils suivent un sentier menant à un ancien bassin, alimenté en eau de mer, qui doit dater de l'époque où la région jouissait du statut de cité balnéaire.

— Il n'y a rien à craindre, croit utile d'expliquer Ramos. C'est équipé de filtres, les poissons ne peuvent pas s'y faufiler.

Des jeunes gens nus s'ébattent dans l'eau saumâtre. Filles et garçons sont inégalement couverts d'écailles. Certains ont même les mains et les pieds palmés. Ils se déplacent dans l'eau avec une incroyable aisance.

— Il y en a qui peuvent rester immergés quinze minutes, commente Ramos. Je n'en suis pas là. Tu veux essayer?

Lana a un mouvement de recul. Elle n'aime pas les regards que lui jettent ces adolescents aux corps trop parfaits. Elle leur trouve quelque chose de prédateur. Comme si elle était une proie dont on suppute par avance la saveur.

— C'est toi qui vois... lâche Ramos en se déshabillant.

Quand il est nu, Lana note que les écailles sont très inégalement réparties sur son dos et son ventre. Il n'est encore qu'un aspirant à la mutation. Du reste, les autres le laissent à l'écart, comme s'il était indigne de se mêler à leurs jeux.

L'odeur de poisson est incommodante. Lana éprouve le besoin de s'éloigner sous l'œil méprisant des nageurs.

Elle s'assied sur un rocher, sous le vent qui lui épargne ces

relents de poissonnerie.

13.

Deux semaines s'écoulaient de manière faussement monotone. Tous les matins, ils se rendent à la "sardinerie" et prennent leur poste dans la chaîne d'approvisionnement. Néanmoins, Lana note que Ramos disparaît parfois plusieurs heures après avoir poussé la porte de "l'infirmierie". Il en émerge épuisé, ou ruisselant de sueur. De retour à l'appartement, il s'écroule sur le canapé, en proie à une forte fièvre. Il lui arrive de claquer des dents toute la nuit. Quand Lana lui demande si elle peut l'aider, il la fixe sans la voir, les pupilles dilatées. Il fait aussi de drôles de bruits avec la bouche, comme s'il n'arrivait plus à parler. Comme un bébé... C'est très déroutant pour qui l'observe à cet instant car il a l'air d'un demeuré. Les symptômes disparaissent avec le matin, et il n'y fait jamais allusion. Lana n'ose l'interroger. La cohabitation commence à lui peser mais elle ne sait où aller au cas où elle devrait déménager.

Elle-même a été trois fois convoquée à "l'infirmierie" où on lui a administré trois injections — en poussée lente, assez douloureuse — sans lui expliquer le pourquoi de la chose.

— Vitamines, s'est contenté de grommeler l'infirmière, vous êtes sous-alimentée... et il faut aussi vous débarrasser de quelques petites saloperies vénériennes. On a été une vilaine fille, hein?

Deux jours plus tard, la première écaille est apparue au-dessus de son nombril. Brillante comme une piécette d'argent bien astiquée. Peu de temps après, elle a éprouvé l'irrésistible besoin de sentir la pluie sur sa peau. Profitant d'une averse, elle a ouvert la baie vitrée pour s'offrir nue au déluge qui dégringolait à grand fracas. Ce ruissellement glacial lui a causé un plaisir intense, tandis qu'une voix inconnue murmurait dans sa tête : " Si c'était de l'eau salée ce serait encore meilleur. "

Elle a fini par battre en retraite, claquant des dents.

A la fin de la deuxième semaine, le contremaître leur a remis à chacun une " dispense pour convenance personnelle " qui les autorise à s'absenter chaque fois qu'ils éprouvent le besoin de se

rendre à la piscine de la falaise. En réalité un simple trou bétonné qui recueille l'eau de pluie à la manière d'une citerne à ciel ouvert.

D'autres écailles sont apparues sur les cuisses de Lana. L'effet est assez joli. Elle n'en parle pas à Ramos. D'ailleurs Ramos ne parle presque plus. Il semble définitivement ailleurs, absorbé par on ne sait quelles réflexions. Lorsqu'on lui adresse la parole, il sursaute, arraché à un quelconque fantasma sous-marin dans lequel il virevolte avec ses copains requins.

A la piscine, Lana fait la connaissance de Gudrun, une longue fille d'une souplesse infinie, aux cheveux presque blancs, et qui nage divinement bien. Les écailles lui font un justaucorps argenté qui dissimule sa nudité. Elle serait divinement belle n'étaient-ce ses dents, pointues comme des clous. Quand elle rit elle a l'air d'une murène qui s'apprête à mordre.

— J'entre en phase 3, a-t-elle expliqué à Lana. Si tout progresse bien, je pourrai bientôt rester une heure sous l'eau sans avoir à remonter. Ce sera super.

Lana s'étonne de ne plus éprouver de dégoût devant de telles métamorphoses. Elle s'impatiente même de ne pas changer plus vite.

— Chacun son rythme, énonce Gudrun. Les filles évoluent plus vite que les garçons, mais il n'y a pas de règle. Parfois le changement s'accélère brusquement après avoir stagné. On ignore pourquoi. Moi, je crève d'envie de plonger dans l'océan... mais c'est trop tôt. Pas sûr qu'ILS m'accepteraient, je ne suis pas assez avancée dans la transformation. C'est ça le danger... On se sent prête à sauter le pas mais EUX ne sont pas de cet avis, ils nous considèrent toujours comme trop humains. C'est un coup à se faire bouffer toute crue. J'ai connu une fille à qui s'est arrivé. On a retrouvé son cadavre sur la plage, il lui manquait tout le bas du corps, les jambes, le ventre, tout ça. Aux traces laissées sur le sable, on pense qu'elle s'est traînée toute seule hors des vagues, alors même qu'elle était coupée en deux. Je te dis ça pour t'avertir, au cas où tu aurais des envies. Faut pas déconner. Sois patiente.

Gudrun est dans le programme depuis trois mois, aussi Lana prête-t-elle une attention particulière à ses conseils.

— Tu sais, insiste Gudrun. Les toubibs ne pourront pas sauver tout le monde. D’abord parce que la majorité de la population est composée de crétins qui refusent le changement, ensuite parce que l’île aura sombré bien avant.

— Dans combien de temps?

— J’ai entendu des médecins discuter, ils estiment qu’il nous reste trois mois, grand maximum. Dès que les lézardes atteindront les racines de l’île, tout se démantibulera comme un puzzle. En calculant au plus serré, ça veut dire qu’on sauvera 30% de la population actuelle. Les autres resteront cramponnés à leur foutue “humanité”, et se noieront avec.

— Tu n’as pas peur de changer? s’enquiert Lana.

— Tu déconnes! s’exclame Gudrun. Tu trouves qu’on s’éclate en tant qu’humain? Si on reste comme on est, qu’est-ce qui nous attend? Le boulot, les emmerdements, la famine, la guerre, la maladie, la vieillesse? Tu trouves ça exaltant? Moi, je me dis que la vie sous la mer ce sera génial, on découvrira des trucs incroyables, on verra des choses, des choses...

Lana s’interroge parfois sur l’exaltation dont Gudrun fait preuve. Est-elle naturelle, ou générée par un euphorisant ajouté aux sérums? Une manière comme une autre de vaincre la réticence des sujets... Possible. Elle passe elle-même par des alternatives d’angoisse et d’enthousiasme confinant à la béatitude. De temps à autre elle retombe sur ses pattes et sent le doute la gagner.

— Et Ramos? interroge-t-elle. Il en est où?

— A la traîne, murmure Gudrun avec un petit sourire de mépris. Les mecs rament. Le programme fonctionne moins bien sur eux. Probable qu’ils ne seront pas au sommet de la chaîne alimentaire. Une fois n’est pas coutume!

Mais, en d’autres circonstances, l’humeur de Gudrun vire au sombre. Deux jours plus tôt, elle a attiré Lana dans un angle de la piscine pour lui chuchoter:

— Fais gaffe, ne sors surtout pas la nuit. T’as vu ce qui se passe?

— Non...

— Ceux de la mer, ils passent à l’offensive.

— Ceux de la mer?

— Les poissons, si tu préfères! Ils s’impatiente. Ils trouvent que les humains s’accrochent trop à leur foutue “ humanité ”, et qu’ils refusent la chance qui leur est offerte. Les poissons prennent ça pour une offense... alors ils expédient des commandos, la nuit, pour tuer le plus de réfractaires possible.

— Des poissons tueurs?

— Fais pas ta conne! Des créatures amphibies, genre tritons. Des animaux qui mesurent deux mètres, ont de sacrées griffes, et savent se déplacer sur leurs pattes de derrière. Ils peuvent rester trois heures à l’air libre avant de suffoquer, ils se glissent dans les rues et égorgent les traînards. Ce matin, on a trouvé une dizaine de fêtards déchiquetés à coups de griffes dans une taverne. Mais il y a aussi les pieuvres. Grâce à leurs ventouses elles escaladent les façades des immeubles et se glissent dans les appartements par les fenêtres. Là, elles étranglent les dormeurs. Le nombre d’assassinats a considérablement augmenté ces derniers temps. C’est le peuple des profondeurs, il lance une grande offensive pour se débarrasser des humains qui rejettent le pacte. Fais gaffe, chérie! ce serait con de se faire tuer alors qu’on est à deux doigts d’être admises dans leur camp.

Encore une fois, Lana se demande si Gudrun n’est pas la proie de fantômes engendrés par les drogues. Elle décide de se renseigner auprès de Ramos, mais le jeune homme, loin de la rassurer, grogne:

— C’est vrai. Ça m’a été confirmé par mes copains du service de surveillance. Ils ont bel et bien repéré une espèce de calmar ou de pieuvre qui escaladait un immeuble et s’introduisait par les fenêtres ouvertes.

— Et ils ne lui ont pas tiré dessus?

— Bien sûr que non! On n’a pas le droit! Toute manifestation d’agressivité envers nos frères poissons est strictement prohibée. Ça compromettrait le programme. Ils seraient en droit de nous rejeter. Nous devons faire des efforts pour nous intégrer. C’est déjà bien beau qu’ils acceptent de nous accueillir. On doit leur montrer de la reconnaissance. C’est le principe de base de toute intégration.

— Mais s'ils acceptent de nous intégrer, pourquoi alors nous massacrent-ils?

— Sans doute parce qu'ils nous jugent trop hésitants... ou que nous avons affaire à une faction extrémiste. Des poissons qui détestent les humains et nous reprochent les génocides que nous avons commis.

— Quels génocides?

— La pêche industrielle, tiens!

Lana ne sait que dire. Elle n'est pas au fait des habitudes des grandes villes. Dans le nord, la pêche n'avait rien "d'industrielle", elle relevait d'un pénible artisanat peu productif, qui parvenait à grand peine à faire vivre la communauté.

— Ça prouve qu'il faut se conformer au programme, insiste Ramos. Il n'y a que lui pour nous sauver. C'est notre dernière chance.

Après avoir mangé, ils regagnent chacun leur canapé. Dormir leur est devenu difficile car le sérum fait courir des étincelles au long de leurs nerfs, les empêchant de trouver le sommeil.

Lana attend, dans l'obscurité, les yeux grands ouverts. De temps à autre, elle passe les doigts sous le t-shirt qui lui tient lieu de chemise de nuit et caresse les écailles couvrant son ventre. Elles gagnent du terrain. La jeune femme s'est désormais habituée à l'odeur de poisson qui s'en dégage.

Elle en est là quand elle repère un frottement suspect en provenance du dehors, comme si quelque chose se hissait par tractions successives le long de la façade. Elle se redresse d'un bond et s'approche de la baie vitrée, c'est alors qu'elle voit le premier tentacule se nouer autour de la rambarde du balcon. Les ventouses sont larges et produisent des bruits de succion en explorant le béton.

Lana recule, le souffle court, et tend le bras en direction de la table pour y saisir un couteau. La main de Ramos se referme sur son poignet.

— Non, murmure-t-il. Laisse... Ce n'est pas après nous qu'elle en a. Nous sommes vaccinés, elle a repéré notre odeur.

Lana tente de se dégager mais le jeune homme tient bon.

L'animal est maintenant sur le balcon, collé contre la vitre. Ce n'est pas exactement une pieuvre mais ça y ressemble, quoique beaucoup plus gros. La tête, disproportionnée possède trois yeux phosphorescent qui scrutent l'intérieur de la pièce. Les tentacules roulent et se déroulent, décrivant des courbes compliquées qui ne cessent de se nouer et de se dénouer en interminables glissements suintants. Lana suffoque. Elle n'a jamais vu de toute son existence bête aussi hideuse.

— Reste calme, ordonne Ramos. On va doucement s'approcher de la vitre et poser nos mains dessus, en signe de paix et de bonne volonté.

— Pas question!

— Si! Il le faut! rugit le jeune homme tandis que ses doigts broient le poignet de Lana pour lui faire lâcher le couteau.

— Salaud! souffle-t-elle, tu me paieras ça.

Sur le balcon, le monstre attend toujours, hésitant. Ramos s'avance, traînant Lana. Ils collent tous deux leurs paumes moites sur la baie vitrée. Le céphalopode hésite, puis fait de même en appliquant l'une de ses ventouses.

L'échange ne dure que trois secondes, tout de suite l'animal reprend son ascension vers les étages supérieurs.

— Tu vois! triomphe Ramos, on des leurs! Il nous a reconnus!

Lana recule sans mot dire, et frotte son poignet meurtri. Elle n'est qu'un bloc de haine.

14.

De nombreux assassinats sont signalés durant les jours qui suivent. Jamais officiellement, mais de bouche à oreille. On ne se sent plus en sécurité dans les appartements, même ceux situés en hauteur. Les fenêtres défendues par des barreaux n'arrêtent pas les pieuvres grimpeuses qui les tordent ou les descendent sans difficulté. La nuit est devenue leur terrain de chasse, elles sortent des vagues, traversent la plage et envahissent la ville. Il est formellement interdit d'ouvrir le feu sur elles, cela ne ferait qu'empirer les choses et déclencher un état de guerre ouverte dont les humains auraient peu de chance de sortir vainqueurs. Le

meilleur moyen de leur échapper, précisent les édiles, est de rejoindre le programme de transformation et d'accepter les injections, car les céphalopodes épargnent ceux qui ont entamé leur mutation.

Des files d'attente se constituent devant la sardinerie. La population, jusqu'alors réticente, exige d'être vaccinée au plus vite. Il faut dire que les corps des victimes, alignés sur la place de la mairie, ont vivement frappé les imaginations avec leur chair marbrée par les hématomes violets des ventouses.

— C'est très bien, approuve Ramos. Il est important de faire preuve de bonne volonté. Quand l'île basculera dans la mer, tous ceux qui n'auront pas intégré le programme serviront de repas à nos frères poissons. C'est une simple question de survie. Il faut savoir ce qu'on veut.

Lana observe un silence prudent. Elle sait que Ramos la juge trop tiède. A plusieurs reprises il lui a reproché de ne pas faire de prosélytisme auprès de ses compagnes d'atelier.

— Tu dois les convaincre, répète-t-il. Ça leur sauvera la vie, il faut leur en faire prendre conscience. Le temps presse, tout va se jouer très vite. Tu n'as pas remarqué que la ville commence à pencher?

Si, Lana s'en est rendu compte. Lorsqu'on couche une bouteille vide sur un trottoir, elle se met aussitôt à rouler en direction de l'océan sous l'action de la pente qui s'accroît de jour en jour. L'île s'enfonce tel un bateau qui sombrerait par la poupe, entraîné par le poids de ses hélices. Lana le perçoit également aux crispations de ses chevilles, de ses mollets. Il arrive que des pots de fleurs tombent des balcons, que les bicyclettes accotées aux murs s'effondrent les unes sur les autres.

Gudrun a disparu. Elle ne fréquente plus la piscine.

— C'est normal, grogne Ramos avec une pointe de jalousie, elle est passée au stade supérieur. Elle a rejoint la réserve installée sur la plage, celle qui est directement en contact avec les créatures de l'océan. Bientôt elle parlera le même langage qu'elles. Elle est en train d'achever sa transformation. Toi, tu en es encore loin...

— Qu'est-ce que tu insinues?

— Rien, sinon que ceux dont la transformation ne sera pas achevée lors du naufrage stagneront à un rang inférieur. Ils ne seront jamais réellement intégrés. Probable qu'ils serviront de domestiques, ou d'esclaves. Jamais ils ne participeront aux grandes courses sous-marines, jamais ils ne connaîtront l'ivresse des profondeurs... et ça me ferait carrément chier d'en être réduit à ça. Tu devrais exiger un surcroît d'injections. Moi j'ai déposé une requête dans ce sens. Je veux faire partie de la légion des tritons, des soldats sous-marins, je veux participer à la guerre contre les requins, ou ce genre de truc.

Lana se demande s'il délire. Les produits dont on le gave lui détraquent-ils le cerveau? Elle n'est pas encore sujette à de pareils fantasmes. En revanche, l'absence de Gudrun lui pèse. Malgré ses efforts elle ne sympathise pas avec les jeunes qui fréquentent la piscine, et se croient déjà les rois du Nouveau Monde.

Un matin, Ramos, furieux, lui apprend que deux cargos ont réussi à tromper la vigilance des baleines et à prendre le large en pleine nuit.

— Les imbéciles! vocifère-t-il, où espèrent-ils aller sur leurs rafiots pourris? Ils couleront à la première tempête et les requins les boufferont! Ce sera bien fait pour leur gueule! Faut vraiment être con pour refuser la chance qui nous est offerte.

Lana se prend à rêver qu'elle navigue sur l'un de ces cargos dissidents, l'œil fixé sur la ligne d'horizon, à la recherche d'une terre inconnue qu'il leur faudra peupler.

Le lendemain, en guise de représailles, les animaux marins se regroupent en cordon sanitaire pour fermer la baie et interdire l'accès à la haute mer.

Ils sont tous là, à fleur d'eau ou trônant à la crête des vagues: baleines, pieuvres, calmars, requins, flanc contre flanc, ailerons contre aileron, frottant leurs écailles, dardant leurs gueules béantes et leurs yeux noirs sur la ville. D'autres créatures, moins communes car remontées des profondeurs, ont même pris possession de la plage. Lana découvre enfin les fameux "tritons" qui fascinent tant Ramos : synthèse de lézards et de crocodiles qui se déplacent à la manière des humains, sur des jambes torsées mais puissamment musclées. Leurs bras, très longs,

se terminent par des griffes, poignards d'os d'une vingtaine de centimètres qui doivent causer d'effroyables ravages. C'est une parade d'épouvante qui défile sous les yeux de la population réfugiée sur les hauteurs ou au sommet des immeubles. De temps à autre, les monstres des profondeurs renversent la tête en arrière, ouvre une gueule hérissée de crocs et poussent des hurlements effroyables qui sonnent telle une invitation à la curée. Ces cris de guerre semblent annoncer une charge définitive, un massacre général.

L'horrible carnaval dure une heure, puis les bêtes refluent dans un grand éclaboussement d'écume, laissant comme seule trace de leur passage une plage au sable lacéré.

Cette démonstration produit bien sûr son effet. Si certains se ruent à la sardinerie pour subir les injections d'usage, d'autres battent en retraite, remontant vers le nord, s'enfonçant à l'intérieur de l'île comme si cet exode allait les sauver du naufrage.

Le lendemain, Lana reçoit l'autorisation d'accéder à la plage des spécimens de phase 3 car ses résultats d'analyses sont jugés excellents. Ébahie, elle hésite à s'en réjouir. Elle se garde bien d'en parler à Ramos qui, lui, stagne toujours en phase 2. Elle craint qu'il ne pique une nouvelle crise de jalousie, et que leurs relations se détériorent davantage.

Munie de son sauf-conduit, elle franchit la barrière grillagée qui isole la plage où vivent les recrues en procédure finale d'adaptation. On lui a dit qu'elle pourrait s'installer dans l'un des baraquements érigés dans les dunes, si elle le désirait.

— Cela vous éviterait de fastidieux allers-retours, a souligné le responsable du programme. Les épreuves finales sont assez épuisantes, il est vrai, et beaucoup de candidats apprécient de pouvoir se reposer sur place. En outre, votre apparence physique risque de changer, ce qui vous posera des problèmes de cohabitation avec ceux qui refusent le programme. Certains excités pourraient même vous agresser.

Lana a répondu qu'elle réfléchirait. En vérité elle est angoissée à la perspective de se retrouver coupée de la ville et des gens... normaux.

Elle descend sur la plage, immense et déserte. Les

hululements du vent ajoutent à l'atmosphère austère des lieux. Quelques goélands vont et viennent, s'acharnant sur les coquillages rejetés par la marée. Lana s'enveloppe dans sa parka, pour un peu elle claquerait des dents.

Soudain, un bras nu jaillit des vagues pour saisir l'un des oiseaux par le cou. Le goéland se débat en vain. Enfin, une forme humaine émerge des rouleaux d'écume et rampe sur le sable. Ses jambes sont soudées, formant un fourreau d'écailles brillantes qui évoque la queue des sirènes. La créature a sectionné la tête de l'oiseau d'un coup de dents et boit le sang à même le cou tranché, comme elle le ferait avec le vin d'une outre.

Lana s'est figée, il lui semble... il lui semble qu'elle connaît cette... chose.

La sirène, qui a senti une présence, tourne la tête. Sa bouche ouverte démasque une double rangée de crocs très pointus. Le sang du goéland coule sur son menton et ses seins nus.

C'est alors que Lana reconnaît Gudrun. Du moins la créature qu'est devenue Gudrun.

La sirène roule sur le flanc et observe Lana avec une méfiance de prédateur, puis son expression se fait moins menaçante et elle dit :

— Lana ? C'est toi ?

Ses cordes vocales se sont modifiées et Lana éprouve de la difficulté à saisir le sens de ses paroles.

Elle ne peut s'empêcher d'être impressionnée par l'effrayante beauté de cette Gudrun changée en monstre mythologique.

Dans un brusque effort de convivialité, la sirène lui tend le goéland décapité et hurle d'une voix perçante :

— C'est bon ! T'en veux ? Vas-y! Le sang chaud, c'est bon...

Cette fois c'en est trop pour Lana qui prend la fuite en se tordant les chevilles dans le sable trop mou. Elle voudrait se boucher les oreilles pour ne plus entendre les bruits de mastication produits par Gudrun qui s'est remise à manger.

15.

Elle court un long moment entre les dunes puis, à bout de souffle, tombe à genoux dans le sable humide. Elle sanglote

nerveusement en se traitant d'idiote. Qu'espérait-elle ?

C'est le sentiment d'une présence, derrière elle, qui la force à se ressaisir. Une femme se tient là. Corpulente, enveloppée dans un imperméable gris de type militaire. Les cheveux blancs tirés en chignon, sévère. Lana a l'impression de la connaître.

— Je m'appelle Théodora, dit la quinquagénaire sans bouger d'un pouce. Je suis infirmière au programme, on s'est plusieurs fois croisées à la sardinerie.

Lana se redresse maladroitement.

— Excusez-moi, bredouille-t-elle, Gudrun... c'était mon amie... c'est la première fois que je la revoyais depuis sa métamorphose, ça m'a fait drôle...

— Ne vous excusez pas, fait la femme. Il y a de quoi s'angoisser. Je ne suis pas là pour faire un rapport sur votre comportement. En fait nous sommes du même bord, vous et moi.

— Quoi ?

— Nous n'avons pas trop le temps, alors j'irai droit au but. Je suis un agent infiltré. J'appartiens à une organisation qui désapprouve ce qui est en train de se passer... et je sais que vous êtes du même avis. Je suis venue vous dire que vous avez raison. On vous ment.

Lana serre les dents. Elle craint par-dessus tout d'avoir affaire à une provocatrice.

— Je devine ce que vous pensez, dit Théodora. Mais vous avez tort. C'est moi qui ai falsifié votre dossier et vos résultats pour vous faire admettre ici. J'ai également dilué les produits qu'on vous injectait, si je ne l'avais pas fait vous seriez comme Gudrun à l'heure qu'il est. Venez, marchons... si nous restons plantées derrière cette dune nous risquons d'attirer l'attention d'une patrouille.

Elle s'approche, saisit Lana par le bras et l'entraîne vers un sentier bordé d'oyats.

— Et... en quoi consistent ces mensonges ? demande la jeune femme.

— D'abord, les fissures ne sont pas naturelles, ce sont les créatures montées des abîmes qui les provoquent. Le peuple de l'eau, si vous préférez... Ils veulent se débarrasser des humains,

de tous les humains. L'idée d'une quelconque collaboration entre nos espèces est un leurre. Ensuite, il est faux de prétendre que notre île est la dernière terre existante, et qu'il n'y a d'autre solution que de muter si l'on veut survivre au naufrage.

— Il existe d'autres îles ?

— Il y a effectivement un autre continent qui s'obstine à résister coûte que coûte. C'est une guerre entre les gens de la surface et ceux qui vivent au fond des mers... au rez-de-chaussée des abîmes, comme nous avons coutume de le dire. Des créatures très anciennes qui veulent assurer leur suprématie sur la planète. Vous comprenez ?

— Mais le programme de métamorphose... la mutation ?

— Un leurre. Un mythe absurde auquel s'accrochent les gouvernements. En réalité, les mutants produits par le programme ne seront jamais considérés comme les égaux du peuple des profondeurs. Bien au contraire, ils serviront de nourriture aux créatures qui vivent sous l'eau. Une fois adaptés à la vie aquatique, les humains seront parqués en troupeaux, condamnés à se reproduire pour nourrir les requins et tous les carnivores marins. Ceux d'en bas ont signé un grand moratoire qui leur interdit de s'entredévorer pendant un siècle... C'était cela ou disparaître car la pêche industrielle avait considérablement diminué leur population. Pour éviter l'extinction, ils ont eu cette idée : un pacte de non-agression entre espèces marines, une pause pour se donner le temps de repeupler les océans.

— Je vois... mais durant cette pause il faut bien qu'ils mangent quelque chose ?

— Je viens de vous le dire, calmez-vous et écoutez-moi, ne m'obligez pas à me répéter : nous serons cette nourriture. Un bétail parqué dans les profondeurs, adapté à la vie marine, facile à chasser. Ils ont déjà constitué d'immenses troupeaux de mutants... de pauvres bougres qui se sont laissés prendre à la propagande, et qui sont retenus prisonniers dans les abysses. J'admets qu'il y a là une certaine forme de justice. Ils nous exploitent comme nous les avons exploités durant des siècles. Ils nous "pêchent" comme nous les avons pêchés, et cela jusqu'à désertifier certains océans. Nos navires usines ont ratissé les

fosses marines, comme les panzers de la mort. Les poissons ne nous l'ont pas pardonné. Pourquoi le feraient-ils, du reste ?

Lana frissonne dans la bourrasque. Chaque fois qu'elle regarde par-dessus son épaule, elle voit Gudrun qui rampe sur le sable à la poursuite d'un autre goéland, sa queue de sirène dessine un sillage sinueux sur la plage. Elle semble prendre un plaisir intense à cette tuerie.

— Ne vous laissez pas duper, grogne Théodora qui a surpris son regard. Elle mange en attendant d'être mangée. Pour l'heure elle sert de vitrine. C'est une superbe publicité pour tous les jeunes qui ont rejoint le programme. Quelques uns réagiront comme vous, mais 90% trouveront ça "génial", et s'empresseront de faire du prosélytisme auprès de leurs copains.

— Je ne sais pas si je dois vous croire, murmure Lana. Vous n'êtes peut-être qu'une provocatrice qui cherche à me tester.

— Effectivement, on peut voir ça de cette façon. Mais je vous ai bien étudiée, je sais que vous doutez du programme, contrairement à votre ami Ramos. Et vous avez raison. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire. Je reprendrai contact dans trois jours. Si vous acceptez, nous vous exfiltrerons. Vous subirez une formation qui vous permettra de descendre dans les abîmes pour voir ce qui s'y passe. Sans renseignements nous sommes aveugles. Il nous faut savoir comment ceux d'en bas s'y prennent pour fissurer les continents. Sans cela la race humaine disparaîtra jusqu'au dernier individu.

L'infirmière s'éloigne d'une dizaine de pas, puis s'immobilise et dit :

— Réfléchissez vite, insiste-t-elle. Le temps nous fait défaut. Je peux être démasquée d'un jour à l'autre, et dans ce cas je ne pourrai plus vous exfiltrer.

Lana reste plusieurs minutes plantée face à l'océan dont les rouleaux gris et écumeux semblent rugir de désapprobation. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle doit faire. Les révélations de Théodora s'entrechoquent sous son crâne. Il serait faux de prétendre qu'elle est stupéfaite car elle n'a jamais adhéré à la grande fable du bonheur sous-marin qui lui semblait exagérément taillée sur mesure. C'est toujours quand les gouvernements prétendent œuvrer au bonheur du peuple qu'il convient de tirer la

sonnette d'alarme. A présent elle doit prendre une décision.

Elle s'engage sur le chemin de la ville après avoir jeté un dernier coup d'œil à la plage. Gudrun a disparu, laissant derrière elle un effroyable gâchis de plumes ensanglantées.

Ainsi c'est cela une sirène? Et dire que Lana, lorsqu'elle était petite, rêvait d'en être une!

Il est hors de question qu'elle devienne comme ça.

De retour à l'appartement elle passe une mauvaise nuit. Quand Ramos s'exaspère de la voir s'agiter sur son divan, elle prétend qu'il s'agit d'un effet secondaire des injections, et qu'elle en parlera à l'infirmière dès le lendemain.

— Pourtant tu n'as pas tellement d'écailles, grogne le jeune homme d'un ton soupçonneux. Si ça se trouve tu fais un rejet? Ça arrive. Il faudrait peut-être voir à abandonner le traitement. Il est possible que tu ne sois pas faite pour ça.

Lana se félicite de lui avoir caché qu'elle était admise en phase 3, s'il le découvrait sa jalousie ne connaîtrait plus de bornes. Elle doit le prendre en compte car le traitement a tendance à générer chez lui des crises de colère disproportionnée à la moindre contrariété. Elle commence d'ailleurs à ne plus se sentir en sécurité en sa compagnie. Il serait temps qu'elle prenne le large.

Curieusement, cette crainte pèsera pour beaucoup dans sa décision d'accepter l'offre de Théodora.

Le lendemain, à la sardinerie, lors de l'injection quotidienne, elle chuchote à l'infirmière:

— C'est d'accord, je marche.

— Ce soir, dans les dunes, répond Théodora, au même endroit, au coucher du soleil. Il faudra faire vite.

La journée s'écoule avec une effroyable lenteur. A dix reprises, Lana se répète qu'elle commet une folie. Qui croire? Mais les plus rigoureuses déductions cèdent le pas devant l'image de Gudrun, devenue mi-femme mi-poisson, qui déchire à belles dents le cou d'un goéland.

Quand le ciel devient rouge, Lana tourne le dos à la cité et s'enfonce dans les dunes. Sa carte lui permet de franchir sans

problème le poste de garde. Il y a de la lumière dans les baraquements réservés aux élus, de la musique et des rires. Elle imagine les garçons en train de comparer leur nombre d'écailles respectif afin de déterminer qui est le plus fort. Ramos donnerait à fond dans ce genre de connerie.

Elle retrouve Théodora à l'endroit prévu. L'infirmière ne cache pas sa nervosité.

— Si tu es décidée, attaque-t-elle d'emblée (utilisant un tutoiement complice), on t'exfiltre ce soir même. C'est plus prudent, je ne sais pas combien de temps encore je pourrai les rouler dans la farine. S'ils se rendent compte que je t'injecte des doses diluées, on est toutes les deux foutues. Tu ne devrais pas être en phase 3, ta mutation n'est pas assez avancée, mais c'était la seule façon de te faire prendre conscience de la réalité des choses. J'ai truqué les certificats, ils s'en apercevront au prochain examen. Les toubibs qui bossent ici sont plus pointus que ceux de la sardinerie.

— Je suis prête, souffle Lana. Qu'est-ce qu'on fait? Un bateau va venir me chercher?

— Surtout pas, malheureuse! C'est trop aléatoire. Très peu d'embarcations arrivent à franchir le cordon de surveillance. Les tritons les font chavirer et tuent les passager. Et puis il faut compter avec les mégalodons et les orques. C'est un jeu pour eux de couper un navire en deux. Les requins, eux, jouent les éboueurs.

— Alors comment?

— Tu sais ce que c'est un avion?

— Plus ou moins, j'ai vu des dessins, des photos. Mais j'ai toujours cru que c'était des conneries, comme les dragons. Ça existe vraiment?

— Les dragons non, mais les avions oui. Du moins il en reste quelques-uns en état de marche. Nous en avons un planqué sur la lande, dans un hangar camouflé. C'est un appareil sans pilote, réglé pour rallier une seule et unique destination. J'espère qu'il est en état de marche. Viens, on n'a plus beaucoup de temps devant nous. Si ça se trouve quelqu'un, dans un bureau, est en train de signer mon mandat d'arrêt.

Théodora presse le pas. Elle respire vite sous l'effet de l'angoisse et de son excès de poids. Lana découvre avec surprise une petite automobile au bout du chemin. Ce genre de véhicule est devenu rare sur l'île. Celle-ci, d'aspect militaire, semble dater de plusieurs décennies.

L'infirmière se glisse derrière le volant et démarre. Après avoir un peu patiné, la jeep s'élanche en cahotant.

— Il faudra te montrer patiente, explique Théodora. Ce ne sera pas un voyage d'agrément. Il n'y a pas de cockpit vitré comme dans les anciens appareils. L'habitacle se présente sous la forme d'un sarcophage dans lequel tu t'allongeras. Tu seras dans l'obscurité, et plutôt à l'étroit. C'est voulu, de cette façon l'avion est plus mince, plus petit, moins repérable. Tu n'auras rien à faire, qu'attendre.

— Combien de temps?

— Douze heures environ. Le temps que le drone rejoigne sa destination finale: Usalandia.

— C'est une île?

— Si on veut. Mais très vaste. Plutôt un continent. Elle subit les attaques du peuple sous-marin depuis des années mais n'a pas encore perdu trop de sa surface initiale. La vie y est très différente de celle que tu as connue ici, tu seras sûrement désorientée mais tu t'y habitueras.

— Et qu'est-ce que je devrai faire?

— On t'expliquera ça mieux que moi. En gros, ta mission consistera à infiltrer les troupes ennemies et à nous renseigner sur leur stratégie. Ce sera dangereux, comme tout ce qui relève de l'espionnage en territoire hostile. Surtout que dans ton cas, tout se passera sous l'eau.

— Je vais devoir devenir une sirène... comme Gudrun?

— Je ne sais pas. Sans doute, mais avec la possibilité de revenir en arrière une fois ta mission terminée... de reprendre forme humaine.

Lana a l'intuition que Théodora lui raconte n'importe quoi, et que les choses seront beaucoup plus compliquées (et plus dangereuses) qu'elle ne le prétend, mais il est trop tard pour s'en inquiéter.

A présent elles roulent sur la lande, tous phares éteints. Le silence s'installe.

L'infirmière gare la jeep à proximité d'une colline recouverte de ronces.

— C'est là, souffle-t-elle. C'est un hangar qu'on a recouvert de terre et de végétation. Une télécommande permet l'ouverture des portes. J'espère qu'elle fonctionne encore.

Maugréant des injures, elle s'escrime sur un boîtier métallique hérissé de boutons. Après bien des grondements, la colline s'entrouvre, déchirant le rideau de ronces. Lana distingue alors un petit avion mince, fuselé, aux ailes courtes, et dépourvu de poste de pilotage. On dirait une anguille munie de nageoires latérales.

— Viens! Ordonne Théodora. Tu vas grimper sur cette échelle et t'allonger dans l'habitacle qui s'ouvrira quand j'aurai appuyé sur ce bouton. Essaie de ne pas te payer une crise de claustrophobie. Le mieux c'est encore de dormir, je vais te donner un tube de somnifère. Il n'y a rien de prévu pour les besoins naturels, alors si tu as envie, c'est le moment ou jamais. Mais fais vite. J'ignore si les gardes disposent d'un détecteur qui leur permettrait de localiser l'avion. Je n'y crois pas trop car la technologie de l'île est rudimentaire et les derniers ingénieurs capables de l'entretenir sont morts depuis longtemps.

Lana se cramponne aux échelons tandis qu'une sorte de capot métallique se relève, démasquant une niche rappelant à s'y méprendre l'intérieur d'un cercueil. Elle s'y installe du mieux possible, le cœur battant, se répétant qu'elle est en train de faire la dernière connerie de sa vie. Tout le foutoir va exploser, elle en a le pressentiment. Comment une ferraille pareille pourrait-elle voler à la façon d'un oiseau? Ça ne tient pas debout!

Tandis que le capot se referme, elle entend la voix de Théodora lui crier "bonne chance".

Puis il se produit un déclic et elle se retrouve plongée dans les ténèbres. Durant une dizaine de secondes il ne se passe rien, et elle se sent soulagée : super! Le bazar est en panne! Elle va pouvoir s'extirper indemne de cette boîte de conserve géante digne de la Sardinerie.

La poussée fulgurante lui arrache un hurlement de terreur. Elle aurait moins peur si elle pouvait voir ce qui se passe autour d'elle.

Soudain, elle perd le contact avec le sol. Elle devine que les roues de l'appareil sont en train de se replier. Elle est dans les airs. Elle vole!

Dix minutes plus tard les somnifères que lui a fait absorber l'infirmière entrent en action et elle bascule dans le sommeil sans en avoir conscience.

16.

Lorsqu'elle se réveille, elle ne conserve aucun souvenir du vol. Elle est couchée sur un lit étroit, dans une pièce grise dépourvue de fenêtre. Elle porte une combinaison de pilote, bleu layette, agrémentée d'un numéro à la hauteur du sein gauche. La chambre comporte un lavabo et des toilettes en aluminium. A ces détails on peut déduire sans crainte de se tromper qu'il s'agit d'une cellule... et qu'elle y est retenue prisonnière.

On va l'y laisser croupir trois jours durant. On lui glisse un plateau-repas par une fente prévue à cet effet, à mi-hauteur de la porte blindée. Personne ne lui adresse la parole.

Elle comprend qu'il est inutile de crier au scandale, et qu'on est en train de la tester. Divers piqûres et hématomes au creux de ses bras prouvent qu'on a pratiqué sur elle diverses analyses. Elle décide de faire preuve d'un calme olympien et occupe ses journées à dormir.

Le quatrième jour, la porte est déverrouillée et deux soldats s'avancent sur le seuil. Jeunes, armés, impassibles. Ils portent un uniforme vert agrémenté de symboles bizarres. Elle se demande si ce sont eux qui l'ont déshabillée, et s'ils ont pris le temps de se rincer l'œil.

A leur suite, elle remonte l'interminable couloir d'une taupinière de béton. Les deux bidasses l'abandonnent devant une nouvelle porte. Vissée, à mi-hauteur, une plaque en cuivre annonce :

COMMANDANT R.T. SHÆFFER.

INTERVENTIONS SPECIALES

Bon.

L'un des soldats ayant frappé, une voix de femme grogne d'entrer. Lana est seule à franchir le seuil.

Une forte femme d'une soixantaine d'années se tient au centre d'une pièce meublée de manière spartiate. Elle est vêtue d'un treillis de camouflage qui dissimule quelque peu son obésité. Ses cheveux gris sont coupés de manière masculine, si courts qu'ils laissent la peau du crâne apparente.

— Bonjour, dit-elle d'un ton quelque peu radouci, je suis Regan Teresa Schaeffer, en charge de ce secteur du Pacifique. Théodora, qui vous a envoyée ici, est une amie très chère qui, jadis, m'a sauvé deux fois la vie. Je suppose que si elle a usé de la procédure expresse d'exfiltration c'est que la situation était critique?

— Elle craignait d'être démasquée, répond Lana. Elle ne m'a pas réellement informée de ce qui m'attendait ici ni de ce que je devrai faire. Elle a peut-être été arrêtée à l'heure qu'il est.

— C'est possible, en effet, soupire Regan. Ce sont les risques du métier. Hier elle, demain moi ou vous... Asseyez-vous, nous devons faire le point et cela risque de prendre un certain temps. Nous avons pratiqué un grand nombre d'analyses sur votre personne. Théodora a initié le processus de métamorphose dans votre métabolisme en prenant toutefois soin de ne rien générer de définitif. Cela a au moins le mérite de prouver que vous êtes compatible, ce qui n'est pas si fréquent. Beaucoup d'humains meurent au cours de la transformation. Des incompatibilités se déclarent, des rejets, les organes explosent. C'est en cela que vous nous intéressez. Nous allons suffisamment vous grimer pour vous permettre d'infiltrer les lignes ennemies, et cela sans que vous perdiez la tête et commenciez à vous prendre réellement pour un poisson.

— Attendez! proteste Lana. Je voudrais d'abord faire le point, où suis-je. Dans quel pays? Sur quelle île?

— Vous avez atterri à Usaniland, tout ce qui subsiste d'un continent jadis nommé États-Unis d'Amérique, mais que l'émiettement a réduit à portion congrue. Vous même provenez d'un territoire qu'on nommait l'Europe, et dont il ne restera bientôt plus rien. Je suppose que vous n'avez jamais entendu

parler de la Chine, de la Russie? Non, vous êtes trop jeune. Tous ces pays ont été émiettés par l'épidémie de crevasses, les tremblements de terre, et ont peu à peu basculé au fond des fosses marines. A une époque, on a cru que ces séismes étaient provoqués par le chevauchement des plaques tectoniques, la dérive des continents et autres fadaïses écologiques. Il n'en était rien. L'attaque venait d'en dessous, c'était un travail de sape organisé par ceux des abysses. Il s'agissait pour eux de réduire à zéro la surface des terres habitables, d'empêcher toute occupation à l'air libre. Leur but est simple et net : faire de la planète une boule liquide en suspension dans l'espace. Un monde où la vie ne peut se perpétuer que de manière aquatique. Vous savez cela, j'espère?

— En gros, oui, ment Lana. Mais chez nous on ne s'intéresse guère au passé, on vit dans l'instant présent.

— C'est bien là votre plus grave erreur, ricane la grosse femme. Car, dans peu de temps, vous n'aurez même plus de " présent ". Les Abyssaux (c'est ainsi que nous les surnommons) ont programmé votre liquidation. Des milliards d'individus ont déjà disparus dans l'océan. Certains de leur plein gré, parce qu'ils s'imaginent qu'ils pourront y survivre dans de meilleures conditions.

— Je sais tout ça, maugrée Lana agacée qu'on lui fasse la leçon. Nous sommes en gros sur la même longueur d'ondes, je veux simplement savoir quel sera mon rôle.

Regan, peu habituée à ce qu'on lui coupe la parole, serre les lèvres, mais se domine et décide de faire preuve de diplomatie.

— Je pense que Théodora vous a un peu briefée, non? reprend-elle. Nous sommes embarqués dans une course de vitesse. Chaque jour, quelque part sur la Terre, un morceau de continent s'émiette. Les pays rétrécissent. Il faut que cela cesse, ou bientôt il ne restera plus rien. Les Abyssaux ne veulent plus de nous, ils ne tolèrent même pas les cités lacustres, les bateaux-HLM, les anciennes plates-formes pétrolières. Nous sommes confrontés à un génocide définitif. Un nettoyage par le vide. Pour que cela cesse nous devons reprendre l'avantage et comprendre comment ils s'y prennent pour détruire les continents. Quel est le secret de leur travail de sape. Qu'est-ce qui se trame, là, tout au

fond, au rez-de-chaussée des abîmes?

— Et moi, là-dedans? insiste une fois de plus Lana dans l'espoir d'obtenir une vraie réponse.

— Vous allez subir plusieurs interventions qui, je ne vous le cache pas, ne seront guère agréables. Le but est de vous transformer en une sirène apparemment authentique, et non pas une approximation comme en fabriquent vos médecins dans le but de séduire la jeunesse des villes.

“ Gudrun ”, songe instinctivement Lana.

— Une sirène, donc... souffle-t-elle en essayant de dissimuler son trouble.

— Oui. Comme vous vous en doutez, cette métamorphose ne sera pas définitive, ce serait trop dangereux, votre cerveau se modifierait, vous finiriez par oublier le but de votre mission. Bref, vous vous prendriez pour un poisson, ce qui ne ferait pas notre affaire.

— Donc je serai sirène par intermittence?

— Oui, il faudra vous injecter ce que je surnommerai par commodité “ des piqûres de rappel ”. Si vous en ratez une seule, votre déguisement se délitéra. Vous reprendrez votre apparence humaine ce qui vous condamnera à la noyade, surtout si au moment où cela se produit, vous nagez en grande profondeur. Mais les scientifiques qui vont vous prendre en charge vous expliqueront cela mieux que moi.

— Comment pouvez-vous être certains que mon “ déguisement ” abusera les Abyssaux.

— Nous avons capturé plusieurs sirènes, nous les avons étudiées, disséquées, extrait de leurs glandes et de chaque partie de leur anatomie assez de renseignements pour être aujourd'hui capables de fabriquer un déguisement synthétique parfait. Ne prenez pas cet air dégoûté! Nous sommes en guerre, il y va de la survie de la race humaine. Ces créatures n'ont aucune pitié, elles nous dévorent sans état d'âme. J'espère que vous en avez conscience? Il faudra vous endurcir, ma petite, si vous voulez survivre.

Elles se séparent sur ce dernier échange teinté de venin. Cette fois, Lana est autorisée à visiter les installations et à prendre son

repas au réfectoire, en compagnie d'une dizaine d'autres postulants qui lui lancent des regards mornes. Lorsqu'elle s'assied à leur table, ils se présentent par leur prénom, sans faire assaut d'une excessive sympathie. On sent qu'une concurrence larvée les oppose. Et Lana retrouve cet esprit de compétition qu'elle détestait tant lorsqu'elle faisait partie des " chanteurs " de Wolfur.

Il y a là sept garçons et dix filles, entre seize et vingt ans. Physiquement se sont tous de beaux spécimens, athlétiques et bien dans leur corps, qui n'ont connu aucune privation. Ils parlent peu. La conversation roule principalement sur la natation, la technique, les " trucs " de " compète ". Lana finit par comprendre que certains d'entre eux étaient des sportifs professionnels, des champions autrefois médaillés. On ne lui pose aucune question. La plupart estiment probablement que ce serait là du temps perdu car elle sera vite éliminée. A leurs yeux, " elle n'a pas la carrure ".

Lana s'en tape. La bouffe est bonne, c'est tout ce qui lui importe.

Aux quatre coins de la salle, des soldats veillent, en armes. Gueule carrée, œil froid scrutant le vide. L'ambiance est à peu de chose près celle d'une prison. On n'est certes pas là pour rigoler.

L'absence de fenêtres laisse supposer que la base est souterraine, et pas franchement récente si l'on en juge à l'état des murs fendillés. Elle a dû encaisser de plein fouet les assauts de multiples séismes.

L'accent de certains jeunes gens déroute Lana qui a parfois du mal à comprendre le sens de leurs paroles. La langue en usage dans cette partie du globe diffère sensiblement de celle parlée sur La Main.

Lorsque le groupe se lève, la dernière bouchée avalée, l'une des filles s'approche de Lana. Elle est très brune de peau, ses cheveux d'un noir d'encre sont tondus à ras. Pommettes saillantes, yeux bridés. Compacte, musclée, un profil de lutteuse. Elle dit s'appeler Constanzia.

— Fais pas attention aux mecs, lâche-t-elle sans se soucier d'être entendue des garçons, ils sont dans le concours de bites permanent, c'est à celui qui remportera le concours du mâle

alpha de l'année, ça devient vite fastidieux, mais tu t'y feras.

— Ça consiste en quoi le programme de formation? demande Lana.

— Toujours pareil : injections, rayons, interventions chirurgicales, trifouillages invasifs, tests. T'en sors sur les genoux, et le lendemain tu remets ça. A la fin de la semaine, tu passes aux essais en piscine pour voir si tu supportes bien le programme ou si tu fais des rejets.

— C'est douloureux?

— Dès fois assez, ouais. Les toubibs n'hésitent pas à te charcuter profond mais ils sont super doués question sutures, ça ne laisse pas la moindre cicatrice. Le vrai problème c'est d'accepter la transformation, de voir son corps changer, sa petite gueule devenir monstrueuse. Il y a des filles qui ne supportent pas. On a eu des suicides. Faut tenir bon la rampe, c'est une question de solidité mentale.

— Parce qu'on va devenir des monstres?

— Ouais, ma poule, mais c'est pour le Pays, le Drapeau, la Patrie, la Race... pas vrai? C'est tout ce qui compte. On représente la dernière ligne de défense des Humains. Enfin c'est ce qu'on nous rabâche à longueur de journée. T'y crois ou pas, c'est au choix. Des fois, ça aide.

Elles n'ont pas le temps de prolonger l'échange, des infirmières en blouses de caoutchouc surgissent d'un couloir et les séparent.

On leur fait traverser plusieurs salles qu'encombre un matériel compliqué et rébarbatif tout en lames, scies et perforatrices. Quelque chose que Lana situe entre la salle de tortures et l'autel à sacrifices. Il plane sur les lieux une odeur de poisson avarié qui lève le cœur. Des bacs remplis de viscères attendent d'être vidés au pied de tables de dissection sur lesquelles reposent des cadavres inidentifiables. Lana croit reconnaître les restes d'une sirène et d'un triton réduits en charpie. Certains organes ont été remisés dans des bocaux stériles. Elle se demande s'il s'agit d'une mise en scène destinée à tester ses réactions. Mais non, cela fait partie du quotidien comme semble le prouver la parfaite insensibilité des jeunes gens

qui l'accompagnent.

Ils arrivent enfin dans une rotonde divisée en blocs autonomes séparés par des rideaux de caoutchouc. Chaque postulant est conduit dans l'une des alcôves et allongé sur une table d'examen où l'on s'empresse de le sangler étroitement, ce qui ne présage rien de bon.

L'infirmière se penche sur Lana et lui plaque un masque respiratoire sur le visage.

— Vous ne sentirez rien, affirme-t-elle, mais le réveil risque d'être un peu pénible. Enfin, vous verrez, on finit pas s'habituer.

17.

Lana reprend conscience sur sa couchette, des aiguilles à perfusion plantées dans tout le corps. La douleur fait résonner ses pulsations sur le trajet de ses nerfs, explosant aux carrefours stratégiques de son organisme. Pourtant, à première vue, les entailles sont discrètes, déjà en voie d'effacement grâce à un procédé de cicatrisation accélérée par micro sutures. Néanmoins, elle devine qu'on a opéré en elle des transformations profondes, des greffes qui hésitent à s'enraciner et que sa nature humaine s'emploie à rejeter avec dégoût.

Heureusement, une infirmière entre, augmente le débit du goutte à goutte, et Lana sombre de nouveau dans une bienheureuse inconscience.

Ce rituel dure deux semaines, pendant lesquelles la jeune femme alterne brèves périodes de lucidité et néant absolu. Quand, enfin, on la délivre des cathéters, sangles et autres instruments d'exploration, elle découvre qu'elle n'a en rien changé, son anatomie est intacte, du moins en apparence. Elle se pose la question: est-elle désormais une humaine déguisée en sirène... ou une sirène déguisée en humaine? Quelle tendance risque, au final, de l'emporter?

Elle n'éprouve aucune difficulté à se déplacer. Elle prend alors conscience qu'elle est nue, au beau milieu du couloir, et que ses camarades avancent en file indienne, dans la même tenue. Personne n'en paraît le moins du monde gêné. Elle est rattrapée

par Constanzia qui lui souffle : “ On va à la piscine... pas la petite, la GRANDE, c’est maintenant que ça va devenir sérieux. ”

Lana flaire l’odeur de l’eau de mer bien avant d’apercevoir le bassin. Il est gigantesque. Au moins cent cinquante mètres de long pour soixante de large. Quant au fond, il est indiscernable car caché sous un fouillis de plantes et de coraux. Elle comprend qu’on s’est appliqué à reproduire un paysage de fond marin. Il ne s’agit pas d’une piscine mais d’un aquarium colossal.

Un moniteur chauve et musclé les attend au bout du bassin. Son torse velu est constellé de cicatrices. Des morsures, principalement. Lana en déduit qu’il s’agit d’un plongeur de combat.

— A partir de maintenant vous n’êtes plus là pour rigoler, vocifère-t-il, je suis le quartier-maître Abraham Gollogort, mais vous m’appellerez Bram, ce sera suffisant. J’ai passé plus de temps sous l’eau que vous sur la terre ferme depuis votre naissance. Vous allez tour à tour plonger dans cette piscine et y rester immergés vingt minutes au minimum. A aucun moment vous ne devrez faire surface pour vous oxygéner. Au cours de cette excursion vous rencontrerez des... animaux, pas toujours sympathiques. Des requins, par exemple. Aucun d’eux n’est apprivoisé. Et ils ont faim.

— Nous allons devoir les affronter? demande l’un des garçons. Avec quelle sorte d’arme?

— Non, ce n’est pas le but du jeu. Au cours de la semaine passée on vous a greffé des glandes capables de sécréter des phéromones de squal. Principalement du type “ grand blanc ”. Quelque chose de suffisamment dissuasif pour qu’un éventuel adversaire renonce à vous attaquer et identifie en vous un mâle alpha qu’il est préférable de laisser en paix. Si cette greffe a réussi... et seulement si elle a réussi — j’insiste — votre promenade se terminera sans problème. Si elle a échoué, il y a fort à parier que l’objet de votre rencontre vous arrachera la tête et vous coupera en deux. Dans ce cas, vous serez bien évidemment exclu du programme pour cause d’arrêt maladie prolongé. Ce test est décisif et obligatoire si vous désirez aller jusqu’au bout de la formation. Vous pouvez toutefois refuser et abandonner. Nous ne forçons personne. Libre à vous d’assumer

votre nature de couille molle. Je vous laisse une minute pour réfléchir. Ensuite on passe aux choses sérieuses.

Lana se penche pour essayer de distinguer le fond du bassin. Il lui semble surprendre une ombre se faufilant entre les algues. Une silhouette fuselée. Elle sait que Bram Gollogort ne ment pas. Assez curieusement, elle n'est pas terrifiée, comme si — en sus des phéromones — on lui avait injecté le goût de la bataille, l'instinct du tueur. Pour dire la vérité, la perspective du combat l'excite presque sexuellement. C'est incompréhensible. Elle voudrait... elle voudrait arracher les yeux de ce requin à mains nues, lui ouvrir le ventre et dérouler ses entrailles sur toute la longueur de l'aquarium, telle une interminable guirlande de Noël.

“ Bordel! songe-t-elle, je suis complètement pétée. Qu'est-ce qu'ils m'ont injecté? ”

Comme il fallait s'y attendre, personne ne refuse de participer à l'expérience.

— Qui commence? lance Gollogort. Messieurs?

Sans laisser aux garçons le temps de répondre, Lana plonge la tête la première. Tout de suite, elle se sent à l'aise dans cet univers liquide, elle qui n'a jamais apprécié les bains de mer. Sans avoir appris, elle trouve d'instinct les mouvements adéquats, les positions qui conviennent. L'eau salée ne lui brûle pas les yeux, son appréciation des distances est on ne peut plus correcte. Elle se faufile avec fluidité entre les algues, plonge vers le fond. Très vite elle perd la notion du temps. Des poissons la frôlent, l'accompagnent, nuée de fuseaux argentés au sein duquel elle virevolte à son tour. Une incroyable ivresse s'empare d'elle. Il lui semble qu'elle pourrait rester là à jamais.

Et puis soudain, c'est la rencontre... Les petits yeux noirs, la gueule aplatie, entr'ouverte sur un fouillis de crocs acérés. Le squal. Il a surgi d'un buisson d'algues. Ils sont tous deux face à face, nez à nez. Elle est si près qu'elle pourrait compter les cicatrices qui zèbrent son museau.

La rencontre n'excède pas cinq secondes. Presque Aussitôt, le requin glisse sur le flanc d'un simple mouvement de nageoire, fuyant la confrontation.

Lana, dégrisée, donne un coup de pied au fond de l'aquarium

et regagne la surface. Gollogort lui tend la main pour l'aider à se hisser au bord du bassin.

— Super, fait-il d'un ton appréciateur. Prenez-en de la graine vous autres.

Les garçons grognent, Lana comprend qu'elle vient de se faire une dizaine d'ennemis.

Constanzia lui jette un peignoir d'éponge sur les épaules et lui chuchote à l'oreille:

— T'es restée quarante-cinq minutes immergée, tout le monde croyait que tu t'étais noyée. Merde! c'est pas croyable... et le coup du requin, c'est tout juste si tu lui as pas chatouillé la moustache! T'es mon héroïne! J'veux être comme toi quand je serai grande!

Lana sourit mais n'est pas dupe. Elle sait que Constanzia est jalouse, comme les autres. Elle est simplement plus maligne.

Un bruit de plongeon la ramène à la réalité. L'un des garçons vient de se mettre à l'eau. Le dénommé Mike, celui qui est constellé de taches de rousseur.

Les plongeurs se succèdent, sans jamais réussir à égaler le temps d'immersion de Lana. La confrontation avec le requin se passe bien, elle aussi.

Constanzia fait un score honorable.

Le drame se produit au sixième plongeon. D'un seul coup l'eau du bassin vire au rouge, une nageoire caudale fend la surface, puis la tête tranchée d'un jeune homme vient heurter le bord de la piscine. Celle de Geoffrey, un ancien quarterback qui saoulait tout le monde au réfectoire avec le récit de ses exploits sportifs.

— Fini pour aujourd'hui, annonce Gollogort. Va falloir changer l'eau, ça prendra un bout de temps. Soyez content, vous avez quartier libre. A quelque chose malheur est bon.

Dans les jours qui suivent, aucune allusion n'est faite à "l'incident", tout se passe comme si Geoffrey n'avait jamais existé.

— C'est la règle, a expliqué Constanzia. Ici, on ne ressasse pas. N'évoque jamais ce qui s'est passé, ce serait considéré comme une faute de goût, voire un signe de bêtise... ou de

faiblesse, ce qui est encore pire.

Les dosages en phéromones sont testés chaque matin et recalibrés selon les individus car il semble que certains ne les supportent pas et sont sujets à des hallucinations olfactives si intolérables qu'elles provoquent des vomissements.

Lana, à sa grande surprise, ne souffre d'aucun de ces inconvénients.

Un nouvel "accident" se produit. Justin, l'un des garçons considérés comme les plus prometteurs, sort vainqueur de l'épreuve du requin mais se fait étrangler et démembrer par une pieuvre. L'animal, devenu fou furieux, tentera de se hisser hors de la piscine et bombardera avec les bras et les jambes de sa victimes les postulants qui attendaient leur tour. Les soldats devront vider plusieurs chargeurs avant de parvenir à l'abattre.

À la suite de ce drame, les exercices sont suspendus une semaine.

Le huitième jour, Bram Gollogort rassemble l'équipe et décrète:

— Assez pleurniché. Il est temps de passer à la vitesse supérieure. Vous devez comprendre que les Abyssaux ne constituent pas un groupe homogène. Ils sont structurés en strates, en castes. Tout en bas, on trouve les soldats : requins, pieuvres, tritons, méduses géantes, baleines-casque d'os, etc. La piétaille, l'infanterie, sans oublier la cavalerie avec ses hippocampes géants, tous ceux-là sont certes dangereux mais disposent d'une intelligence rudimentaire. On peut les duper au moyen d'émissions de phéromones ou d'images télépathiques qu'on vous apprendra à projeter...

“ Il n'en va pas de même avec les castes supérieures, celles des officiers, des stratèges, parmi lesquels on compte les sirènes. Celles-là sont les plus redoutables car elles réfléchissent comme vous et moi, elles élaborent des plans, et on ne les dupe pas aussi facilement que les requins. Il y a toutefois un autre problème, plus grave encore. Nous ignorons à qui obéissent les sirènes. Quelle est la caste supérieure qui décide de tout?

“ C'est ce mystère que vous devrez élucider : qui sont les vrais Abyssaux? Ceux qu'on ne voit jamais, ceux qui se terrent

au creux des fosses marines? Qui est leur roi ou leur reine? Qui a décidé de l'annihilation totale de la race humaine?

“ Ce sera votre mission de le découvrir, mais pour cela vous devrez vous débrouiller pour grimper dans la hiérarchie de nos ennemis, vous faire remarquer comme stratèges, héros, planificateurs, ou tout ce que vous voulez... Vous devrez leur inspirer confiance, voire de l'admiration. Afin d'y parvenir vous serez contraints de porter des coups mortels à votre propre race. Il vous faudra sacrifier des humains, détruire des villes. Si vous restez dans l'ombre, confinés à un rôle inférieur, vous n'aurez jamais accès aux secrets du peuple de l'eau. Vous ne nous serez d'aucune utilité.

Quarante-huit heures après avoir entendu cette déclaration, deux garçons ont déposé leur démission. On leur a interdit de quitter la base mais on les a cantonnés dans des postes subalternes.

Quand le problème des phéromones est maîtrisé, Gollogort annonce qu'on va les initier à la transmission télépathique, ce qui s'avérera autrement compliqué.

— Sous l'eau, vous l'avez bien compris, on ne parle pas, explique-t-il. On ne s'exprime pas en émettant des bulles plus ou moins grosses qui fonctionneraient comme une espèce de morse. La communication se fait aux moyen d'images mentales projetées d'un cerveau à un autre.

“ L'eau freinant la propagation des ondes, il faut se trouver relativement près de son interlocuteur pour que le message passe. Avec les soldats de base — requins, pieuvres, etc. les images doivent être simples, explicites, et transmises avec une force qui leur donne la consistance d'un ordre.

“ Les choses se compliquent dans les rapports entre sirènes, car là les “ discours ” sont beaucoup plus construits. Ils prennent l'allure d'un film qui serait projeté à l'intérieur du cerveau des interlocuteurs. Outre que cet exercice est épuisant pour des humains, il nécessite une connaissance parfaite du style de narration employé par les sirènes. Car ces garces possèdent leur propre code, leur “ argot ” si je puis dire. Si vous ne le respectez pas, vous serez démasqués.

— Et comment allons-nous apprendre ça? s'inquiète

Constanzia.

— Les toubibs vous planteront dans la cervelle les informations qu'ils ont pu extraire de la mémoire des sirènes prises dans nos filets. Aujourd'hui, nous pouvons coder sur une puce informatique des millions de données. Vous devrez apprendre à puiser dans ce réservoir pour construire vos messages. Ce sera l'objet de nos prochains exercices.

— J'aime pas trop l'idée qu'on me trifouille la cervelle, marmonne Constanzia à l'oreille de Lana.

Hélas, les manipulations commencent sans tarder. Le crâne entièrement rasé, les jeunes gens doivent subir des trépanations autorisant l'insertion des implants minuscules dans les zones corticales adéquates. Comme toujours le processus de microsuture rend les cicatrices invisibles. Lana souffre néanmoins de migraines dont elle n'ose se plaindre. Elle ne veut pas être éjectée du programme et se retrouver à faire la plonge au réfectoire.

Dès le lendemain de l'intervention, Nadia, l'une des filles, s'effondre victime d'un AVC foudroyant. On la transporte à l'infirmerie mais le diagnostic est sans appel : mort cérébrale.

La nuit, Lana est la proie de rêves incohérents. Des images étranges se succèdent, souvenirs volés à une sirène aujourd'hui incinérée après avoir été disséquée. Elle voit des paysages tour à tour merveilleux ou effrayants. Des jardins sous-marins d'une beauté stupéfiante puis, sans transition, des abîmes d'une noirceur oppressante, des déserts ténébreux où errent des poissons albinos, dépourvus d'yeux. Les épaves qui ont sombré à ces profondeurs ont été laminées par la pression, comme aplaties par une gigantesque presse hydraulique et c'est à peine si l'on parvient encore à deviner que ces plaques de ferraille empilées étaient, il n'y a pas si longtemps, de majestueux paquebots ou des porte-avions gigantesques.

Ces visions génèrent en elle une telle angoisse qu'elle se réveille chaque fois en suffoquant.

Quand elles sont à peu près remises, Gollogort les rassemble pour un nouveau briefing.

— Bon, fait-il du ton qu'il adopte généralement pour annoncer les mauvaises nouvelles, vous avez toutes exploré les données qu'on vous a fourrées dans le crâne, n'est-ce pas? Et vous n'y avez pas compris grand-chose. ce n'est pas grave, cela viendra. L'important c'est que vous pigiez comment s'expriment les sirènes. Les raccourcis qu'elles emploient... Toutefois, je dois attirer votre attention sur un danger. Ne laissez pas l'implant prendre le contrôle de votre cerveau. Tenez-le en laisse, sinon il risque de contaminer toutes vos pensées, et vous finirez par oublier que vous êtes humaine.

— C'est déjà arrivé? demande Constanzia.

— Ouais, grogne Gollogort. On a eu deux filles qui ont carrément changé de personnalité. L'une d'elles se prenait pour une vraie sirène retenue prisonnière, elle a essayé de me tuer. Les toubibs n'ont pas réussi à lui rendre sa véritable personnalité. On a dû l'euthanasier, elle devenait trop dangereuse.

“ Il existe des sujets excessivement réceptifs aux images transmises par les animaux : les squales, les pieuvres. Soyez prudentes. Se retrouver envahi par une pensée animale cause un choc terrible. Tout y est trop... étranger. Cela peut provoquer une véritable dissociation mentale. Une espèce de viol télépathique.

“ Certains ont vu leurs souvenirs humains effacés en l'espace d'une minute. Tous leurs souvenirs. Ces bêtes ne sont pas très intelligentes, c'est vrai, mais leur puissance mentale a l'efficacité d'un obus perforant. Elles fonctionnent à coups d'idées fixes, avec l'obstination d'un bulldozer; ça peut faire un sacré carnage. Mais maintenant que vous êtes prévenues vous serez sur vos gardes.

“ Ben voyons! ” songe Lana

Commencent alors les exercices de domination mentale sous-marins. Chacun doit s'immerger au fond de la piscine et tenter de donner un ordre précis à l'animal qui s'y trouve : requin, pieuvre ou triton. Il s'agit, la plupart du temps, d'une requête simple : faire trois fois le tour du bassin, nager sur le dos, effectuer certains mouvements avec les tentacules... Dans l'ensemble les choses se déroulent à peu près correctement. Au début, Lana a été horrifiée par les images que lui répercutait le squalo : dévoration, nuage de sang, entrailles flottant au gré du courant. Elle a dû

accomplir un effort terrible pour les repousser et imposer à l'animal de tourner autour d'un rocher avant de sauter hors de l'eau comme un dauphin, en éclaboussant tout le monde. Cette démonstration lui a occasionnée une migraine atroce.

Quand elle est sortie de l'eau, livide, elle a failli perdre connaissance et s'est recroquevillée dans un coin de la salle en attendant d'aller mieux. Elle n'a guère eu le loisir d'en profiter car des hurlements ont bientôt éclaté. Weston, un type d'une vingtaine d'années, a jailli du bassin, les yeux hors de la tête. Agitant les bras de manière bizarre, il s'est jeté sur Gollogort pour tenter de l'étrangler.

— Merde! Il se prend pour une pieuvre! a crié Constanzia. C'est le poulpe qui a pris le contrôle de son cerveau, pas l'inverse!

Bram Gollogort s'est rapidement dégagé de l'étreinte du jeune homme et lui a brisé les vertèbres cervicales.

— Il n'était plus bon à rien, a-t-il craché en guise d'excuse. Quand ça se produit on ne peut plus leur faire confiance. Ça veut dire qu'ils ne sont pas mentalement assez costauds pour faire barrage aux pensées de la bête. Que ça vous serve de leçon. Apprenez à rester vigilants.

18.

Au fil des jours, les exercices se répètent avec leur lot quotidien de réussites, d'échecs et de catastrophes. Le groupe initial s'amenuise. Seuls trois individus sortent du lot : Lana, Constanzia et Nelson, un grand type étonnamment maigre mais d'une résistance à toute épreuve.

— Le stage en bassin se termine, annonce Gollogort un beau matin. Vous vous débrouillez désormais assez bien pour survivre en milieu hostile et faire illusion auprès de l'ennemi. Dans les premiers temps, toutefois, contentez-vous de côtoyer les soldats de base, évitez les sirènes qui risqueraient de vous démasquer au premier contact. Observez-les, étudiez-les. Quand vous vous sentirez capables de les imiter mêlez-vous à elles, mais prudemment. Un rien peu vous trahir. Je vous souhaite bonne chance. Je sais que vous ferez pour le mieux.

— Donc ça y est, c'est fini? lance Constanzia.

— Non, ricane Gollogort. A présent vous allez intégrer l'institut de beauté. On va vous chouchouter.

Cette fois ils tournent le dos au bassin d'entraînement pour explorer une autre aile du bâtiment. Ils y sont accueillis par un sexagénaire émâcié, en blouse blanche qui affirme se nommer " Dr. Max ". Bien sûr, personne n'y croit un seul instant.

— Nous allons entamer le stage camouflage, annonce-t-il d'une voix de fausset qui donne envie de grincer des dents. On va vous transformer physiquement. Vous apprendrez à revêtir le costume qui vous permettra de survivre en territoire ennemi. Celui de sirène pour les dames, celui de triton pour ce jeune homme. Vous devez comprendre qu'il ne s'agit pas d'enfiler un déguisement de carnaval mais bel et bien de permettre à votre corps de se modifier en profondeur pour une durée déterminée. Vous deviendrez réellement des sirènes ou des tritons tout le temps que le sérum agira. Dès que son action s'estompera, vous redeviendrez humains. Il faudra vous montrer très attentifs aux signes annonciateurs, ceci afin d'avoir le temps de vous cacher et de vous administrer une nouvelle injection. Si l'ennemi découvre la supercherie ou se doute de quelque chose, vous êtes morts. Votre survie dépendra d'un parfait timing. Vous avez compris?

Les trois jeunes gens hochent la tête. La perspective de changer de corps ne les enchante guère, mais ils sont allés trop loin pour reculer.

— Ce sera douloureux? demande Constanzia.

— Plus ou moins, élude le médecin. Vous vous y ferez. Les premiers temps c'est assez désagréable mais l'organisme finit par s'habituer. On s'est arrangé pour ajouter un anesthésique superficiel à la solution. Le sérum ne se contentera pas de remodeler votre apparence, il vous permettra également de respirer sous l'eau tout le temps qu'il fera effet. Normalement, vous devriez pouvoir compter sur vingt-quatre heures d'autonomie. Cette durée diminuera si vous faites beaucoup d'efforts.

“ Dès que vous aurez l'impression d'étouffer, il sera temps de vous inoculer une nouvelle dose. D'après les tests, le produit est fiable mais il met davantage de temps à agir quand l'eau devient

très froide. Vous devrez en tenir compte si vous descendez dans les abysses, là où il fait facilement zéro. Rappelez vous que seul le sel empêche l'eau de geler.

D'emblée, Lana comprend que son séjour à " l'institut de beauté " ne sera pas une partie plaisir. Jusqu'à présent, exceptés les quelques dizaines d'écailles dont sa chair s'est trouvée parsemée, son corps n'a guère subi de transformations visibles. Il va en être autrement.

Elle ne se trompe pas, dès le lendemain le Dr. Max se met à l'ouvrage à grands coups d'injections sous-cutanées, lui insufflant sous l'épiderme des substances tour à tour fluides ou épaisses. Lana voit sa peau devenir grumeleuse, travaillée par de mystérieux bouillonnements, tel un papier peint qu'on décolle à la vapeur. En dépit des anesthésiants, elle souffre beaucoup.

— Pour la suite, qui est plus douloureuse, l'avertit l'odieux bonhomme, je vais vous plonger en coma artificiel.

Quand Lana refait surface, elle ignore combien de temps elle a été " absente ". Elle a l'impression bizarre d'être enveloppée dans des vêtements qui ne lui vont pas et la gênent aux entournures. Le moindre effleurement lui arrache un gémissement.

— Voilà, c'est fait, annonce Max. Vous êtes entièrement équipée. Dès à présent votre anatomie est double, vous pouvez passer de l'une à l'autre pourvu que vous respectiez les règles de procédure. Ce sera à vous de déterminer quand vous souhaitez être humaine ou sirène. Avec un peu d'entraînement vous y parviendrez en un clin d'œil.

— Si vite?

— Enfin... c'est une façon de parler. La transformation complète demande tout de même vingt minutes, ce qui est tout de même très rapide d'un point de vue technique.

— Et j'aurai quelle apparence en tant que sirène?

— Vous vous couvrirez d'écailles de la tête aux pieds, vos jambes se souderont de manière à former une queue de poisson, vos mains seront palmées, vos dents...

— Je sais, j'ai vu ça, coupe Lana en se remémorant Gudrun rampant sur la plage. Gudrun dévorant un goéland décapité...

— Quand vous voudrez passer d'un état à l'autre, reprend le médecin, vous n'aurez pas à manipuler de seringues. Des capsules auto-injectables ont été implantées de chaque côté de vos hanches. En palpant la chair avec le bout de l'index vous sentirez de petites billes sous la peau. Il vous suffira de presser très fort dessus pour qu'elles se vident et répandent le sérum dans votre organisme. Jamais plus d'une à la fois, hein!

“ Vous disposez d'une réserve qui vous assurera cent jours d'autonomie. Cette réserve épuisée, vous devrez remonter à la surface le plus vite possible avant que la pression des grands fonds ne vous broie. Je n'entre pas dans les détails techniques... Sachez qu'on a testé cette procédure à de nombreuses reprises et qu'elle fonctionne de manière à peu près satisfaisante.

“ Le symptôme d'alerte auquel vous devrez rester vigilante est l'étouffement. Dès qu'il se manifeste, hop! écrasez une bille. N'attendez surtout pas que votre “ déguisement ” entame sa régression. Vos écailles disparaîtraient, vos jambes se sépareraient, bref vous redeviendriez humaine aux yeux de tous. Si cela se produit alors que vous nagez par quatre-vingt mètres de fond, vous mourrez.

— Ça va, j'ai compris, soupire Lana.

— Bien, bien, fait Max en se redressant. Reposez-vous. Il est prévu que vous partiez en mission dans une semaine. D'ici là, si vous notez le moindre symptôme suspect, prévenez-moi.

— Et Constanzia? s'inquiète Lana.

— Ça a très bien marché pour elle aussi.

— Et le garçon... Nelson?

Le médecin détourne les yeux.

— Nelson est mort. On a essayé de le transformer en triton mais il a eu une mauvaise réaction. Quand il s'est vu dans un miroir, sous sa nouvelle apparence, il s'est ouvert la gorge avec ses griffes. Ça arrive parfois. Choc psychologique. Difficile à prévoir.

L'attente se passe à étudier les cartes des zones susceptibles d'abriter des colonies d'Abyssaux. Lana et Constanzia s'appliquent à assimiler toute la documentation disponible sur les

fosses marines, ces abîmes dont la plupart n'ont jamais été explorés. Elles éprouvent un choc en visionnant les clichés des plateaux littoraux, là où s'entassent en un invraisemblable chaos les débris des villes englouties il y a des centaines d'années. Ce paysage de fin du monde où virevoltent des nuées de poissons est cauchemardesque. Tout y a été jeté en vrac, comme au fond d'une poubelle : immeubles, voitures, avions, paquebots. Chaque nouvelle couche laminant la précédente. Lana découvre une civilisation dont elle ne possédait que des connaissances parcellaires.

— Ainsi c'était ça, le monde d'avant? murmure-t-elle.

— Ouais, chuinte Constanzia, ça avait l'air d'un sacré bordel. Tous ces trucs, ces machines, est-ce qu'ils avaient vraiment besoin de tout ça? Peut-être qu'un grand coup de balai était nécessaire, non?

La plupart du temps, Lana se sent mal à l'aise dans son corps. La nuit, il lui arrive d'être réveillée par le besoin de plonger dans la piscine. Elle est en manque. Vivre à l'air libre lui paraît pénible, pesant. Sous l'eau, le poids de son corps s'annule, elle est portée par les courants, elle ne pèse plus rien. L'élément liquide est une caresse constante et agréable. Sur terre, elle se fait l'effet d'un pantin pesant, mal articulé.

Gollogort est venu leur expliquer qu'elles seraient toutes les deux parachutées dans la même zone, afin de pouvoir s'entraider.

— Du moins dans un premier temps, a-t-il précisé. On vous larguera par avion, de nuit. Vous serez équipées de parachutes solubles dans l'eau de mer afin de ne laisser aucune trace suspecte derrière vous. A partir de cet instant, vous serez livrées à vous mêmes. Votre "équipement" anatomique vous assure trois mois d'autonomie. On ne peut pas faire mieux. Quand vous serez arrivées au bout de vos réserves, une balise chimique se déclenchera automatiquement. Elle nous permettra de venir vous récupérer. Il faudra vous débrouiller pour vous hisser sur un bout de terre émergé : récifs, îlots, atolls... Bref, là où un hélicoptère pourra vous treuiller. On n'utilise plus de bateaux depuis longtemps, il n'y a qu'en l'air qu'on est relativement en sécurité.

— On n'est pas les premières, hein? a lancé Constanzia.

Gollogort n'a pas réussi à masquer sa gêne.

— Non, a-t-il soupiré. Il y en a eu d'autres, c'est vrai.

— Et aucune n'est revenue, c'est ça? a complété Lana.

— Si, on a pu en récupérer trois. Mais elles avaient en partie perdu la tête. Elles se prenaient pour des poissons. Elles refusaient de vivre hors de la piscine, et elles ont fini par s'y noyer. Mais elles n'étaient pas aussi douées que vous. Et puis c'était au début du programme, la méthode n'était pas encore au point, depuis on a fait de gros progrès.

Lana n'en croit pas un mot mais il est trop tard pour reculer. Et elle n'en a pas envie.

— Le mental, c'est important, insiste Gollogort. N'oubliez jamais que vous êtes humaines, ne vous laissez pas duper par les "merveilles" des profondeurs. Ces filles n'étaient pas assez solides.

— Et les mecs? coupe Constanzia. Ceux que vous avez parachutés déguisés en tritons?

— Je ne devrais pas vous le dire, grogne l'ancien nageur de combat, mais aucun n'est revenu. Je les soupçonne de s'être laissés enivrer par l'excitation des combats. Ils ont peu à peu perdu de vue le but de la mission. Ils ont fini par croire qu'ils étaient réellement des tritons... Ils sont probablement morts noyés une fois l'autonomie de leur déguisement épuisée.

Depuis cette conversation, Lana ronge son frein. Elle a hâte de plonger dans la mer. Beaucoup trop hâte, et c'est ce qui l'inquiète. Va-t-elle finir comme les garçons? Va-t-elle se prendre pour une sirène? Elle se méfie du plaisir physique qu'elle éprouve lorsqu'elle nage. Elle sait que la comparaison est absurde, mais elle a l'illusion de voler! Depuis sa transformation, elle se sent pataude sur terre. Elle se fait l'effet d'une statue descendue de son piédestal, et qui esquisserait maladroitement ses premiers pas.

Bref, tout cela l'inquiète. Elle devine que Constanzia éprouve les mêmes angoisses, mais ne l'avouerait pour rien au monde.

Pour la première fois depuis leur arrivée à la base, Les deux jeunes femmes reçoivent l'autorisation de grimper en surface.

Bien évidemment, Gollogort les accompagne. Au terme d'un long trajet en ascenseur, tous trois émergent en bordure d'un tarmac où attendent deux hélicoptères à la peinture écaillée. Lana, qui au demeurant n'y connaît rien, a tout de même le sentiment que ces appareils sont anciens. Gollogort, qui a décodé son expression, lâche :

— On fonctionne sur nos réserves. On ne dispose plus des usines qui permettraient de construire de nouveaux engins. Tout a basculé dans l'océan il y a des années. Nous menons une guerre d'escarmouches. Les Abyssaux ont reçu toutes les bonnes cartes.

Lana laisse courir son regard jusqu'à la ligne d'horizon. La base est située sur la côte, face à la mer.

— On a mouillé des chapelets de mines, expliquent Gollogort. Des filets d'acier. On essaye au maximum d'empêcher l'ennemi d'approcher. Mais ça ne bloque ni les tremblements de terre ni les crevasses. Au cours du siècle dernier le pays a perdu 50% de sa surface habitable, et l'émiettement s'accélère. Notamment du côté des grandes failles sous-marines. San Andreas, par exemple. Un État qu'on appelait la Californie a basculé dans l'océan il y a soixante ans. Il n'en reste rien. Même chose en ce qui concerne la Floride. Vous êtes trop jeunes, ces noms n'éveillent aucun souvenir, bien sûr, mais cela représente des millions de personnes englouties, et probablement dévorées par le peuple de l'eau. Ce qui nous conforte dans cette idée, c'est qu'on n'a jamais repêché aucun cadavre de noyé. Vous entendez : aucun.

Lana n'écoute pas vraiment. Dès qu'elle a flairé l'odeur de l'océan son rythme cardiaque s'est accéléré, et elle n'a eu qu'une envie, courir jusqu'à l'extrême limite de la falaise pour plonger dans les vagues. Elle espère que Gollogort ne s'en est pas aperçu.

Elle se dit qu'elle devrait en parler au Docteur Max, mais elle a peur de son diagnostic. On pourrait l'empêcher de prendre part à la mission, la consigner à la base et la muter au réfectoire. Il n'en est pas question.

— Qu'est-ce qu'on fera une fois parachutée ? interroge Constanzia avec une pointe de nervosité dans la voix. Quelles sont les consignes ?

— Je n'en ai aucune à vous donner, avoue Gollogort. Vous

devrez improviser. Nous ne savons foutre rien de ce qui se passe sous la surface. Dans un premier temps, planquez vous et observez. Nous misons sur le fait que vous n'aurez d'abord affaire qu'à des combattants de base, conçus pour obéir. Ils ne vous chercheront pas noise, vos phéromones les en dissuaderont. Les choses se compliqueront si vous tombez sur des sirènes en patrouille. Là, le plus simple c'est de prétendre que vous avez été séparées de votre unité lors d'un affrontement et que vous cherchez à vous placer sous un quelconque commandement.

— Quelle sorte d'affrontement? s'étonne Constanzia.

— Pour accréditer cette fable nous enverrons un hélico balancer quelques grenades sous-marines juste avant votre parachutage. Les sirènes en auront entendu parler. Vous expliquerez que vous êtes les seules survivantes du carnage. Ça fonctionnera... ou pas. On n'a aucune idée de leur degré de hiérarchisation. Sont-elles étroitement fédérées? S'agit-il uniquement de tribus autonomes menant des actions non coordonnées? Forment-elles au contraire une armée articulée sur une solide chaîne de commandement? On n'en sait rien, je vous le répète. Ce sera votre job de le découvrir.

Un silence s'installe, lourd d'angoisse.

— On décolle demain à la tombée de la nuit, annonce enfin le maître plongeur. Il faut éviter que vos parachutes soient repérés. On vous larguera au-dessus d'une zone fréquentée par les requins. Ce sont des bestiaux au Q.I. assez bas et qui respecteront le statut alpha que vous confèrent les phéromones. Ils ne devraient pas vous emmerder, ça vous donnera le temps de prendre la température des lieux.

19.

La nuit met une éternité à tomber. Les bavardages nerveux ont fait place au mutisme. Lana et Constanzia ont dû subir un nouveau briefing censé leur remettre en mémoire la procédure à suivre. Lana apprécie de moins en moins le regard fuyant de Gollogort. Il lui donne un peu trop l'air d'un type qui s'apprête à commettre une mauvaise action... et en a parfaitement conscience. Combien de filles a-t-il accompagnées dans de semblables circonstances? Pour un voyage sans retour...

Quand le soleil rouge s'abîme enfin dans la mer, l'hélicoptère se prépare au décollage. Le rotor brasse l'air au ralenti tandis que la turbine crache un nuage de suie qui ne promet rien de bon.

Gollogort s'approche d'elles pour leur indiquer comment harnacher les parachutes.

— Normalement, vous n'en auriez pas besoin, explique-t-il. On pourrait vous descendre au bout d'un filin, mais pour ça il faudrait voler à basse altitude, et ce ne serait pas prudent. Les baleines et les rorquals sont capables de faire des bonds prodigieux au-dessus de la surface... Ils pourraient choper l'hélico entre leurs mâchoires. Ça s'est déjà produit. On va donc vous larguer en altitude. Les parachutes sont noirs et solubles dans l'eau. Dès que vous toucherez les vagues, le processus de métamorphose se déclenchera automatiquement. Laissez-vous couler. Vous découvrirez alors que vous êtes devenues nyctalopes et que vous y voyez dans l'obscurité. Pigé?

Une fois la dernière courroie bouclée, ils grimpent dans l'hélicoptère qui s'arrache du sol en dépit des vents cisailants. C'est une nuit sans lune, on n'y voit rien. Lana se demande comment le pilote se débrouille.

— On marche au radar, hurle Gollogort. Par chance, il nous reste encore deux ou trois satellites en orbite. Sans eux on serait complètement aveugles.

Une demi-heure s'écoule avant que le pilote ne leur annonce qu'ils arrivent en vue de la DZ. Lana s'assied au bord du vide, les jambes pendantes et jointes, et se laisse glisser dans les ténèbres. Cinq secondes plus tard, une secousse lui signale que le parachute s'est ouvert. Elle ne voit toujours rien, le vent lui hurle aux oreilles. Le contact avec les vagues la prend par surprise. Elle n'essaye pas de se maintenir en surface et se laisse couler. Elle sent peu à peu les lanières du harnais se dissoudre en même temps que sa combinaison de vol. Bientôt elle est nue mais ne souffre pas du froid.

Peu à peu, le miracle se produit. Tout autour d'elle l'eau s'éclaircit tandis que cesse l'illusion de s'enfoncer dans une citerne remplie d'encre.

Le paysage sous-marin baigne au sein d'une lueur verdâtre. Lana n'a guère le loisir de l'examiner car, comme l'avait annoncé

Gollogort, la métamorphose se déclenche en accéléré de manière à lui éviter la noyade. Elle connaît un début de panique quand l'eau salée envahit ses poumons et que la suffocation la saisit, puis les choses rentrent dans l'ordre. Ses poumons se sont changés en branchies. Tout se déroule comme lors des exercices en piscine. Déjà, les écailles recouvrent ses bras. Ses jambes se soudent pour ne plus former qu'une queue de poisson. Quand ses tympanes cessent de bourdonner elle sait qu'elle a achevé sa mutation. En apparence, elle a tout d'une véritable sirène. Elle retrouve avec un immense plaisir l'impression de ne plus faire qu'un avec les courants sous-marins.

Elle se demande où est Constanzia. A la vitesse à laquelle se déplaçait l'hélicoptère, elle a dû être larguée à dix kilomètres, si ce n'est davantage. C'est beaucoup pour tenter un appel télépathique. Il est plus important, dans l'immédiat, de procéder à un repérage des lieux.

Elle plonge, adoptant d'instinct le meilleur angle pour accélérer sa descente. Sa vision nocturne s'étant améliorée, elle prend pour la première fois conscience de l'immense champ de ruines qui recouvre le fond de l'océan.

Immeubles, ponts, avions, paquebots, tout gît en vrac, là où les éboulements les ont jetés au fur et à mesure que s'effondraient le sol. Les aérodromes, les ports, les usines... C'est un horrible gâchis s'étendant sur des centaines de kilomètres et que tapissent aujourd'hui algues et coraux. Des milliers de poissons entrent et sortent par les fenêtres énuclées des buildings plantés de guingois dans la vase. Les requins — qui ne dorment jamais — remontent les rues en file indienne, “survolant” les véhicules imbriqués, soudés par la rouille.

Les falaises, émietées par les avalanches à répétition, ont presque tout broyé. Cet univers, dépourvu de couleur, n'est plus qu'une carcasse où circulent avec indifférence ceux qui l'ont reconquis.

Lana doit lutter contre l'angoisse. Elle n'avait jamais cru qu'il puisse y avoir tant de gens sur terre. Quand, enfant, on lui répétait que, jadis, des milliards d'individus habitaient la planète, elle haussait les épaules et refusait de voir en ces affirmations

autre chose que ces fables sans queue ni tête tant appréciées des vieillards. Elle réalise soudain que ces survivants d'un autre âge énonçaient une simple vérité.

Elle se stabilise entre deux immeubles dont les façades se sont éboulées, révélant des appartements où s'entassaient aujourd'hui des myriades de crabes.

Les requins qui, un instant, s'étaient rapprochés d'elle, s'écartent prudemment, lui laissant la voie libre. Lana lutte contre un horrible sentiment de solitude. Où sont les merveilles de l'océan chantées dans la documentation tant de fois consultée lors du stage de formation? On chercherait en vain une quelconque beauté dans ce monde fracassé, englouti, et que la vase digère avec application.

Elle remonte ce qui a dû être une avenue, et qu'obstrue la carcasse d'un paquebot jeté là par un raz-de-marée. La coque éventrée a été colonisée par des centaines de pieuvres dont les tentacules s'agitent en direction de Lana. La jeune femme capte des images mentales bizarres qu'elle échoue à décrypter. Une espèce de kaléidoscope qui ne correspond en rien à ce qu'elle a expérimenté dans le grand bassin.

Elle s'interroge : les animaux utilisés par Gollogort étaient-ils vraiment représentatifs de ceux qu'elle va rencontrer? N'avaient-ils pas fini par s'approprier au contact des humains?

Le doute la saisit. Et si ce qu'on lui a fait laborieusement assimiler ne servait à rien?

Cela expliquerait pourquoi toutes les pseudo sirènes qui l'ont précédée ne sont jamais rentrées de mission!

Merde. Chiotte. La peste soit de Gollogort et de ses fausses certitudes.

Désemparée, elle tourne en rond, ne sachant quelle stratégie adopter. Elle aimerait que Constanzia soit là.

Elle se rassure un peu en constatant l'efficacité des phéromones. Voilà au moins un truc qui fonctionne, car les requins ont sans conteste peur d'elle... Dès qu'elle les frôle ils s'écartent comme s'ils avaient tout à craindre de sa mauvaise humeur... ou de ses appétits.

Hélas, là encore, les images télépathiques qu'ils lui transmettent n'ont aucun sens. Une bouillie de formes inidentifiables parcourue d'éclairs colorés.

Lana reprend de la hauteur et décide de s'installer au sommet d'un building dont le penthouse éventré constitue un abri acceptable. Elle espère, du haut de son perchoir, voir bientôt apparaître Constanzia. A tout hasard, elle lui "expédie" un message mental, puis réalise que c'est une erreur. En effet, si une vraie sirène croise dans les parages et capte ce SOS, elle comprendra aussitôt qu'une humaine se cache à proximité.

Maudissant sa bévue, elle se met à fouiller dans les décombres de sa cachette, en quête d'un objet pouvant faire office d'arme. Gollogort leur a affirmé que sirènes et tritons se battaient toujours à mains nues, utilisant crocs et griffes, jamais le moindre sabre ou couteau.

Après avoir remué la vase, elle finit par mettre la main sur une tige de fer pointue qui pourra constituer un semblant de lance, en cas de besoin.

Rassurée, elle se recroqueville dans un coin de la maçonnerie, provoquant la fuite d'une centaine de crabes qui, eux non plus, n'apprécient guère son voisinage.

Elle a confusément l'impression d'être en train de perdre la faculté d'estimer l'écoulement du temps. Depuis combien d'heures — de jours? — est-elle acagnardée dans cette ruine?

Elle a faim. Ses évolutions sous-marines ont consommé une grande partie d'une énergie qu'elle se doit de reconstituer au plus vite. Autour d'elle pullulent les crabes. Elle est surprise de constater qu'elle ne ressent aucun dégoût à l'idée de les manger crus... et vivants. Elle saisit l'un d'eux, le porte à sa bouche. Ses dents pointues enfoncent la carapace aussi aisément que la pâte d'un beignet. Elle en aspire le contenu, brise les pattes, les pinces. Tout cela lui semble délectable. Si délectable qu'elle capture une dizaine d'autres bestioles et leur inflige le même sort. Elle décide que la chair vivante est cent fois meilleure que la viande cuite. Désormais, elle se nourrira toujours ainsi, elle en prend la résolution.

Enfin, au bout d'un temps inappréciable, Constanzia fait son apparition.

Les deux femmes s'aperçoivent alors qu'elles peuvent se parler par télépathie. A la différence de ce qui se passe avec les animaux, elles ne sont nullement obligées d'utiliser des images muettes, leurs pensées sont en mesure de véhiculer des mots. Un seul problème : les phrases leur parviennent au ralenti, comme si elles provenaient d'un enregistrement ne défilant pas à la bonne vitesse.

Elles s'appliquent à faire le point et, tout de suite, Constanzia expose les difficultés qu'elle a rencontrées:

— Le truc des phéromones, lance-t-elle, j'ai l'impression que ça ne marche pas chez moi. Plusieurs requins sont venus me renifler les fesses d'un peu trop près à mon goût. Ils n'avaient pas l'air particulièrement effrayés.

— Moi, je ne comprends rien aux émissions mentales des bêtes qui nous entourent, répond Lana. Je suis submergée d'images sans queue ni tête.

— Pareil pour moi, confirme Constanzia. Ce qui marchait pendant le stage de formation a l'air de merder en situation réelle. A mon avis, Gollogort et ses copains toubibs ont joué aux apprentis sorciers sans jamais vérifier si leurs trucs fonctionnaient hors de leur foutue piscine!

— Les animaux, suggère Lana. Ce sont eux qui ont appris à communiquer avec nous, et non le contraire. Ils se sont mis à notre portée. Ils se sont montrés plus malins que nous. Ils ont appris à parler "humain" en nous laissant croire que nous avions percé les secrets de leur langage.

D'un commun accord elles cessent l'échange car la migraine les gagne

20.

Quand le paysage devient plus lumineux, les jeunes femmes comprennent que le jour est levé. Hélas, les ruines sont encore plus hideuses une fois éclairées par les chatoyements liquides du soleil.

Malgré les risques encourus, Lana décide d'alerter Constanzia par transmission de pensée :

— Si tout l’arsenal dont on nous a équipées déconne, souligne-t-elle. Il faut se préparer à ce que ça coince aussi au moment où le déguisement s’effacera. Si l’on attend la dernière minute, on risque la noyade. Il faut dès maintenant se dénicher un refuge quelconque à l’air libre. Un récif, un atoll, n’importe quoi... Un coin où on pourra attendre que notre costume de sirène se reconstitue.

— Ouais, ce serait plus prudent, admet Constanzia. On est trop bas, on n’aurait jamais le temps de remonter à la surface en retenant notre respiration.

Elles quittent donc le building où elles ont passé la nuit et nagent à la rencontre de la lumière qui palpite au-dessus de leurs têtes.

Une inquiétude taraude Lana : sont-elles vraiment amphibies? Qu’arrivera-t-il si elles découvrent que, tels les simples poissons, elles meurent asphyxiées une fois sorties de l’eau?

Heureusement, ses craintes se révèlent sans objet. Lorsqu’elles émergent à l’air libre, elles commencent par tousser pour se vider les poumons, puis se réadaptent sans trop de mal à la respiration aérienne.

— Putain! J’ai eu la trouille! bredouille Constanzia.

Durant deux heures elles explorent les environs avant de découvrir un îlot corallien où elles peuvent se hisser. Elles décident qu’à l’avenir, lorsqu’elles seront en plongée, elles veilleront à ne jamais trop s’éloigner de cet endroit.

— Je n’ai plus confiance, avoue Lana. Gollogort disait que la métamorphose, que ce soit dans un sens ou dans l’autre, prenait une vingtaine de minutes, mais est-ce bien vrai?

— Je n’en sais rien. Il disait aussi qu’en l’absence d’un refuge en surface, on n’aurait qu’à faire la planche en attendant que le déguisement se reconstitue, mais en vingt minutes on a vingt fois le temps de se faire bouffer par les requins.

Lana ne répond pas. Elle est en train de réaliser à quel point leur “ mission ” relève du suicide. Ce que tentent Gollogort et les siens, c’est un baroud d’honneur, une ultime tentative pour mourir dans l’honneur en refusant, jusqu’à l’ultime seconde, de s’avouer vaincus. Des fanatiques, qui s’accrochent en comptant

leurs dernières cartouches... Pathétique, et inutile car les poissons s'en contrefoutent.

Au bout d'un moment, l'exposition prolongée au soleil devient pénible. La peau écailleuse des jeunes femmes ne supporte plus la sécheresse. Il leur faut regagner l'élément liquide.

— Qu'est-ce qu'on fait? S'inquiète Constanzia. On y retourne?

— Bien forcé! Ricane Lana. Je te propose un repérage général des lieux, ensuite... ensuite on verra.

D'un même bond, elles quittent le récif corallien et filent vers le fond. Retrouver la caresse liquide est un réel bonheur.

Pendant un moment elles oublient ce qu'elles sont censées faire. Rien ne comptent hormis ces sensations à fleur de peau, à fleur d'écailles.

Lana est la première à repérer le " camp de détention "...

Au milieu des ruines, dans ce qui a sûrement été un stade, sont regroupés des milliers d'ex-humains ayant choisi de s'intégrer à l'univers de leurs frères poissons. Ils sont faciles à repérer car leur métamorphose est rudimentaire. Adaptés à la vie sous-marine, ils n'en demeurent pas moins des " approximations ", des caricatures. Des centaines de requins les encerclent, les surveillant. De temps à autre, une vraie sirène plonge vers le stade, saisit l'un des prisonniers dans ses griffes et le dévore sans cesser de nager au milieu d'un nuage sanglant qui rassemble tous les petits poissons en maraude, et souligne sa trajectoire d'un panache argenté.

Instinctivement, Lana et Constanzia se sont tapies au creux d'un massif de coraux. Horrifiées et fascinées, elles assistent au repas des sirènes qui vont et viennent, saisissant tantôt un homme, tantôt une femme. Les requins, excités par l'odeur du sang éprouvent le plus grand mal à se retenir de fondre à leur tour sur la foule, mais la peur que leur inspirent les sirènes les empêchent de céder à l'instinct.

Lana réalise à quel point les vraies sirènes diffèrent de leur pauvre déguisement. En comparaison, Constanzia et elle-même ne sont que des caricatures. Jamais elles ne réussiraient à donner

le change si elles se trouvaient confrontées aux vraies déesses de la mer. Lana se sent grotesque. Jamais, au grand jamais, elle ne pourra déployer la majesté mortifère de ces vampires sous-marins qui vont, viennent, en un ballet d'une grâce effrayante, tout en déchiquetant leurs proies dont les débris, s'éparpillant, sont aussitôt gobés par les squales trop heureux de grappiller ces miettes tombées de la table des reines.

Lana, pose un doigt sur ses lèvres, signifiant à Constanzia de n'émettre aucune pensée susceptible de les faire repérer car elle soupçonne les sirènes d'être équipées d'un radar mental surpuissant.

Au reste, toute conversation est superflue car le message qu'elle déchiffre dans les yeux de Constanzia est sans ambiguïté : " On est foutues. "

Elle n'est pas loin de partager cet avis.

Les jeunes femmes restent tapies dans leur trou un long moment, jusqu'à ce que les sirènes, enfin repues, s'éloignent. Alors elles font de même... en sens inverse, fuyant la confrontation dont Gollogort et ses supérieurs attendaient tant. Elles ne sont pas de taille, c'est l'évidence même, et la mission qu'on leur a confiée prend de plus en plus l'allure d'un suicide.

Elles occupent les heures suivantes à explorer les environs. Elles localisent ainsi d'autres camps de détention... d'autres " garde-manger ", si l'on veut parler franc. Le nombre de détenus est considérable. Des populations entières sont parquées là, livrées à l'appétit des prédateurs marins. Ces observations convainquent Lana que les sirènes constituent la caste supérieure du peuple des abîmes, non par la force physique mais par la domination mentale. Il est confirmé qu'elles n'ont aucun mal à imposer leur volonté à des animaux mille fois plus gros : baleines, orques, cachalots. Les tritons, humanoïdes et pourtant puissamment armés, leur obéissent tels des chiens de cirque. On est en présence d'un matriarcat étayé par des pouvoirs psi surdéveloppés.

Toutefois, cela n'explique en rien comment et pourquoi les continents s'émiettent comme une biscotte tombée dans un bol de café...

Pour en avoir une idée, il faudrait se faire admettre dans la caste, y acquérir des responsabilités, grimper dans la chaîne de commandement jusqu'au plus hauts échelons, ceux qui donnent accès aux secrets. C'est bien sûr inenvisageable.

Sous l'eau, le temps n'existe pas, l'alternance diurne/nocturne se remarque à peine. Lana et Constanzia éprouvent rarement le besoin de dormir et, quand elles cèdent au sommeil, c'est toujours pour de courtes durées. Les requins, eux, nagent en dormant, car leur système respiratoire reste étroitement lié à la circulation de l'eau dans leurs branchies. S'ils s'immobilisaient, ils mourraient. Il n'est pas rare de croiser un squalo somnambule qui passe à-côté d'une proie sans la voir... parce qu'il dort.

C'est Constanzia, la première, qui repère le sous-marin échoué au beau milieu d'une avenue encombrée de voitures rouillées. Encastré entre deux immeubles, il présente à la proue une faille trop mince pour qu'un requin s'y faufile, mais assez large pour les jeunes femmes. Elles décident de s'y installer.

« C'est un sous-marin atomique, explique Constanzia. Il a probablement été victime d'un tsunami qui l'a refoulé jusqu'au beau milieu d'une ville. »

Leur intrusion provoque la panique des petits poissons qui avaient colonisé les lieux. Machines et quartiers d'habitation sont bien sûr recouverts de vase et de varech. Aucun cadavre flottant ne leur barre le chemin car il y a longtemps que l'eau de mer les a dissous.

« On pourra se replier ici, décide Constanzia, on sera hors de portée des requins. »

Lana fait montre d'un enthousiasme modéré car à la perspective de se retrouver bouclée dans ce cylindre de métal, elle éprouve déjà une poussée de claustrophobie.

C'est le lendemain, au hasard d'une exploration des environs, qu'elle remarque la présence d'une autre épave. Il s'agit cette fois d'un vaisseau d'apparence étrange, couché sur le flanc. Il ne semble pas constitué de métal. Sa texture évoque curieusement un enchevêtrement de muscles parcourus de veines. Bref, quelque chose de vivant.

« Tu sais ce que c'est? demande Lana.

— Non, avoue Constanzia. C'est bizarre, ça ressemble davantage à un animal qu'à une machine. On dirait une espèce de baleine crevée à moitié décomposée. Jamais vu un bestiau pareil.

L'arrivée de plusieurs requins les dissuadent de poursuivre plus avant. Elles se cachent derrière un rocher.

Les squales, appâtés par la carcasse, se précipitent sur elle pour entamer leur festin, c'est alors que se produit quelque chose d'inexplicable: dès qu'un requin s'avise de mordre dans le tissu musculaire de la « chose », il est aspiré par elle, phagocyté, dissous comme sous l'effet d'un suc gastrique surpuissant. Ses compagnons, aveuglés par l'appétit, n'ont guère prêté attention au phénomène. Grossière erreur, car ils ne tardent pas à connaître le même sort ! La « chose » les absorbe comme si la chair dont elle était constituée fonctionnait à la manière d'un estomac géant.

« Merde! Tu as vu ça! s'exclame Constanzia. Ce truc les a bouffés!

— Oui, souffle Lana. A la façon des plantes carnivores qui peuvent capturer des grenouilles et les digérer. Je n'ai jamais entendu parler d'un truc pareil, et pourtant j'ai grandi au milieu des pêcheurs. »

Perplexes, elles assistent jusqu'au bout au repas de l'étrange animal qui capture et absorbe l'un après l'autre les squales trop confiants.

« Pas question de s'en approcher, grogne Constanzia. C'est probablement une espèce mutante. Fichons le camp. »

Mais, alors qu'elles se préparent à faire demi-tour, Lana aperçoit, à-demi recouverts par les algues, trois cadavres qui n'ont rien d'humain et paraissent scellés dans la vase du fond. Ce sont des créatures humanoïdes, très grandes mais filiformes, à la peau blême, au visage démesurément allongé. Elles semblent dépourvues de chevelure, mais le sommet de leur crâne est pigmenté de rouge. Apparemment, les dépouilles ne sont pas sexuées à la façon des Terriens.

« C'est quoi, ce truc? maugrée Constanzia.

— Des extraterrestres, hasarde Lana. Je crois que la « baleine » mangeuse requins, là-bas, était leur vaisseau.

— N'importe quoi! Ce ne sont que des suppositions.

— Non, s'obstine Lana. J'ai dans l'idée qu'ils sont venus ici, il y a très longtemps, pour une raison quelconque, mais qu'ils

sont tombés en panne... A mon avis, leur vaisseau s'est mis à déconner, il a tenté de les bouffer, ils ont essayé de fuir, mais ils sont morts noyés.

— Pourquoi les requins ne les ont pas dévorés, alors?

— Ils ne sont peut-être pas mangeables?

— Tu racontes n'importe quoi. Viens, on perd du temps, on n'est pas là pour ça. »

Constanzia s'éloigne d'un coup de queue. Lana la suit à regret car elle reste persuadée que la présence de ces cadavres et de leur vaisseau naufragé fait partie intégrante de l'énigme qu'on leur a donné pour mission de résoudre. En tout cas, c'est la preuve évidente que la Terre a été, en des temps reculés, visitée par une race extraterrestre.

« On aurait dû examiner les corps de plus près... insiste-t-elle en se portant à la hauteur de Constanzia.

— Et alors on aurait vu que c'étaient de simples statues, rétorque cette dernière. Des gisants taillés dans la pierre. Rien d'autre, je te dis! Des idoles adorées sur une île quelconque. Quant à leur soi-disant vaisseau, ce n'est qu'un organisme mutant. Une espèce d'anémone de mer géante. Rien de plus. »

Lana, comprenant qu'elle ne parviendra pas à la convaincre, décide d'abandonner, mais elle n'en reste pas moins persuadée que c'est là une erreur.

Néanmoins, dans les jours qui suivront, Constanzia décidera — qu'en raison de la menace représentée par « l'anémone de mer géante » — il est préférable d'abandonner le sous-marin et de chercher un autre abri

Mais Lana n'aura pas le temps de réfléchir plus avant à l'énigme du vaisseau cannibale car elle commence à souffrir de trous de mémoire de plus en plus fréquents. Il lui arrive d'oublier la raison de sa présence ici. Elle se laisse submerger par les sensations et cesse alors de réfléchir. Elle vit “ à fleur de peau ”, se délectant de mille choses qui l'emplissent de joies simples : la caresse de l'eau, la joie de fendre les flots à une vitesse surhumaine, la béatitude du silence des profondeurs, les élancements de gourmandise qui la font vibrer tout entière quand elle dévore les crabes ou les petits poissons qui passent à sa portée, et qu'elle capture avec une sûreté de geste qu'elle ne se connaissait pas.

— Tu sais qu'on ne devrait pas manger nos frères poissons? lui a fait remarquer Constanzia. Normalement on devrait aller faire notre marché dans un camp de détention. C'est ce qui a été décidé par le moratoire des peuples de l'eau.

— Je sais, rétorque Lana. Mais tu t'en sens capable, toi? Tu es prête à dévorer de la viande humaine?

— Je ne sais pas, au début ça me semblait horrible, mais à présent beaucoup moins. Je m'habitue... J'ai l'impression de changer. C'est dégueulasse, non?

— Oui, répond Lana. Moi, j'y ai déjà goûté, quand j'étais gosse, pendant la grande famine. Mais je ne savais pas ce que c'était, mes parents s'étaient bien gardé de me le dire. A l'époque je n'ai pas remarqué de différence, j'avais tellement faim que j'aurais bouffé une chaussure pourvu qu'elle soit convenablement assaisonnée.

Lana joue la légèreté. En réalité elle est, comme sa compagne, sujette à de terribles fringales. Elle ne l'avouera pas, certes, mais elle se demande si se nourrir d'ex-humains ne comblerait pas, enfin, un appétit qui se fait de plus en plus tyrannique et impossible à rassasier.

Il est vrai que la dépense énergétique qu'elle déploie nécessiterait d'être alimentée par des apports caloriques plus importants. De la viande, du sang. Les crabes et les petits poissons constituent un pis aller. Elles s'affaibliront vite si elles persistent à suivre ce régime de famine.

Ces pensées, qui la harcèlent, deviennent gênantes. Et surtout le fait qu'elle lui paraissent, au fil du temps, acceptables...

“ Je suis en train de me défaire de ma part d'humanité, constate-t-elle avec un détachement grandissant. Gollogort avait évoqué ce danger. A force de jouer les poissons on finit par devenir poisson. ”

Heureusement, elle est rappelée à la réalité par la gêne respiratoire qui, soudain, s'empare d'elle. C'est le signal d'une régression de la métamorphose. Elle va incessamment redevenir humaine. Il est urgent de regagner la surface. Constanzia lui signale qu'elle éprouve un malaise identique. Sans plus attendre, elles nagent vers la lumière qui palpite au-dessus d'elles.

Au fur et à mesure qu'elle s'élève, Lana sent ses capacités physiques s'amenuiser. Nager lui devient pénible. Le protoplasme qui unissait ses jambes, pour leur donner l'apparence d'une queue de poisson, se délite, elle récupère ses cuisses, ses pieds... Jusqu'aux écailles, dont elle était couverte, qui se décollent et s'éparpillent dans l'eau à chaque mouvements, confettis argentés qui accrochent des éclats de lumière.

Quand elle crève la surface, elle est au bord de l'asphyxie et n'a plus rien d'une sirène. Son corps lui paraît lourd, malhabile. Un boulet à traîner.

C'est là qu'est le danger. Un requin peut surgir, lui arracher les jambes, la couper en deux. Une minute dans l'eau en tant qu'humaine c'est une minute de trop.

Où est l'atoll? Le sel lui brûle les yeux, la bouche. Elle est sur le point de succomber à la panique quand Constanzia fait surface à son tour et la prend en remorque.

Elles se hissent sur l'affleurement corallien qui leur écorche la peau, et restent là, haletantes, toussant, crachant l'eau qui stagne dans leurs poumons. C'est un moment pénible et paradoxal. L'impression de mourir par excès d'air.

— Quelle merde... halète Constanzia. Qu'est-ce qui nous a pris de nous embarquer dans ce truc? Si c'était à refaire...

Elle se tait car le souffle lui manque. Le soleil leur cuit la peau mais l'atoll ne comporte aucun endroit où se réfugier à l'ombre.

Lana tâtonne le long de sa hanche droite, cherchant à localiser les pastilles sous-cutanées qui déclencheront une nouvelle métamorphose. Elle hésite, elle a tout à la fois hâte et peur de retourner au fond.

— Tu as vu avec quelle rapidité notre déguisement s'est déglingué? Souligne Constanzia d'une voix enrouée. C'est à peine si on a eu le temps de regagner la surface. J'ai carrément failli me noyer.

— Je sais, soupire Lana. Gollogort se faisait beaucoup d'illusions sur la fiabilité de la métamorphose...

— Ou bien on lui a ordonné de mentir. Je pense qu'en ce moment, il est en train de débiter le même bourrage de crâne à de

pauvres connes qui se prendront pour de super espionnes parce qu'elles auront survécu aux épreuves de la piscine.

— Possible. Moi, ce qui m'inquiète surtout c'est qu'il m'arrive d'oublier pourquoi on est là. Quand je suis dans l'eau j'ai tendance à me prendre pour une vraie sirène. Mes souvenirs humains s'effacent progressivement. Je crois que si l'on reste trop longtemps prisonnières de ce déguisement on oubliera tout... et on finira noyées parce qu'on ne comprendra pas ce qui nous arrive quand le processus de régression se déclenchera.

— C'est sûrement ce qui est arrivé aux filles qui nous ont précédées. Mais... il y a un autre truc.

— Quoi?

— J'ai eu plusieurs fois l'impression qu'une pensée étrangère se glissait dans ma tête.

Lana se redresse sur un coude.

— Les requins? hasarde-t-elle.

— Non, les pensées des requins c'est de la bouillie, de l'informel. Des bredouillis de bébé... Là c'était carrément plus... aigu. Structuré, invasif. Comme une aiguille qui me fouillait le cerveau. Ça m'a fait peur.

— Alors c'étaient les sirènes. Elles ont repéré une anomalie. Elles nous sondent. Elles ne comprennent pas pourquoi elles n'obtiennent pas de réponses. Elles vont se lancer à notre recherche.

— Qu'est-ce qu'on peut faire?

— Je ne sais pas. Il ne faut pas compter sur Gollogort. Aucun hélico ne viendra nous récupérer avant que la mission ne soit officiellement terminée. Il va falloir ruser. Se tenir loin d'elles. De toute manière il ne faut pas espérer découvrir leurs secrets, c'était un projet absurde. Notre seule préoccupation, à partir de maintenant, doit être de sauver notre peau.

— Jusqu'à quand? La mission se termine officiellement dans trois mois. On ne tiendra jamais aussi longtemps.

— Je sais, soupire Lana. Notre seule chance se serait soit de regagner Usaniland à la nage...

— Tu déconnes! C'est trop loin. Les requins nous auront bouffées avant.

— Laisse-moi finir : ... soit de trouver un bateau...

— Un bateau?

— Oui, j'ai étudié les cartes et les rapports pendant le stage. Beaucoup d'émigrants essayent de rejoindre Usaniland. Nous sommes sur la route qu'ils empruntent.

— La plupart de ces barcasses font naufrage, ou sont coulées par les baleines.

— Je sais, mais pas toutes. Avec un peu de chance...

— Avec beaucoup de chance, ouais!

Lana se rallonge. Parler lui a mis la gorge en feu. Sa voix lui semble bizarre, comme si ses cordes vocales s'étaient mal reconstituées.

— Bon, lance Constanzia, impossible de rester plus longtemps sur ce caillou, le soleil est en train de nous rôti. Je commence à avoir des cloques.

Cette fois, Lana écrase l'une des pastilles mutagènes insérée sous son épiderme. Elle ferme les yeux pour fuir la lumière qui la fait pleurer, et attend. Elle n'a qu'une hâte, retourner au fond.

21.

Hélas, au cours des jours suivants la situation se détériore. Il est désormais évident qu'une pensée étrangère les sonde, s'insinuant dans leurs têtes tels ces forets utilisés lors des trépanations. Cette exploration est chaque fois génératrice de migraines tenaces ou de troubles locomoteurs. C'est ainsi que Lana percute de plein fouet un requin qui croisait sa route. Le squalé réagit en montrant les crocs et la jeune femme a du mal à s'en défaire alors qu'il y a seulement quarante-huit heures il aurait pris la fuite sans demander son reste. Cela tend à prouver que les émanations de phéromones ne sont plus aussi dissuasives.

“ On nous a pris en filature... ” songe la jeune femme dont l'angoisse grimpe d'un cran. Désormais il n'est plus question d'espionner l'ennemi, il faut au contraire s'en éloigner le plus possible.

Cette impression se confirme lorsque le nombre de squalés se déplaçant dans leur sillage augmente de manière suspecte. Certes, ils ne passent pas encore à l'attaque mais ils se

rapprochent avec une arrogance nouvelle, comme s'ils n'avaient plus l'intention de respecter l'espace territorial des fausses sirènes.

“ Ce n'est qu'une question de temps, songe Lana. Ils n'ont plus peur de nous. ”

Comble de malchance, Constanzia, en essayant de s'introduire dans un immeuble en ruine pour fuir un requin trop “ collant ”, se blesse sur une tige de fer. La plaie est superficielle mais le mince filet de sang qui se répand dans l'eau suffit à rendre le squalé fou de convoitise.

Les deux femmes n'échappent à la bête qu'en s'enfonçant dans le labyrinthe du building. Lana a l'idée de brasser la vase dans l'espoir de diluer l'odeur et de réduire au minimum la visibilité du prédateur. Par miracle, cette stratégie fonctionne.

Elles restent néanmoins toute une nuit tapies dans un réduit dont elles ont réussi à fermer la porte rouillée. La plaie cicatrise en accéléré, résolvant le problème. Mais il est évident que les requins n'ont plus l'intention de les “ respecter ”.

“ On a eu de la chance, renchérit Constanzia. Mais ça ne se reproduira pas. Ils vont nous traquer. Il faut regagner la surface. Une fois là-haut on verra bien. Sur l'atoll on sera à l'abri. Du moins si aucun triton ne nous y poursuit. ”

Il n'est plus temps de réfléchir ni d'élaborer des stratégies complexes. Elles se fauillent prudemment hors du bâtiment en se demandant combien de minutes elles mettront pour émerger à l'air libre. Si les requins les prennent en chasse elles sont fichues, elles ne nagent pas assez vite pour les distancer. Il est donc capital, si elles veulent s'en tirer, qu'ils soient occupés ailleurs.

“ Un seul truc est susceptible de détourner leur attention et de les rameuter au même endroit, suggère Lana. Le déjeuner des sirènes... Quand elles plongent sur un camp de détention pour se nourrir, et que les requins ramassent les miettes. L'odeur du sang est si puissante qu'ils ne pensent à rien d'autre. Ils deviennent comme hypnotisés. C'est notre unique chance de filer sous leur nez sans qu'ils nous poursuivent aussitôt. ”

Constanzia est d'accord. Elle est prête à tenter n'importe quoi pour sortir de l'eau. Lana la devine à bout de nerfs, prête à craquer. L'épisode de la blessure a entamé sa combativité.

Les jeunes femmes se positionnent donc au sommet d'un bâtiment. De cet observatoire improvisé, elles bénéficient d'un excellent point de vue sur le stade où sont détenus des milliers d'ex-humains.

La journée s'écoule sans que les sirènes viennent se nourrir. Cela n'a rien d'anormal. Lana a remarqué qu'elles ne mangent pas à heure fixe, mais cette attente reste usante pour les nerfs.

Par chance, le lendemain est un jour faste. Une vingtaine de sirènes s'abattent sur le camp pour festoyer. Le carnage fait se lever un épais brouillard rouge au sein duquel les requins se bousculent.

“ Maintenant! ” décide Lana.

Elles s'élancent, filant vers la surface de toute la puissance de leurs muscles. Lana n'ose regarder en bas, de peur de découvrir qu'une meute de squales s'est lancée à sa poursuite... et que Constanzia a déjà été dévorée.

Mais la chance est de leur côté, elles émergent à l'air libre, à proximité de l'atoll qu'elles s'empressent de rejoindre. Indifférentes au corail qui leur râpe le ventre, elles se traînent au sec, le plus loin possible du rivage.

Là, elles passent trois minutes à tousser pour vider leurs poumons.

Le ciel est voilé, ce qui leur épargne de cuire au soleil sur cette plate-forme dépourvue de végétation.

Couchées sur le dos, elles attendent... Lana essaye de se remémorer les explications de Gollogort. Normalement, en l'absence de tout contact avec l'eau de mer, la métamorphose devrait régresser automatiquement au bout d'une demi-heure et leur restituer leur apparence humaine. Mais ce dispositif va-t-il fonctionner ou se mettre à cafouiller comme tout le reste?

Elle ferme les yeux et s'applique à conserver son calme. Après trois quarts d'heure d'attente un fourmillement se répand sur sa peau au fur et à mesure que les écailles s'en détachent. Une heure plus tard, elle récupère ses membres inférieurs. A côté

d'elle, Constanzia repose, nue et couverte d'estafilades, mais bel et bien redevenue femme. Seul bémol, la blessure qu'elle avait au flanc recommence à saigner.

— Ok, lance-t-elle, on s'en est sorties, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

Lana se retient de répondre qu'elle n'en sait fichtre rien.

22.

Très vite, se pose le problème de la survie sur l'îlot. Le plus important est d'emblée résolu grâce aux manipulations génétiques dont les deux femmes ont été l'objet. En effet, leur nature amphibie leur permet de se désaltérer en buvant de l'eau salée sans que leurs reins se retrouvent bloqués. Reste celui de la nourriture. Comme elles ne veulent pas courir le risque de plonger pour pêcher, elles doivent se contenter des coquillages et des crabes qui colonisent les abords du récif. Pour se protéger des rayons du soleil, elles ramassent les algues rejetées par les vagues, et s'en tissent des pagnes, des gilets. Le résultat, grotesque, a le défaut de pourrir en dégageant une odeur nauséabonde. Elles renoncent.

Lana, qui est adroite au lancer de caillou, réussit à tuer un goéland curieux qui avait commis l'erreur de se poser sur un rocher. Leur faim est telle qu'elles se délecteront de sa chair trop musclée, infecte.

— Je ne réussirai pas ce coup-là tous jours, grogne Lana en crachant une plume. Ces oiseaux sont loin d'être idiots, ils se méfieront.

Constanzia ne répond pas, elle est de méchante humeur. L'inactivité la rend agressive. Elle passe ses journées à fixer l'horizon dans l'espoir d'y voir apparaître un bateau.

Elle reproche à Lana de les avoir mises dans une situation impossible.

— On aurait dû se contenter de changer de zone, répète-t-elle avec une parfaite mauvaise foi.

— Tu oublies les requins, la corrige Lana. Ils nous auraient attaqués dès que nous aurions mis le nez hors de l'abri.

— Pas sûr, s'entête-t-elle. Ici on va finir par crever de faim.

— Rien ne t’empêche de replonger, siffle Lana exaspérée. C’est facile : tu n’as qu’à presser l’une des pastilles sous-cutanées implantée dans ta hanche et tu redeviendras une sirène. Rien ne te force à rester ici. Tu peux tenter ta chance.

Constanzia ne répond pas, tourne les talons et s’en va bouder à la pointe sud de l’atoll.

Lana admet que la situation est difficile. En ce qui la concerne, elle essaye de s’occuper en ramassant les bois flottés rejetés par les vagues. Elle les taille ensuite en les frottant contre le corail et, à force de ponçage et d’usure, parvient à confectionner des outils primitifs : couteaux, cuillers, poinçons... Ayant réussi à bricoler un harpon rudimentaire, elle s’embusque sur le rivage pour essayer d’embrocher les poissons qu’elle appâte avec les restes pourris du goéland. Elle y parvient de temps en temps, rarement en vérité, mais ces minuscules victoires viennent agrémenter leur ordinaire, et ces soirs-là Constanzia est de meilleure humeur.

Pourtant Lana ne se dissimule pas que leur situation va bientôt devenir intenable, la solitude et l’inaction les condamnant à la folie.

— Je nous donne encore trois jours, annonce un matin Constanzia, si rien ne se passe d’ici-là, je retourne au fond. Toi, tu feras comme tu voudras. J’en ai marre, je vais devenir cinglée.

Lana ne la contrarie pas, il ne servirait à rien de discuter. Elle s’abstient de signaler à sa camarade qu’elle a repéré dernièrement de nombreux ailerons de requins qui tournaient autour de l’atoll. Elle est convaincue que ce n’est pas une coïncidence, les squales ont bel et bien retrouvé leurs traces. Combien de temps s’écoulera-t-il avant que les sirènes n’envoient un commando de tritons pour éliminer ces espionnes qui ont osé violer leur territoire ?

Elle ne sait que faire. Elle commence à se demander ce qui se passerait si elle pressait toutes les capsules mutagènes en même temps... Hein ? Deviendrait-elle une super sirène capable de déchiqueter n’importe quel adversaire qu’il soit requin, triton... ou sirène ?

“ Tu déconnes, lui chuchote la voix de la raison. La surcharge te tuerait, tu ferais une overdose, il est probable que ton corps exploserait. ”

N’empêche, cette solution revient la hanter lorsque le désespoir s’empare d’elle. Elle a beaucoup maigri. La sous-alimentation mine son énergie et la conduit à glisser sur la pente de la dépression. Elle se réfugie dans le sommeil.

Les requins sont toujours là, les assiégeant. Leur présence fait peur aux poissons. Il est rare que les goélands se posent sur l’îlot, mais quand cela se produit, Lana arrive une fois sur trois à les tuer avec son harpon. Elle est devenue habile à cette pratique. Hélas, la malnutrition prive son bras d’une force qui lui permettrait d’améliorer son tableau de chasse.

Enfin, alors qu’elle avait renoncé à tout espoir, un bateau apparaît à l’horizon. Un voilier dont la toile semble en mauvais état. Aussitôt, les deux femmes recouvrent leur vigueur et s’agitent en tous sens, tels des sémaphores vivants poussant des hurlements.

Elles savent que les sons portent loin sur la mer, et misent sur cette particularité pour être repérées. Par ailleurs, le vent souffle dans le bon sens, et il est plutôt fort aujourd’hui. Avec un peu de chance, il poussera leurs vociférations jusqu’au bateau.

Un long moment s’écoule durant lequel elles sont la proie d’une terrible tension, puis le navire se dérouté et met le cap sur l’atoll.

— Ils nous ont vues ! triomphe Constanzia.

— Il ne faudra pas leur parler de la mission, insiste Lana. Les mutations, les sirènes, tout ça... Ils nous prendraient pour des folles. Il n’y aura qu’à leur raconter qu’on était à bord d’un petit bateau qui a fait naufrage.

— Pourquoi ?

— Parce que s’ils sont choisis d’émigrer, c’est qu’ils sont féroce­ment opposés aux mutations, et qu’ils nous considéreront comme suspects si on leur déballe la vérité.

— Merde, tu as raison. Je n’y avais pas pensé.

Elles se taisent, les yeux rivés sur la proue du navire qui grossit. Lana espère qu’elles ne vont pas tomber dans les pattes

d'un équipage en rut. Elle essaye de se rassurer en se répétant que la plupart des émigrants dont elle a suivi l'embarquement appartenaient à des sectes religieuses prônant le respect du corps. Il s'agissait, neuf fois sur dix, de familles regroupées autour d'un patriarche faisant tout à fois office de prêtre, de juge et de bourreau.

Certes, il aurait mieux valu ne pas se présenter nues devant eux, mais le pseudo naufrage pourra excuser leur impudeur.

“ Au moins, songe-t-elle, ils pourront vérifier de visu que nous ne sommes pas des monstres. ”

Le bateau, par crainte d'abîmer sa coque sur les arêtes du corail, jette l'ancre à une cinquantaine de mètres de l'atoll. Des hommes mettent à l'eau une chaloupe de fer. Ils sont armés de gros fusils de chasse et commencent par ouvrir le feu sur les requins. Dès qu'un squalo commence à saigner, ses compagnons se jettent sur lui et c'est la curée. Profitant de cette diversion, les matelots s'emparent des rames et mettent le cap sur la plage. Une robuste femme coiffée d'un bonnet blanc se dresse à la proue, les bras croisés sous les seins. Les hommes portent tous une sorte de béret noir et gardent les yeux baissés. La matrone est la première à débarquer. Lana s'aperçoit alors qu'elle s'avance à la rencontre des naufragées en leur tendant des tuniques blanches en grosse toile rêche.

— Salut à vous, mes filles, lance-t-elle, je suis Dame Elona. Voilà de quoi vous couvrir décentement. Nous sommes des pèlerins du Corps Inviolé. Nous sommes heureux de vous accueillir, d'autant plus que je puis constater que vous n'appartenez pas à cette secte démoniaque qui prône les mutations.

Son visage est rougeaud, sa bouche amère et son regard inquisiteur. Son sourire évoque une grimace tant il est artificiel.

Lana et Constanzia se hâtent de revêtir les tuniques dont la toile rugueuse irrite leurs coups de soleil.

Sur l'invitation de Dame Elona, elles grimpent dans la barque qui s'en retourne au bateau.

C'est un ketch, ancien et assez mal rafistolé. Les voiles ont été recousues plus souvent que de raison et la coque est tapissée

de concrétions marines qui doivent beaucoup ralentir sa course. Il est de plus en plus certain que ceux qui le pilotent n'ont pas grandes connaissances en matière de navigation.

Les jeunes femmes se hissent sur le pont par l'échelle de coupée. Là, elles se retrouvent face à un immense vieillard bâti en bûcheron, la face recuite. Une barbe blanche, nattée à l'ancienne, lui couvre le sternum. Il est coiffé d'un chapeau noir, conique, comme en portaient les Puritains.

— Salut à vous, mes filles, lâche-t-il d'une voix de rogomme. Je suis Josh Malakorn, le patriarche de cette petite église. Nous avons quitté les terres impies où le corps humain n'est plus respecté et errons par les océans en quête d'un endroit inviolé où prospérer loin des aberrations de cette folie nommée " Science génétique ". Vous pouvez vous joindre à nous si vous le désirez. Au cours des années à venir, notre communauté aura besoin de jeunes femmes capables d'enfanter de nombreux bébés strictement humains et non retouchés.

Lana s'empresse d'assurer que son vœu le plus cher est justement d'engendrer une kyrielle de nourrissons non retouchés, et que ça ne pouvait pas mieux tomber, n'est-ce pas ? Puis elle lui sert le bobard du naufrage, bla-bla-bla.

Elle fait tout son possible pour se montrer convaincante, mais la lueur glacée qui brille dans les yeux du patriarche la met mal à l'aise et la fait bredouiller, si bien qu'elle ne se montre pas aussi persuasive qu'il le faudrait.

— Bien, bien, l'interrompt Malakorn lassé de son verbiage, vous verrez tout cela avec Dame Elona. Sachez cependant que chez nous, les femmes ne parlent pas aux hommes tant qu'elles ne sont pas honnêtement mariées. Vous vous abstenrez donc de tout papotage avec les matelots. Dame Elona vous enseignera le langage gestuel rudimentaire que nous utilisons en dernier ressort entre les sexes lorsque c'est vraiment inévitable. En règle générale nous parlons le moins possible, je considère que le silence est la plus belle chose qui soit au monde car il permet d'apprécier enfin les bruits de la Nature.

Puis, sans autre fioriture, il tourne le dos aux deux rescapées et s'en va reprendre son poste à la proue tandis que les marins hissent l'ancre.

Dame Elona fait signe aux jeunes femmes de la suivre.

Lana note que les hommes détournent systématiquement les yeux à son approche : les plus jeunes rougissent, les autres se frottent les yeux comme pour effacer l'image ignoble que la vision de ces femelles vient d'y imprimer. Tous sont coiffés d'un béret noir. A leurs manœuvres maladroitement on comprend vite qu'aucun d'eux n'est marin de profession. Ce n'est guère rassurant. Lana se dit que c'est un coup à tourner en rond sans jamais toucher terre. C'est comme ça qu'on finit par tirer à la courte paille qui sera mangé.

A la suite de Dame Elona, elles descendent dans l'entrepont. Une dizaine de femmes y sont entassées, occupées à des travaux de cuisine ou de couture. Elles portent toutes la coiffe blanche. Certaines esquissent un geste de bienvenue à l'intention des arrivantes, mais la plupart se concentrent sur leur ouvrage.

Lana comprend que, dans cette communauté, seuls Malakorn et Dame Elona jouissent du privilège de libre parole.

La matrone les entraîne à l'arrière, dans une sorte de cabine grossièrement aménagée. Caisses et coffres ne laissent qu'une étroite surface habitable. Surface qu'occupent un lit de camp et une table de travail.

— Ôtez vos tuniques, ordonne la maîtresse femme. Je dois m'assurer que vous ne présentez aucune trace d'hybridation. Nous nous faisons un devoir de préserver la pureté de la race humaine. Race dont les vrais représentants sont de moins en moins nombreux. Il est hors de question que nous hébergions des individus suspects de métamorphose.

Lana sait qu'elle ne peut refuser, ni même hésiter. Elle espère seulement qu'aucune écaille ne s'accroche encore à sa peau. Elle se maudit de n'avoir pas pensé à le vérifier. Elle se dévêt. Elona s'empare d'une loupe et entreprend de l'examiner centimètre par centimètre. De temps en temps, elle s'arrête sur un grain de beauté, puis reprend son exploration. Elle marmonne des choses comme " Hum, hum... " ou " Bien, bien. "

— C'est bon, décrète-t-elle en se redressant, tu peux te rhabiller. (et se tournant vers Constanzia, elle lance :) A toi ma jolie...

Le cérémonial recommence, avec toutefois une variante : Elona s'arrête sur la cicatrice qui zèbre le flanc de la jeune femme. Cette blessure qu'elle s'est faite en s'entaillant sur une tige de fer, en essayant d'échapper à un requin.

— Ah ! grommelle la matrone. Je n'aime pas ça. C'est dommage, c'est comme une fêlure sur un beau vase. Nous sommes les défenseurs du Corps Parfait, cette cicatrice te fait perdre de ta valeur. On ne pourra t'accoupler qu'à un garçon de moindre qualité... à condition qu'il veuille de toi, bien sûr. Tu comprends, on ne peut pas courir le risque que le bébé que tu porteras hérite de cette marque...

Constanzia ouvre la bouche pour protester : aucune cicatrice n'est héréditaire, c'est absurde ! Mais Lana lui fait signe de se taire. Quoi qu'elle dise elle ne convaincra pas la vieille folle, et de toute manière il ne sera nullement question de mariages puisqu'elles fausseront compagnie à cette bande de cinglés à la première occasion.

— Bon, soupire Elona. On va tout de même te garder car nous manquons de ventres fertiles et nous avons pour mission de repeupler la Terre avec de Vrais Humains. Nous ne pouvons, pour l'heure, faire la fine bouche. Cela dit, n'espère pas faire un beau mariage. Tu devras te résoudre à être offerte à un serviteur de basse catégorie. Dans le monde que nous allons créer, seuls les spécimens parfaits auront accès aux commandes. A présent, je vais vous inculquer les règles de base de la communauté. Chaque jour nous nous retrouverons ici, et j'approfondirai votre enseignement. N'oubliez jamais le principe de base, le plus important : n'adressez jamais la parole à un homme. Si vous êtes obligée de lui répondre pour une question de service, vous le ferez par geste. Voici les signes principaux que vous allez devoir assimiler...

Commence alors une pénible et confuse leçon de pantomime que les jeunes femmes ont beaucoup de mal à retenir.

— Aurons-nous le droit de parler entre nous ? s'inquiète Lana. Je veux dire : entre femmes ?

Elona grimace.

— Oui, fait-elle avec réticence, mais à condition de n'utiliser pas plus de cent mots par jour. Je vais vous donner un chapelet

dont les perles vous permettront de comptabiliser les mots que vous prononcerez. Quand vous arriverez au centième grain, vous devrez rester muette jusqu'au lendemain. C'est compris ? Le Patriarche déteste les bavardages de femmes. Il est impitoyable sur ce point. Il a fait couper la langue d'une novice qui ne cessait d'enfreindre la règle. Vous ne voulez pas subir ce genre de punition, n'est-ce pas ? Ce n'est qu'une habitude à prendre, après tout. Et considérez que cela augmentera votre valeur aux yeux des hommes, n'oubliez pas que ceux-ci ne supportent pas que les femmes leur cassent les oreilles avec des propos futiles. Au lieu de cancaner, écoutez donc les bruits de la Nature, il n'est pas de plus merveilleuse musique.

La leçon terminée, Lana et Constanzia doivent se coiffer du bonnet réglementaire puis rejoindre les femmes de l'entrepont qui s'usent les yeux et les doigts à ravauder des loques bonnes pour la poubelle. Cette atmosphère conventuelle évoque pour Lana celle de la communauté de chanteurs jadis rassemblée par Wolfur, et dont elle était membre. Ce n'est pas un bon souvenir. Elle pressent que Malakorn est fait du même bois : un tyran qui a su attirer à lui des créatures à la dérive, en quête d'un maître qui décidera de tout à leur place et leur épargnera la responsabilité d'une quelconque initiative.

Il va falloir jouer le jeu tant qu'ils n'auront pas touché terre. Toutefois, Constanzia l'inquiète, à bout de nerfs elle semble prête à se rebeller, à faire un esclandre qui pourrait compromettre leurs chances de salut.

23.

Une semaine s'écoule, interminable. Comme le supposait Lana, les "matelots" ne sont pas particulièrement habiles, et le navire n'est pas mené de main de maître. Malakorn passe ses journées embusqué à la proue, l'œil fixé sur l'horizon, attendant que surgisse la terre promise où il pourra semer les germes d'une race parfaite, humaine à 200%. Il a des rêves d'éleveur de bovins, ce qu'il était peut-être avant de devenir prêcheur itinérant et sauveur autoproclamé de l'humanité ?

Lana reste aux aguets. Pas plus que Constanzia elle n'est experte en travaux de couture. Le silence, sur ce cloître flottant,

devient vite étouffant. Chaque fois qu'elle grimpe sur le pont pour vider les seaux d'ordures, elle remarque la présence d'une douzaine de nageoires caudales dans le sillage du navire. Cette constatation tendrait à prouver que les requins les ont pris en filature. Pourquoi tant d'acharnement ? Cela paraît insensé. La chose implique également qu'elles ne peuvent envisager, si la situation à bord devenait intenable, de redevenir sirènes et de plonger dans les flots pour y trouver refuge.

Son inexpérience dans le domaine du ravaudage la fait affecter aux travaux culinaires. Notamment l'écaillage et la cuisson du poisson. Les pèlerins, en effet, se font un devoir de violer systématiquement le pacte de non-agression qui unit les humains à leurs "frères poissons". Ils pêchent comme jadis on exterminait les barbares ou tous ceux qui ne pratiquaient pas votre religion. L'exaltation se lit sur leurs traits quand ils relèvent les filets où gigotent leurs ennemis aux écailles luisantes. Ils éprouvent un plaisir malsain à leur écraser la tête à coups de marteau, ou à les vider de leurs entrailles alors qu'ils sont encore vivants.

Cette jouissance que Malakorn encourage, met Lana mal à l'aise. Elle s'oblige néanmoins à faire profil bas et à jouer à l'humble servante. La nuit, il lui arrive de rêver qu'elle pousse Malakorn par-dessus bord et que les requins le dévorent tandis que Dame Elona s'arrache les cheveux en glapissant de détresse. Ce sont des rêves agréables.

— Je n'en peux plus, lui a soufflé Constanzia un jour qu'elles étaient seules. Si on ne touche pas terre très vite, je te jure que je saute par-dessus bord. En plus cette vieille conne d'Elona est tout le temps à m'espionner, comme si j'allais me transformer en diablesse. Je crois qu'elle soupçonne quelque chose. Elle a peut-être repéré un truc quand elle m'a examinée, non ? La trace laissée par une écaille ?

— Moi, je n'ai rien vu, a chuchoté Lana dans l'espoir de la rassurer.

— Toi, tu n'avais pas de loupe ! a répliqué Constanzia, acerbe.

Le coup du sort se manifeste deux jours plus tard. Alors que Constanzia grimpe sur le pont pour vider un saut d'épluchures par-dessus le bastingage, le bateau encaisse une forte lame par le travers tribord. La jeune femme perd alors l'équilibre et tombe lourdement sur la hanche gauche, écrasant du même coup trois pastilles mutagènes sous-dermiques. Le produit se diffuse instantanément dans son organisme, induisant une métamorphose accélérée. Le temps qu'elle se relève, ses mains sont déjà couvertes d'écailles. L'un des matelots pousse un cri d'alarme et recule, horrifié.

Rompant la sacro-sainte règle du silence, il hurle :

— Un monstre, c'est un monstre !

Malakorn se précipite, les yeux hors de la tête. Il semble moins horrifié qu'excité, tel un inquisiteur à la perspective d'un bel autodafé. Dame Elona le rejoint.

— Je le savais ! balbutie-t-elle. Il y avait quelque chose de pas net chez cette garce ! Elle nous a menti. C'est une espionne... Ce sont deux espionnes !

— Saisissez-vous de ces catins ! ordonne le Patriarche. Attachez-les à un mât. Et n'ayez pas peur de serrer fort !

Lana est prise de court. Instinctivement, elle s'est portée au secours de Constanzia mais, à présent, elle se retrouve encerclée par les matelots qui, tous, brandissent des gaffes ou des harpons.

Sous le rush des substances mutagènes Constanzia se transforme très vite, mais assommée, incapable d'une réaction cohérente, elle titube sur le pont. Sa tunique, que la vague a détremnée, lui colle au corps. Devenue transparente, elle révèle les écailles qui, désormais la couvrent tout entière.

— Plonge ! lui hurle Lana. Plonge par-dessus bord ! Vite !

Hélas, il est trop tard, les jambes de Constanzia sont en train de se souder. Incapable de tenir debout, elle roule sur le pont. Les hommes, qui ont surmonté leur frayeur, se ruent sur elle, la traînent par les cheveux jusqu'au mât. Là, ils lui attachent les mains au-dessus de la tête avec un solide cordage. Malakorn se penche et déchire la tunique pour exposer le corps " monstrueux " de la jeune femme au regard de ses ouailles.

— Voyez ! vocifère-t-il. Voyez l'abomination de ces accouplements contre nature ! Une horreur sans nom qui ne mérite pas de vivre.

Lana ne peut rien tenter, cinq paires de mains se sont abattues sur elle, l'immobilisant. Elle est pareillement traînée vers l'autre mât, garrottée et dénudée.

— Elles étaient venues nous détruire, continue à hululer Malakorn, mais c'est nous qui allons les rayer de la Création !

— Oui ! les détruire ! renchérit Elona, car nous sommes les soldats de la Nature, ceux qui corrigent les errements des scientifiques impies ! La Nature nous guide, elle exige que nous punissions les fauteurs de trouble, ceux qui veulent changer les règles ! Rien ne doit changer ! Jamais ! Tout était parfait dès le départ, lors de la création du monde. Vouloir améliorer est un blasphème !

— Détruisez-la ! ordonne le Patriarche en pointant un index vengeur sur Constanzia. Sa simple vue est une injure à Mère Nature, elle offense son regard.

Alors, les matelots se jettent sur la condamnée, la frappant avec leurs harpons, leurs coutelas, leurs haches. L'exécution tourne à la mêlée, à tel point que les hommes finissent par déraper dans le sang et s'affaler sur le pont. Certains se blessent sur leurs propres armes, mais leurs cris se perdent dans les vociférations des exécuteurs. Elona applaudit bruyamment et encourage les tueurs.

Lana, elle, bande ses muscles et tire sur les cordages qui lient ses poignets au-dessus de sa tête. Perdue pour perdue, elle se répète que c'est le moment ou jamais d'écraser toutes les pastilles mutagènes implantées sous son épiderme. Un afflux massif de sérum aura peut-être pour effet de décupler ses forces, qui sait ?

Manque de chance, les filins sont trop serrés, et sa liberté de mouvement est à ce point réduite qu'elle ne peut espérer cogner de la hanche contre le mât.

— A son tour, à présent ! ordonne Malakorn en se tournant vers elle. Réduisez-la en morceaux que nous jetterons aux requins.

Les matelots délaissent le cadavre mutilé de Constanzia pour se tourner vers leur prochaine victime. Souillés de sang de la tête aux pieds, ils avancent en brandissant leurs lames engluées.

Et puis...

Et puis il se passe quelque chose d'incompréhensible. La tête du Patriarche vole dans les airs, arrachée de son cou. Dame Elona s'effondre en essayant vainement d'endiguer l'hémorragie qui s'échappe à longues saccades de sa gore tranchée. Les matelots tombent les uns après les autres, éventrés, mutilés. Des mains, des bras coupés roulent sur le pont. La terreur s'empare des survivants qui, cédant à la panique, enjambent le bastingage et plongent dans les flots... Les requins n'en font qu'une bouchée.

Abasourdie, Lana découvre alors la créature à l'origine de cette tuerie, c'est un triton qui, profitant de ce que l'attention de l'équipage était focalisée sur Constanzia, s'est hissé à bord. Ses griffes aussi longues que des couteaux, cisailent avec aisance muscles et os. Sa poitrine, couverte de plaques écailleuses le protège des harpons qui réussissent à peine à l'égratigner.

En l'espace d'une minute, le pont est couvert de cadavres et vide de combattants. La créature des abîmes s'avance alors lourdement vers Lana. Ses griffes s'approchent de la jeune femme, non pour la lacérer mais pour couper les cordages qui la retiennent prisonnière. Lana ne comprend plus rien. Figée, elle fixe les pupilles fendues, reptiliennes de son sauveur.

La gueule de la créature s'ouvre sur un fouillis de crocs, sa langue violette s'agite. La bête émet une suite de borborygmes qui, à force d'être répétés, finissent par prendre un sens.

Et Lana entend ces mots absurdes :

— Ra... Ramos, c'est moi... Ramos.

24.

La main griffue se pose sur son avant-bras pour la tirer de la paralysie mentale qui s'est abattue sur elle. Elle avait oublié Ramos... Ou plutôt, elle l'avait chassé de son esprit. Ainsi, il est allé jusqu'au bout du processus de métamorphose! Il revient aujourd'hui la sauver? Non, c'est absurde, c'est trop énorme. Il y

a probablement une autre explication, plus pragmatique, à n'en pas douter!

Le triton la tire vers le bastingage, lui indiquant par geste qu'elle doit plonger. Parallèlement, il la bombarde d'images télépathiques confuses qui soulignent cette nécessité. Et, comme elle refuse toujours de bouger, il la prend dans ses bras... et la jette par-dessus bord.

Par réflexe, et parce qu'elle a peur de se noyer, Lana presse l'une des pastilles insérées dans sa hanche. Elle est terrorisée par la présence des requins. L'eau est rougie par le sang et brasse des centaines de débris organiques. Les restes des matelots que les squales continuent à se disputer. Alors qu'elle commence à avaler de l'eau salée, le processus de métamorphose se déclenche enfin, transformant ses poumons en branchies. Ramos a plongé derrière elle, il la prend par la main et la guide vers les profondeurs.

Les requins ne les poursuivent pas. Lana, qui recouvre peu à peu ses facultés mentales, s'interroge : pourquoi Ramos, à l'instar des ex-humains ayant opté pour la "collaboration", ne se trouve-t-il pas enfermé dans l'un des garde-manger réservés aux sirènes? Est-ce parce qu'il aurait mieux réagi au fameux traitement de conversion?

Elle n'y comprend rien et se perd en conjectures.

Ils sont à présent assez bas. Pas de ruines sur les fonds marins, ce qui tend à prouver qu'ils sont loin des côtes originelles des anciens continents. Ramos a l'air de suivre un itinéraire précis. A tout hasard, Lana tente une liaison télépathique : "Où allons-nous?"

En guise de réponse elle reçoit l'image d'une sirène trônant dans ce qui ressemble à une architecture de corail. Sans doute l'équivalent d'un palais sous-marin. L'image vacille, devient floue, puis s'efface.

Ramos a-t-il voulu lui faire comprendre qu'elle était convoquée par une instance supérieure? Une sorte de... reine?

"Celle qui ne cessait de vouloir s'introduire dans mes pensées? songe-t-elle. Celle qui nous espionnait et nous suivait à la trace, Constanzia et moi?"

Oui, ce pourrait être l'explication.

Ils nagent longtemps. Cette fois, les squales s'écartent craintivement sur leur passage, comme si Ramos était dépositaire d'un pouvoir devant lequel ils doivent s'incliner.

Les deux nageurs arrivent enfin en vue d'un agglomérat de concrétions coralliennes qui pourrait, d'une certaine manière, témoigner d'une volonté architecturale. Il y a là comme une logique étrange, un sens de l'harmonie bizarre mais indéniable pour qui se donne la peine de regarder.

D'autres sirènes semblent en défendre les abords. Elles n'ont ni armes, ni casques ou boucliers comme on se plaît à les représenter d'ordinaire dans les bandes dessinées. Elles n'en ont, du reste, nullement besoin car il émane de leur personne une incontestable aura de puissance meurtrière. C'est la première fois que Lana les côtoie d'aussi près, et la comparaison n'est pas à son avantage. Elle se fait l'effet d'une chatte de gouttière jetée dans une fosse remplie de tigresses affamées.

Cela dit, elle ne comprend toujours pas ce qu'elle fait là. Elle n'a aucun mal à percevoir le mépris des sirènes, elle nage au milieu d'une eau qu'épaissit leur suffisance hautaine.

Ramos lui signifie d'entrer dans le "palais" par un tunnel tapissé de crabes dont les milliers de pinces forment une herse cliquetante. Ça et là, de grosses pieuvres glissent paresseusement en nouant et dénouant leurs tentacules. Il leur serait très facile de fondre sur Lana pour l'étrangler, ou la démembrer.

Néanmoins, comme Ramos s'impatiente, la jeune femme obéit. Tout au bout du boyau s'ouvre une vaste caverne. Une seule sirène y trône, au sommet d'un rocher. Ramos, reste à l'entrée de la grotte, comme s'il s'agissait d'un lieu sacré qui lui est interdit.

Lana s'immobilise, ne sachant quelle attitude adopter. Et soudain une voix explose dans son cerveau :

" Et alors, qu'est-ce que tu fous? On ne reconnaît plus les copines? C'est moi... Gudrun. Tu ne te rappelles pas? "

Gudrun?

" Mais oui, insiste la voix. La dernière fois qu'on s'est vues, je bouffais un goéland sur la plage. Je t'en avais offert mais tu as joué les dégoûtées. Pas très sympa. "

Lana reste paralysée de stupeur. C'est finalement Gudrun qui rétablit le contact.

“ Ok, fait-elle, je déconne. Pose-toi là et écoute. Je vais devoir t'imposer une mise à jour. Pour le moment tu es hors de danger, mais c'est temporaire. Ta survie dépendra de la décision que tu choisiras. Et pour cela je vais être forcée de t'expliquer pas mal de choses.

— Qu'est-ce que tu es? demande Lana. Une espèce de reine?

— Non, il n'y a pas de reines chez les sirènes. Elles décident en commun des orientations stratégiques de la tribu. Ce n'est pas facile car elles sont vindicatives et réagissent au quart de tour. Mais bref, on n'en est pas là. J'ai beaucoup évolué, tu sais.

“ Quand on s'est quittées, j'étais une victime typique du bourrage de crâne qu'on nous faisait subir là-haut. Je gobais tout ce qu'on nous disait : les frères poissons, la nouvelle vie sous-marine, les merveilles de l'océan, la grande fraternité des espèces enfin réunies dans l'amour universel. Toutes ces conneries de prêchi-prêcha. J'étais persuadée qu'une existence merveilleuse m'attendait sous la surface, loin de la crasse et de la pauvreté. J'allais m'épanouir dans l'eau salée qui me laverait de mes péchés, de mes erreurs.

“ Quand tu as disparue, je t'ai maudite. On parlait de toi comme d'une traîtresse, d'une terroriste conspirant à la destruction de tes frères de race. L'infirmière qui t'a aidée à t'enfuir à été jugée et condamnée en tant qu'espionne, avant d'être brûlée sur un bûcher en place publique.

“ L'impact sur la population a été foudroyant. Beaucoup de gens qui refusaient jusque-là la mutation ont couru s'inscrire dans les centres de traitement. Une file d'attente interminable s'est constituée devant la sardinerie. Les mecs dormaient sur le trottoir de peur de se faire piquer leur place... La rumeur disait qu'il n'y aurait pas assez de sérum pour tout le monde, et que ceux qui n'auraient pas eu le temps de muter finiraient noyés lorsque la côte s'effondrerait. Ce qui n'allait plus tarder car l'émiettement s'accélérait.

“ Je me rappelle que j'étais soulagée d'avoir achevé mon cycle complet de mutation et d'être enfin devenue une sirène. Quelle conne ! Bon sang, je n'étais qu'une imitation de sirène!

— La ville s’est éboulée? demande Lana.

— Oui, en grande partie. La sardinerie a été engloutie, ce qui est assez ironique quand on y pense. Ramos et moi on faisait partie de la dernière promotion. On nous a mis à l’eau en nous souhaitant tout le bonheur possible. Le pire, c’est qu’on y croyait. On s’attendait à être reçus en fanfare...

“ Au lieu de ça, on s’est retrouvés encerclés par un millier de requins qui nous ont poussés en direction d’un stade, au milieu des ruines. Nous avons été rassemblés, entassés là comme un troupeau. Ceux qui s’y trouvaient déjà parqués nous ont révélé la vérité. Et nous sommes tombés de haut : nous n’étions que de la nourriture, une réserve de viande destinée à permettre aux espèces sous-marines de respecter le pacte de non-agression temporaire conclu par les peuples des profondeurs.

“ Une réserve de bouffe, voilà, c’était tout. Rien d’autre. A travers les océans, des milliards d’humains étaient tombés dans le même piège et croupissaient dans des enclos semblables, condamnés à se nourrir de plancton, de lichen, de crabes, de coquillages, et aussi de certains petits poissons exclus du moratoire parce jugés trop idiots. Quoi qu’on prétende, on est toujours la sous-race de quelqu’un.

“ Tous les jours, ou presque, les sirènes venaient nous rendre visite, et faire leur marché. Nous vivions dans la terreur d’être choisis. La panique s’emparait des prisonniers, certains tentaient de s’enfuir... et c’étaient bien sûr les premiers choisis. Mais tu as pu suivre tout cela de tes propres yeux, n’est-ce pas?

— Ce pacte de non agression, s’enquiert Lana, il est réellement observé?

— Bien sûr que non, mais on fait comme si... Les sirènes le respectent, oui, mais pas les requins, ils sont trop frustrés, trop dominés par leurs instincts. Il est évident qu’un jour ou l’autre une guerre sans merci éclatera entre les deux races. Le moratoire n’est qu’un entracte, une pause.

— Mais toi, comment t’en es-tu sortie?

— Par un coup de chance miraculeux. Un jour, mon tour est arrivé. Une sirène d’une taille impressionnante s’est jetée sur moi, m’a saisie par les cheveux et emportée avec elle. Le nuage

de sang répandu par le festin auquel se livraient ses compagnes a masqué notre fuite. Personne ne s'est rendu compte qu'elle ne me dévorait pas.

— Pourquoi?

— C'est un peu compliqué à résumer. Elle s'appelait Shakana, elle disait avoir cent cinquante ans, ce qui n'a rien d'extraordinaire pour quelqu'un de sa race.

“ Elle voulait... Bon, pour faire court je dirai qu'elle souffrait de solitude et désirait une compagne qui l'assisterait dans ses derniers jours, car elle se sentait mourir. Ça ne se voyait pas, les sirènes ne vieillissent jamais. Elles restent intactes jusqu'à l'heure de leur mort. Pas de seins qui tombent, pas de cellulite, pas de rides... Impeccables, les garces.

“ Shakana voulait une dame de compagnie. Quelqu'un qui l'écoute car elle éprouvait le besoin de raconter sa vie, de faire le bilan... un truc de vieux, bien sûr. C'est à ça qu'on devinait qu'elle avait atteint le bout de la route car les sirènes vivent plutôt dans le présent, sans se soucier du futur. Elles sont esclaves de leurs sensations, de leurs appétits : la nourriture, le sexe, l'exercice physique. Elles aiment la guerre, le combat. Elles voient dans le moratoire une insupportable punition. Elles rêvent de régner sur les océans. Et, bien sûr, elles se détestent entre tribus.

“ Shakana avait dépassé ça. Oh! ce n'était pas le résultat d'une évolution philosophique, non, elle n'avait tout simplement plus assez d'énergie pour s'échauffer la bile.

— Bref, tu es devenue sa compagne...

— Oui, on peut dire ça comme ça. Elle m'a transmis ses secrets, car c'était quelqu'un d'à part dans son ethnie. La plus importante de ses révélations a été celle qui m'a permis de me hisser à la place que j'occupe aujourd'hui. Shakana était détentrice du venin.

— Heu? C'est-à-dire?

— Le “ venin ” a pour fonction de guérir les blessures que les sirènes peuvent recevoir lors d'un combat. TOUTES les blessures — même celles qui impliquent une issue mortelle— à condition

que le corps n'ai pas été mis en charpie par les mâchoires d'un requin, bien sûr.

— Tu veux dire que Shakana avait le pouvoir de ressusciter les morts... !

— Non, ça ne va pas jusque-là. Cette guérison, sous ses airs miraculeux, reste temporaire. Tôt ou tard, la plaie réapparaît, et le mal fait son œuvre. Ce n'est somme toute qu'un rafistolage, une pause dans le processus, mais qui permet, lors d'un conflit, de reconstituer rapidement un bataillon a priori décimé par les combats. Les blessés guérissent comme par magie, c'est tout ce qui importe aux commandantes de sections qui doivent, dès le lendemain, lancer un nouvel assaut.

“ Shakana n'était nullement vénérée comme une déesse. Si son utilité était reconnue, elle ne lui valait aucun privilège particulier, elle était considérée comme une infirmière, pas davantage. Quelqu'un d'indispensable mais qu'on ne respecte pas vraiment parce qu'elle n'est qu'une exécutante. Une technicienne.

— Pourtant ce n'est pas rien de ramener des moribonds à la vie, non?

— Pas aux yeux des sirènes. Elles méprisent la faiblesse... Être blessée, à leurs yeux, c'est la conséquence d'une certaine forme d'incompétence, autrement dit: de faiblesse. Pour cette raison, les combattantes, même une fois guéries, sont considérées comme des guerrières au rabais, et l'on ne célèbre jamais leur courage. Soigner, reste pour les sirènes un art mineur. Un truc dont on aimerait pouvoir se passer. Une espèce de tricherie. Mieux vaut une belle mort qu'un rafistolage qui vous laisse vivante mais abîmée.

— Beaucoup d'entre elles ont ce pouvoir?

— Non, il y a très peu de détentrices du venin. Shakana était la dernière de cette tribu, il lui fallait donc transmettre ce don avant qu'il ne se perde, il lui fallait... une héritière.

— Pourquoi toi ? Ça ne manque pourtant pas de sirènes dans le coin!

— Je suppose qu'elle voulait se venger du mépris que ses congénères lui avaient témoigné au cours de son existence.

Choisir une ex-humaine pour héritière, c'était un sacré pied-de-nez. Un super camouflet.

— D'accord, je comprends mieux. Et donc... elle t'a transmis ce pouvoir. Mais comment? En prononçant une formule magique?

— Non, en me mordant. Elle m'a en quelque sorte purgée, guérie, des restes d'humanité qui subsistaient en moi en dépit du processus de transformation. Je suis devenue biologiquement une des leurs, je ne suis plus seulement une contrefaçon produite par la Sardinerie. Et encore moins un simple morceau de viande parquée dans un stade!

“ Oui. Shakana m'a mordue. Mais j'étais d'accord. Je savais qu'elle vivait ses derniers jours. Une fois qu'elle serait morte, je ne bénéficierais plus de sa protection, les autres sirènes s'empresseraient de me mettre en pièces. J'ai accepté. Je n'avais pas le choix. Je savais que je pouvais en crever.

— Donc, tu es devenue l'héritière du don. La super infirmière qui sauve les mourantes.

— Oui, le venin coule en moi. Je bénéficie d'un statut particulier. Les autres sirènes ne m'aiment pas mais elles ont besoin de moi.

“ Cela dit, je n'ai aucun pouvoir décisionnaire et je ne me mêle pas aux assemblées de la tribu. Mais je suis là, et personne n'oserait me porter préjudice. Mes caprices ou mes décisions sont respectés. Je suis celle qui pourra reconstituer les rangs de leur armée quand la grande guerre sous-marine éclatera, ce qui ne saurait tarder. Tu piges?

— Oui... et c'est ce que tu vas me proposer, non? Une réelle mise à jour biologique, de façon qu'il n'existe plus la moindre différence entre elles et moi.

— Exact. Si je te mords, tu deviendras à 100% une vraie sirène. Ce qui te mettra à l'abri, car elles ne peuvent s'offrir le luxe de tuer une nouvelle recrue. Surtout dans le contexte de tension qui règne actuellement. Une précision toutefois : tu n'auras pas le don. Je peux réparer les sirènes à l'infini, mais aucune n'héritera du don tant que je serai en vie. Le don ne peut

se transmettre que lorsque la détentrice est à l'article de la mort... et ce n'est pas mon cas.

— Quel dommage, je suis affreusement déçue... mais je me pose la question : ai-je envie de devenir une vraie sirène et de passer ma vie au fond de l'océan?

— Lana! Ne déconne pas. Ne me joue pas la grande scène des problèmes de conscience morale! Merde, réveille-toi! Les continents sont tous condamnés, c'est irréversible, d'ici vingt ans il ne subsistera plus un pouce de terre au-dessus de nos têtes. L'émiettement va se poursuivre, et tout basculera dans la mer, quoi que tentent les humains.

— Qu'en sais-tu?

— Je le sais parce que Shakana m'a révélé pourquoi, et je te le dirai bientôt. Quand tu sauras la vérité, tu me supplieras de te mordre.

— Si tu le dis... J'attends de voir. Et Ramos, que vient-il faire dans tout ça?

— Rien. Il me faisait pitié, et on avait un peu baisé lui et moi quand nous étions encore humains. Alors, en souvenir du passé, je l'ai récupéré dans le stade où il croupissait en attendant d'être dévoré. J'en ai fait mon serviteur. En tant que détentrice du venin j'ai droit de faire des caprices, je te l'ai dit. Je l'ai mordu pour corriger les erreurs qu'avaient laissées en lui la métamorphose approximative des guignols de la Sardinerie. A présent c'est un vrai triton, pas un imitation.

“ Quand vous avez été parachutées, toi et ta copine, je l'ai tout de suite senti. Ramos également. On vous a pistées, télépathiquement... Ce n'était pas difficile. C'est d'ailleurs un miracle que les autres sirènes ne vous ai pas repérées. Les pouvoirs qu'on vous a donnés sont défailants, vous avez dû vous en rendre rapidement compte, non?

— Exact.

— Ramos et moi, on s'est dit qu'on allait vous protéger, à votre insu. Par solidarité. En souvenir de l'époque où l'on était encore connement humains. Ça n'a pas toujours été facile, vous bougiez beaucoup. C'est Ramos qui m'a prévenue quand vous avez embarqué sur le bateau de ces illuminés. Les requins vous

pistaient sur mon ordre, mais on ne peut pas leur faire confiance. Leur instinct de dévoration reprend facilement le dessus. Bref, tu connais la suite.

Gudrun se tait, indécise. Son regard sonde Lana, fouille dans ses pensées. Cette dernière ne peut cacher ses réticences, le pouvoir télépathique de Gudrun — très supérieur au sien — ouvre toutes les portes de la conscience, même les mieux verrouillées.

— Je vois que tu ne me crois pas, fait la voix de Gudrun dans sa tête. Toi aussi, tu es victime du bourrage de crâne que tu as subi pendant ton stage de formation, dans cette base militaire ridicule qui, dans quelque temps, basculera elle aussi dans les vagues.

“ En réalité, les peuples de l’eau ne sont pas en guerre contre les humains, ils n’ont jamais programmé leur disparition. Ça, c’est l’interprétation des militaires qui t’ont expédiée ici. Elle est fausse. A 100%. De la pure paranoïa. Pourquoi? Parce que les habitants des abysses ont déjà bien assez des guerres qui les opposent entre tribus. Ils ne voient pas la nécessité de se coller un conflit supplémentaire sur le dos. Ils ne sont pas responsables de l’effondrement de continents dont ils se foutent éperdument.

“ Par ailleurs, comme tu as pu le constater, ils ne disposent d’aucune technologie. Pas de machines, pas d’armes. Cet émiettement n’est pas leur fait, il provient... d’autre chose. Une chose qui les dépasse. Qui nous dépasse tous et contre laquelle on ne peut rien. Si tu acceptes de me suivre, je te montrerai comment cela se produit, et je te prouverai que nous n’y avons aucune part.

“ Maintenant suis-moi, nous allons devoir nager un bon moment. Pendant tout ce temps, évite de penser, cela réduira le risque que tu sois repérée par les sirènes ou les requins. Il n’est pas utile de provoquer leur colère. Comme je te l’ai expliqué, ce sont des créatures irascibles, et je n’ai pas vraiment le droit de te révéler nos secrets. ”

Gudrun s’élance. Il est évident qu’elle se déplace désormais avec une puissance et une élégance que Lana ne peut égaler. La morsure de sa protectrice lui a transmis de nouvelles capacités. Lana se coule laborieusement dans son sillage. Ses pensées sont

confuses. Elle ne sait ce qu'elle doit croire. Gudrun a-t-elle été endoctrinée par Shakana au point de perdre le sens des réalités? A-t-elle choisi d'enjoliver la vérité pour justifier son passage dans le clan des sirènes, que d'aucuns pourraient assimiler à une trahison?

Elles nagent longtemps, trop longtemps pour Lana qui sent la fatigue la gagner.

Tout à coup, Gudrun s'immobilise et lui désigne un grand amas rocheux.

“ Regarde, ordonne-t-elle mentalement. Ce sont les vestiges des falaises qui se sont effondrées il y a des siècles. Les mecs de l'époque les avaient vraiment sculptées pour qu'elles reproduisent la forme du géant de la légende, le prétendu dieu de la mer. Je croyais que c'était une histoire à dormir debout jusqu'à ce que Shakana m'amène ici. Regarde! Là-bas, on distingue encore des fragments de la tête : l'œil, le nez, la bouche... Et ici, l'autre main, la première qui s'est détachée et a basculé dans la mer. Ces abrutis avaient réellement modifié les contours du continent. ”

A force d'attention, Lana réussit à surprendre, çà et là, les formes décrites par Gudrun. Encore pourrait-il s'agir de coïncidences. Rien n'est sûr. Somme toute, elle n'est guère convaincue et s'interroge: faut-il y voir chez Gudrun l'indice d'un délire hallucinatoire ? Le fameux “ venin ” qu'on lui a injecté en serait-il la cause?

Elles reprennent leur course épuisante. Une chose est certaine cependant, les requins s'enfuient à l'approche de Gudrun comme s'ils flairaient un prédateur les surpassant en méchanceté.

“ On est arrivées, annonce cette dernière en s'accrochant à un rocher. Mieux vaut ne pas aller plus loin, c'est dangereux. ”

Lana l'imite. A trois kilomètres s'ouvre une crevasse gigantesque qui court à perte de vue. La largeur de la faille doit frôler les deux mille mètres et laisse deviner un à-pic insondable.

“ Voilà, reprend Gudrun, c'est la frontière où deux plaques tectoniques se retrouvent nez à nez. Le fond des océans en est sillonné, nul n'a jamais pu les explorer tant elles sont profondes. Nul n'a jamais pu poser le pied au rez-de-chaussée des abysses.

C'est d'ici que partent les vibrations qui fragmentent peu à peu les continents. De cette toile d'araignée qui couvre le fond des mers. Si nous nous en approchions, ces pulsations nous réduiraient en miettes, tu comprends?

— Tu veux dire que l'écroulement des terres est le fait d'un simple processus naturel?

— Mais non! La Nature n'a rien à voir là-dedans! La Nature n'est pas une entité pensante capable de stratégies, voire de rébellions ou de punitions, comme se le répètent les humains. Elle est là, c'est tout. Ces pulsations sont le fait de créatures qui les ont intentionnellement fabriquées.

— Je ne pige pas.

— Tout cela a été organisé il y a des milliers d'années, voilà ce que j'essaye de te faire comprendre. Shakana m'a tout révélé.

“ Il y a très longtemps, des êtres venus d'une autre planète ont installé quelque chose au fond des fosses marines, là où personne ne peut descendre. Appelons cela “ une machinerie ” faute de mieux. Cette machinerie est réglée pour se déclencher à date fixe, disons tous les cinquante siècles, par exemple. Son boulot consiste à détruire tout ce qui se trouve en surface, à effacer les villes, les continents, les pays, et causer la mort de ceux qui les habitent.

— Mais pourquoi? C'est absurde, tu es folle...

— Non, c'est une remise à zéro. La machine efface tout puis recommence, fabriquant une nouvelle planète selon des paramètres inédits qu'elle n'a pas encore utilisés jusqu'à présent. Quand tous les continents que nous connaissons auront été détruits, elle utilisera cette pâte pour modeler autre chose. Selon un programme qu'on a implanté dans sa mémoire. Un univers sans rapports avec l'ancien. Elle mettra en place les éléments nécessaires à la création de la vie mais en s'arrangeant pour qu'ils donnent naissance à quelque chose de radicalement neuf. Un truc encore jamais tenté. Elle laissera cet univers se développer, prospérer, dégénérer, puis l'effacera comme elle est en train d'effacer celui-ci. Puis elle recommencera, encore et encore... Jusqu'à ce qu'elle tombe en panne... dans dix mille ans ou jamais, qui sait ?

— C'est idiot, à quoi cela servirait-il?

— C'est une expérience, ma poupée! Une expérience conçue par des créatures qui ont peut-être disparues il y a longtemps. Une expérience de laboratoire, une suite de simulations, comme ça... pour voir! Par curiosité! Et nous n'y pouvons rien. Personne ne peut descendre au fond des abysses, la pression est telle qu'aucune créature vivante n'y résisterait. Et même, si l'on trouvait un moyen, nous serions probablement impuissant devant la complexité de cette machine qui dépasse notre entendement.

— Mais vous, alors? rétorque Lana. Le peuple de l'eau? Tu penses que vous serez épargnés par cette remise à zéro?

— Non, Shakana n'y croyait pas. Nous serons effacés, seule l'eau restera parce qu'il n'y a pas de vie sans eau. C'est la condition première de la Création. Mais cela n'arrivera pas avant un siècle ou deux. Cela nous laisse un peu de temps.

— Tu es complètement cinglée, souffle Lana. Je ne crois pas une seconde à ton histoire, c'est du délire.

— Comme tu veux ma jolie, mais tu as tort. C'est la réalité. Cette planète n'est qu'une expérience de laboratoire, une suite de simulations ininterrompues qui surviennent à date fixe. La machine efface tout et recommence à zéro, en essayant d'innover, de ne jamais se répéter. Tu as oublié l'histoire des dinosaures? Ça aurait dû pourtant nous mettre la puce à l'oreille. Il n'y a jamais eu de météorite, d'épidémie ou de refroidissement. Ils ont disparu parce que l'heure avait sonné pour la machine de tenter autre chose, une nouvelle simulation. C'est ce qui est en train de se produire. L'heure a sonné. Le plus drôle dans tout ça, c'est que ceux qui ont mis cette expérience en marche sont probablement morts depuis mille ans, ou qu'ils ont cessé de s'y intéresser. Le problème, c'est que quelqu'un dans leur labo, à l'autre bout de l'univers, a oublié de débrancher la foutue machine, et qu'elle continue à mouliner des futurs expérimentaux auxquels personne ne s'intéresse !

Lana va une nouvelle fois protester quand une vibration la rejette en arrière, c'est comme si l'eau s'épaississait brusquement, se changeant en un mur de verre liquide. Aux alentours de la faille, des rochers s'émiettent.

— Tirons-nous! lui hurle mentalement Gudrun. C'est ce dont je te parlais : des émissions soniques qui disloquent les racines des continents. Vite! Donne-moi la main!

Gudrun saisit le poignet de Lana et se propulse en arrière de toute la vitesse dont elle est capable. Une minute plus tard, elles sont sorties du champ vibratoire. Lana a l'impression de ne plus avoir un os intact.

— Alors? triomphe Gudrun. Tu commences à y croire à présent?

— Je ne sais pas.

— Quand j'ai découvert l'existence de la machine j'ai enfin compris pourquoi les tribus de sirènes se battent avec tant d'acharnement. Ce n'est pas uniquement pour le plaisir d'en découdre, de se défaire d'un trop plein de vitalité. Je les soupçonne d'être habitées par une pulsion suicidaire dont le but secret est d'empêcher le pullulement de leur race. Certes, elles n'en ont pas conscience, mais Shakana était certaine que cette pulsion leur avait été implantée par la machine. C'était là, à son avis, un principe d'autorégulation dont elles n'ont nullement conscience. Dès que leur population dépasse un certain nombre d'individus, leur fureur guerrière se réveille, les poussant à se massacrer sous les prétextes les plus futiles.

— On pourrait dire la même chose des humains, non?

— Tout à fait, et cela prouve que les humains ont, eux aussi, été fabriqués par la machine.

25.

Lana ne peut se résoudre à y croire. Maintenant qu'elles ont regagné la grotte personnelle de Gudrun, le doute s'installe en force. Tout cela est trop... désespérant?

Elles se restaurent en silence. Un festin de crabes crus et de homards.

Au bout d'un moment, Gudrun déclare:

“ Si j'ai bien compris, tu n'as pas l'intention d'accepter la morsure, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas, répond Lana. Je dois réfléchir. Cet univers n'est pas le mien. Je pensais m'y plaire, aujourd'hui je ne m'y

sens pas à l'aise. Toi, ça a l'air de te convenir, tu t'éclates manifestement dans ton rôle de sirène, moi j'ai du mal à m'imaginer définitivement dans cette peau écailleuse, sans mes jambes. Je suis terrifiée à l'idée de ne pas pouvoir redevenir humaine.

— D'accord, prend le temps de réfléchir. Si tu veux reprendre ton apparence première et rentrer chez ceux qui t'ont envoyée ici, Ramos t'escortera pour que tu puisses faire la route en toute sécurité. C'est toi qui vois. Mais tu sais ce qui va arriver ? Une fois là-bas tu feras ton rapport, et je peux te dire par avance qu'ils n'en croiront pas un mot. Ça dépasse leurs facultés de compréhension. Ils décréteront que tu es folle, que tu as mal survécu aux métamorphoses.

“ J'espère qu'ils ne t'enfermeront pas dans une cellule pour le restant de tes jours. Et puis, surtout, ils prendront la précaution d'extraire de ton corps les pastilles mutagènes qui te donneraient la possibilité de revenir ici. Tu resteras humaine, pour toujours... du moins jusqu'à ce que la falaise sur laquelle est construite cette foutue base s'effondre dans la mer.

“ Mais bon... je ne vais pas te forcer. Si tu décides de partir, ne te crois pas obligée de me dire au revoir, va trouver Ramos et prend la route. Je vais le prévenir que je suis d'accord. Il t'obéira. En fait, je crois qu'il était vraiment amoureux de toi. Quand tu as disparu, il a sombré au trente-sixième dessous. Je pense que c'est pour ça qu'il a accepté de devenir triton. Plus rien ne le retenait à la surface.

Le repas achevé, Gudrun guide Lana jusqu'à une grotte annexe où elle pourra se reposer, puis se retire sans un signe.

Toutes deux savent qu'elles ne se reverront jamais. Lana s'étend sur un lit d'algues fraîches. Elle se préparait à affronter une nuit d'insomnie mais sa fatigue est telle qu'elle s'endort aussitôt.

Quand elle s'éveille, elle ne prend pas le temps de réfléchir et va trouver Ramos qui dort au seuil de la caverne principale. Le triton secoue la tête mais ne dit rien.

Il ne transmettra aucune image mentale à sa compagne tout le temps qu'ils mettront pour rejoindre les rivages d'Usaniland. Le voyage sera long et pénible, Lana se demandant dix fois par

heure si elle a fait le bon choix, car il est encore temps de faire demi-tour.

Elle essaye, bien sûr, d'amorcer un contact mental avec Ramos mais échoue systématiquement. Le triton lui transmet chaque fois la même incompréhensible bouillie de couleurs et de sons qui doit correspondre à ses sentiments du moment. Cela conforte Lana dans l'idée qu'elle n'est pas faite pour la vie sous-marine.

Au large d'Usaniland ils sont arrêtés par les filets d'acier et les chapelets de mines qui défendent les abords de la base. Lana se hisse sur un récif et ordonne à Ramos de faire demi-tour sans plus attendre car elle craint qu'une patrouille ne repère leur présence et n'ouvre le feu.

Le triton hésite, puis disparaît au creux des vagues.

Lana se recroqueville dans un creux de rocher. Elle attend que l'air vif sèche l'eau sur son corps et que la métamorphose s'exerce dans l'autre sens, lui restituant son apparence humaine.

Elle est à peine redevenue femme qu'une vedette militaire s'approche d'elle, mitrailleuse en batterie. Lana doit s'identifier par son matricule et prononcer le nom de Gollogort pour que les soldats renoncent à la cribler de balles.

C'est avec beaucoup de méfiance qu'ils acceptent de l'accueillir à bord. Comme elle est nue, on l'enveloppe dans une couverture, non sans s'être assuré auparavant qu'aucune écaille ne collait à sa peau.

Une fois à terre, elle est mise en isolement dans une cellule sans fenêtre. Il s'écoule une heure avant que Gollogort ne vienne la délivrer.

— On te croyait morte, lâche-t-il simplement. Où est Constanzia?

26.

Deux mois plus tard.

Aujourd'hui il fait gris, un crachin serré crépite sur le ciré de Lana. Elle a tout même décidé de quitter la minuscule bicoque

accrochée à la falaise — en zone d'éboulement ! —, que le commandement militaire lui a attribuée pour services rendus en milieu hostile.

Elle a découvert qu'elle appréciait ce temps maussade, humide en diable, et les cris des goélands qui pullulent sur la lande. Elle marche, examinant d'un œil averti les jalons fichés dans le sol pour déterminer la vitesse à laquelle la falaise s'émiette.

C'est son travail désormais.

Surveillante d'effondrement.

Quelle promotion! Elle doit téléphoner les résultats de ses observations à un quelconque poste de centralisation, installé elle ne sait où. Tout cela génère une paperasse statistique que personne, probablement, ne consulte, mais il faut bien se donner l'illusion de maîtriser les événements, n'est-ce pas?

A son retour, trois mois plus tôt, elle a été interrogée des jours durant par des officiers de renseignement soupçonneux, carrément hostiles, ou exagérément compatissants. Tout ce qu'elle a dit a été enregistré, écouté et réécouté par des comités " d'experts ".

Comme l'avait prévu Gudrun, personne ne l'a crue. On a décidé qu'elle était victime d'un stress post-traumatique l'amenant à confondre fantasmes et réalité. Certains ont même émis l'hypothèse qu'elle avait subi un lavage de cerveau. L'histoire de la machine cachée au fond des abysses a même fait rire les psychiatres convoqués pour la circonstance..

Bref, tout ce qu'elle a raconté a été jugé absurde, non crédible, et probablement induit par la haute toxicité des implants mutagènes. Pour son bien, on s'est d'ailleurs dépêché d'extraire ces mêmes implants, lui laissant une large cicatrice sur chaque hanche. On ne veut surtout pas courir le risque qu'elle se mette dans la tête de plonger du haut de la falaise pour retourner vivre chez les poissons! Elle en sait beaucoup trop...

Lana ricane. Que sait-elle en vérité? Que la base a été évacuée car le commandement militaire craignait qu'elle ne s'effondre. Que ce fameux " commandement " se réduit à une dizaine d'officiers qui se chamaillent des heures durant pour

mettre au point une contre-offensive que la pénurie de matériel en état de marche rend pathétique?

Lana s'immobilise au troisième jalon. Aller plus loin relèverait du suicide car la falaise est devenue aussi fragile qu'une biscotte mouillée. Seuls les goélands peuvent s'y promener en toute impunité. Beaucoup sont apprivoisés et accueillent la jeune femme avec empressement car elle a coutume de leur apporter les restes de son dîner. Ils raffolent des nouilles à l'eau qu'ils confondent sans doute avec les vers de sable truffant la plage. La distribution est l'occasion de batailles mémorables et de hululements à vous rendre sourd.

Lana s'arrête donc au troisième jalon et scrute la mer. Elle pense à Ramos, à Gudrun.

Elle attend.

27.

Gudrun est très inquiète. Le monde sous-marin est aujourd'hui la proie de convulsions qu'on se plaisait à imaginer fort lointaines il y a encore peu.

Depuis deux mois, les courants charrient des milliers de poissons morts. De poissons cuits, dont la chair s'émiette dès qu'on fait mine d'y toucher. Après enquête, il est devenu évident que plusieurs fosses abyssales, non contentes d'émettre des vibrations disloquant les continents, régurgitent maintenant des émissions de lave amenant l'eau de mer au point d'ébullition. Bouleversée par ces remontées de matière en fusion issues du noyau, la température des océans grimpe de façon hallucinante. Lorsqu'elle aura dépassé la limite tolérable, la flore et la faune sous-marines disparaîtront, car rien ne peut survivre très longtemps dans une marmite d'eau bouillante... or, c'est ce que laissent présager les événements récents. Gudrun en est convaincue depuis qu'elle a vu dériver au seuil de sa caverne la dépouille d'un requin cuit au court-bouillon.

La coordinatrice de la tribu a ordonné à un peloton de sirènes de descendre dans l'une des fosses pour étudier la machine, et

voir s'il serait possible de la saboter. Les malheureuses ont été disloquées par une émission sonore et Gudrun, heureusement restée à l'écart, a vu voler en tous sens les débris de leurs corps mis en pièces par les vibrations.

Il est maintenant clair qu'après s'être attaquées aux continents, les « machines » disséminées dans les abysses entament la destruction systématique du monde sous-marin. La stérilisation par l'eau bouillante! Rien n'en réchappera, aucune créature, aucune plante.

Quand tout aura été purifié, la machine se mettra vraiment au travail, s'échinant à imaginer un monde nouveau, sans rapport aucun avec l'ancien.

Quel sera-t-il?

Et quel délai lui sera-t-il octroyé pour faire preuve de sa viabilité avant que ne soit lancée une nouvelle remise à zéro?

28.

Tout a commencé par des brumes, épaisses et moites qui s'éternisaient au long de la journée. Puis la chaleur a suivi, lourde, incommodante, à tel point que Lana n'arrivait plus à trouver le sommeil. Enfin, le brouillard s'est installé à demeure. Une purée de pois réduisant la visibilité à dix mètres, puis à cinq, trois, deux... Il est devenu impossible de distinguer le bord de la falaise, l'à-pic surplombant la plage. A partir de ce moment, Lana a décidé de cesser toute inspection car s'éloigner de la maison devenait trop dangereux. C'était un coup à basculer dans le vide.

Ce soir, on frappe à la porte. Après avoir hésité, la jeune femme se décide à ouvrir. Le Docteur Max, le toubib en charge des métamorphoses, se tient sur le seuil. Enveloppé dans une parka trop grande et piquetée de gouttes de pluie. Il a l'air d'avoir encore maigri, en admettant que cela soit possible.

— Je ne savais pas qu'il y avait encore quelqu'un dans les locaux de la base... s'étonne Lana. Je croyais qu'elle avait été évacuée en totalité.

L'homme décharné hausse les épaules.

— Je suis resté, lâche-t-il de son étrange voix fluette. Je ne voyais pas la nécessité de partir. Et puis il fallait bien que quelqu'un soit sur place pour interpréter les données.

Lana le prie d'entrer puis lui offre du café, froid, car la touffeur tropicale n'incite guère aux boissons chaudes.

— C'est quoi ce brouillard? attaque-t-elle. Qu'est-ce qui se passe réellement? Vous devez bien avoir une idée, non?

— Je ne suis pas climatologue, soupire le médecin, mais d'après les informations qui me sont envoyées depuis le Q.G. j'ai pu me faire une petite idée. Les océans se réchauffent. Leur température grimpe dans des proportions aberrantes. Le Pôle nord a commencé à fondre, la banquise se liquéfie. Le niveau des mers s'est déjà élevé d'un mètre cinquante, et ce n'est qu'un début. Certaines villes côtières sont inondées.

— Pourquoi?

— Les satellites ont localisé plusieurs éruptions sous-marines; il semblerait que les fosses abyssales vomissent de la lave en continu. Cette lave est si brûlante que l'eau met un temps infini à l'éteindre et à la solidifier. Donc, l'eau s'échauffe à son contact et, d'après ce que j'ai constaté, en plusieurs endroits du globe, elle atteint le point d'ébullition.

“ Cela dit, ce n'est pas un phénomène inédit. Il y a toujours eu des volcans sous-marins, mais jamais en telle quantité. Certains ont donné naissance à des îles, puis se sont éteints. Là, nous sommes en présence d'un phénomène inconnu. La Terre est comme un œuf fêlé qui laisserait fuir son contenu par mille crevasses.

— On ne peut pas y remédier, je suppose? hasarde la jeune femme.

— Non, pas en l'état de notre technologie... soupire Max en baissant les yeux. Mais, il y a peut-être un moyen... C'est pour cette raison que je viens vous voir. Je sais que l'État-major a très mal accueilli votre rapport de mission.

— Vous voulez dire qu'on m'a carrément traité de cinglée, oui!

— Je sais, mais aujourd'hui, à la lueur des derniers événements, ils sont prêts à faire amende honorable.

— C'est-à-dire?

— Ils commencent à admettre que vous disiez la vérité, et qu'il y a bien, cachée aux fond des grandes fosses marines, une... une machine qui travaillerait à reformater la planète. Une sorte de réinitialisation fondamentale initiée par une autre civilisation technologiquement plus avancée que la nôtre.

— Il serait temps! ricane Lana.

Max esquisse un geste d'impuissance.

— Ce sont des militaires, souligne-t-il. Ils n'ont pas l'habitude d'échafauder des extrapolations de ce genre. Ils restent prisonniers du concret, du pragmatique. Ce que vous leur avez révélé les a déstabilisés, ils ne pouvaient même pas l'envisager.

— Tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui des millions de poissons cuits au court-bouillon viennent s'échouer sur toutes les plages du monde, pour le plus grand bonheur des mouettes et des goélands. Aucune espèce n'y échappe, baleines, requins, orques... tous y passent. On suppose qu'ils se sont retrouvés pris dans un flux éruptif d'une chaleur intense qui les a cuits avant même qu'ils ne puissent s'en échapper. L'État-major ne peut plus nier la menace, ni la minimiser. Tout autour de nous le niveau de la mer grimpe. Et cette mer sera bientôt bouillante. La chaleur sera telle qu'elle nous cuira les poumons. Ce sera comme si l'on nous tenait la tête au-dessus d'une bassine dont le contenu s'évaporerait en une vapeur dépassant les cent degrés. L'être humain n'a pas été conçu pour survivre dans de telles conditions. Nous cuirons sur pied, et notre peau se détachera de nos os...

— Ça va, j'ai compris. Comment croyez-vous que les peuples sous-marins affrontent ce problème?

Le médecin s'agite sur son siège, mal à l'aise.

— La mer n'a pas rejeté que des poissons bouillis, avoue-t-il. Il y avait également beaucoup de cadavres de sirènes et de tritons... Dans le même état. Une véritable hécatombe. Je crois que nos ennemis d'hier ont été les premières victimes du phénomène. Ils ne constituent plus un problème d'actualité.

Lana a une pensée pour Ramos et Gudrun. Ont-ils eux aussi connu cette mort atroce?

— D'accord, lâche-t-elle, mais que suis-je censée faire?

— Le Q.G. a pris conscience que vous êtes la seule humaine à avoir approché l'une des " machines ", il ne peut négliger votre expertise. Vous êtes donc réquisitionnée pour nous assister dans la contre-offensive qui se prépare. Je dois vous emmener avec moi.

— Une contre-offensive? ricane Lana. Contre quoi? L'eau bouillante? Vous espérez réinventer l'eau froide?

— Ne plaisantez pas, balbutie Max. C'est très sérieux. Il y va de la survie de l'humanité. Nous avons un projet...

— Ah oui?

— Il faut admettre que la Terre telle que nous l'avons connue est fichue, c'est incontestable. Si l'on s'en réfère à votre théorie, la machine va tout reformater. Mais on ne peut écarter la possibilité que ce Nouveau Monde soit habitable pour nous, n'est-ce pas? Dans cette optique, nous pourrions en reprendre possession. Y ré-emménager, en quelque sorte.

— Vous délirez grave! La reconstruction de la planète prendra peut-être mille ou deux mille ans! Vous disposez d'un élixir de jouvence qui vous permettra d'attendre aussi longtemps?

Le médecin esquisse un sourire plein de suffisance.

— Ça se pourrait bien, chuinte-t-il. Je vais vous révéler une information classée " secret défense ". Quand les choses ont commencé à mal tourner, le Gouvernement Terrien Unifié a décidé de la mise en orbite d'une station spatiale automatisée. Une sorte d'arche de Noé contenant un millier d'humains, et tout autant d'animaux, tous cryogénisés, en état de vie suspendue. La station est gérée par des robots, et jusqu'à preuve du contraire elle est toujours opérationnelle.

Lana met quelques secondes à digérer l'information.

— Des humains en conserve... murmure-t-elle.

— Oui, l'idée serait de nous joindre à eux. C'est possible car nous disposons encore d'une navette en état de nous transporter là-haut.

— Mais dans quel but?

— Réfléchissez! Nous nous ferons cryogéniser après avoir programmé les robots pour qu'ils nous sortent de stase lorsque la

Terre sera redevenue habitable. C'est tout à fait réalisable. Les siècles s'écouleront pendant que nous dormons. Mille ans, deux mille, trois mille... peu importe! La station a été conçue pour s'auto-réparer, elle est increvable. Elle peut défier les siècles, c'est d'ailleurs ce qu'elle fait depuis déjà un bon moment.

Le médecin doit se taire pour reprendre son souffle. Lana devine qu'il s'accroche à cette idée folle pour nier leur fin prochaine.

— D'accord, capitule-t-elle. Pourquoi pas. De toute manière je m'emmerde ici, et le climat est vraiment trop dégueulasse.

— Parfait, triomphe Max. Je préviens l'État-major. Vous serez notre experte post-apocalypse. Le but final, bien sûr, serait de nous rendre maître de cette... machine, d'en prendre les commandes. Mais pour cela il nous faut déjà redevenir les maîtres de la Terre, quelles que soient ses nouvelles particularités. Après tout, nous en sommes les propriétaires légitimes, non?

En entendant ces mots, Lana ne peut s'interdire de penser aux révélations de Gudrun. Propriétaires légitimes? Ça reste à prouver! Qu'elle race l'occupait avant les dinosaures? Par combien de métamorphoses la planète est-elle déjà passée? Hein?

— C'est d'accord, répète-t-elle. Je vous accompagne. Je préfère mourir d'une panne de cryogénéisation pendant mon sommeil, que cuite à la vapeur au milieu de ce brouillard.

— Formidable! décrète Max en se levant. Je ne doute pas que nous triompherons de toutes les embûches. Je passerai vous prendre demain. Le voyage prendra un certain temps, avec ce brouillard nous devons rouler au ralenti.

Lana est soulagée de le voir sortir et disparaître dans la brume, comme un fantôme.

Elle se met en quête d'un sac où entasser quelques affaires de premières nécessité, et se prépare pour une nuit d'insomnie. Elle est persuadée d'avoir signé son arrêt de mort mais que pouvait-elle faire d'autre?

“ Avec la chance qui me caractérise, songe-t-elle, la navette explosera au moment du décollage et tout sera réglé. ”

Elle se met nue et s'étend sur son lit. Elle transpire énormément. Le thermomètre frôle les 48°, mais le plus pénible reste cette moiteur gluante qui vous donne l'impression de sortir d'un bain d'huile.

Elle met très longtemps à s'endormir. A l'aube, elle est réveillée par une insupportable odeur de putréfaction. Elle s'habille en hâte et sort de la cabane. Le vent est un " grand frais " de force 7, contre lequel on ne peut avancer que courbé. Il a au moins le mérite d'avoir momentanément dissipé le brouillard. La mer a grossi, les vagues se font déferlantes. L'odeur... ou plutôt la puanteur monte de la plage. Lana, poussée par la curiosité, emprunte le sentier qui, après avoir serpenté à flanc de falaise, mène au rivage. Elle s'immobilise à mi-chemin en découvrant le monceau de cadavres que la marée a rejetés sur le sable. Une quantité innombrable de poissons, mais aussi des requins par bataillons entiers, une baleine, tout cela gonflé par la putréfaction, tournant vers le ciel des ventres prêts à éclater. Les goélands, fous de convoitise, s'abattent sur cette manne inespérée, la lardant de coups de becs, prélevant d'interminables lambeaux sur ces chairs cuites au point de s'émietter dès qu'on y touche. Parois, une panse éclate, libérant une nouvelle bouffée de puanteur. Lana déglutit avec peine. Elle vient, au milieu de ce cimetière, d'apercevoir les corps de plusieurs sirènes auxquelles les cormorans sont en train d'arracher les yeux.

29.

Max, au volant d'un " humvee " — cette curieuse voiture aplatie aux allures de tortue perchée sur roues — vient la chercher au lever du soleil.

— On a de la chance, lance-t-il, le vent est assez fort, il a chassé le brouillard, il faut en profiter. Au moins on verra la route.

Lana jette son sac à l'arrière et s'installe à ses côtés. Elle avait la certitude que le médecin allait l'assommer de discours durant tout le voyage, mais elle s'est trompée. Max, les mains crispées sur le volant, ne desserre pas les dents.

Elle a donc tout le loisir de découvrir le paysage qui l'entoure. La plupart des villes de la côte ont été abandonnées par

la population qui s'est réfugiée à l'intérieur du pays. Des chiens et des coyotes faméliques les hantent. Les bandes de pillards ont saccagé les boutiques et brisé les vitrines. Des inscriptions en lettres goudronneuses ont été peintes sur les façades, toujours les mêmes : Repentez-vous, voici la fin des Temps.

Après deux heures de route, apparaissent les premiers camps de réfugiés, agglutinement de tentes crasseuses et d'individus hagards.

— Que vont devenir tous ces gens ? s'enquiert Lana. Vous allez les évacuer ?

Max lui jette un bref coup d'œil ahuri.

— Vous plaisantez ? siffle-t-il. La station orbitale est déjà pleine à craquer. Où les mettrait-on ? C'est déjà un miracle qu'on puisse nous y accueillir. Et puis il y a le problème de la navette, elle n'est pas conçue pour faire le va et vient. Elle n'a de carburant que pour un seul et unique voyage, pas plus.

Lana comprend que seuls l'État-Major, et probablement quelques politiciens de haut rang y prendront place. L'élite du pays, les seuls capables de régenter le Nouveau Monde conçu par la machine, bien sûr.

Tout a été réglé, inutile d'entamer une discussion stérile ; Max lui rétorquerait qu'elle devrait au contraire se réjouir d'avoir été admise à bord du véhicule de la dernière chance.

— Je sais ce que vous pensez, grogne le médecin. Mais on a dépassé le stade des scrupules humanitaires. Il y va de la survie hypothétique de l'Humanité. Ce n'est qu'un pari. Rien ne prouve que nous réussirons.

Le véhicule remonte à présent les artères d'une grande cité aux bâtiments gigantesques dont la plupart se sont effondrés. Les survivants campent dans ces ruines. Des militaires patrouillent pour endiguer rixes et manifestations. Ça et là, des équipes de secours distribuent des vivres au milieu d'une foule de mains tendues qui, tour à tour, supplient ou menacent.

Max accélère. Faute d'essence, seuls les véhicules officiels circulent encore. Il y a déjà longtemps que plus personne n'utilise une automobile privée ; celles-ci ont été repoussées de part et d'autre des routes. Elles encombrant les trottoirs, empilées les

unes sur les autres de façon à constituer des logements rudimentaires rongés par la rouille, et qui parfois s'écroulent, ensevelissant leurs occupants.

— C'était inévitable, murmure le médecin. Toute la population a reflué vers la capitale au fur et à mesure que le pays rétrécissait. Les écroulements nous ont peu à peu privés de nos sources énergétiques et de ravitaillement. Et vous savez comme moi que ça ne fera qu'empirer. Avec la vague de chaleur qui s'annonce, la situation va devenir explosive. La guerre civile est inévitable, il nous faut quitter la Terre avant qu'ils ne commencent à tout détruire, par colère, par dépit.

— Où allons-nous ? s'enquiert Lana.

— Au centre spatial, répond Max. Le temps n'est plus aux discussions, aux élaborations stratégiques. Nous devons nous envoler avant qu'une armée d'émeutiers ne se mettent en tête d'en saccager les installations. Pour employer des termes scientifiques, je dirai que nous avons le feu aux fesses. J'espère seulement que la navette n'a pas déjà décollé !

— Vous pensez qu'ils seraient parti sans nous ?

— C'est le Président qui décide, pas vrai ? Sa sécurité prime sur toute autre considération. En outre, il y a la question d'une certaine fenêtre de tir à respecter si l'on veut avoir une chance de pouvoir s'amarrer à la station spatiale dans de bonnes conditions.

Lana le devine de plus en plus nerveux. La sueur qui ruisselle sur son visage n'est pas uniquement due à la chaleur ambiante.

Ayant laissé la ville derrière eux, ils atteignent enfin le centre spatial. Il leur faut montrer patte blanche pour en franchir l'enceinte hautement protégée par un rempart de véhicules blindés canons et mitrailleuses pointés sur l'unique route d'accès.

A peine descendus du humvee, ils sont pris en charge par un escadron d'hommes en combinaisons blanches qui leur font traverser au pas de course divers bâtiments les séparant du pas de tir. Lana a l'impression d'être un paquet passant de main en main. Son sac lui est confisqué, ainsi que son couteau et tous les objets métalliques contenus dans ses poches. On la pousse dans un isolement où une femme lui ordonne de se dévêtir et de passer

une sorte d'uniforme bleu. Il n'est manifestement pas question de refuser.

Lana n'a qu'une idée très vague des voyages intersidéraux. Tout ce qu'elle sait provient des lectures qu'elle a pu faire à la bibliothèque de la base, durant son stage d'apprenti sirène. De la vulgarisation, sans plus.

Le Docteur Max n'est pas traité avec plus de déférence, et ils se font l'effet de retardataires qu'on rudoie pour leur faire comprendre qu'ils mettent tout le monde en danger. Enfin, ils sont chargés dans une jeep qui file à vive allure vers le pas de tir où la navette les attend, dressée sur sa rampe de lancement.

Lana est déçue de constater qu'elle a simplement l'air d'un gros avion aux ailes courtaudes. On les pousse dans un ascenseur d'où on les extrait dans ménagement deux minutes plus tard. Le reste est à l'avenant, et ils finissent sanglés sur un siège dans un compartiment où s'entassaient déjà des inconnus aux visages blêmes et tendus. Certains, la tête penchée, murmurent des prières, comme s'ils s'attendaient à rejoindre leur Créateur d'une minute à l'autre. Lana se fait la réflexion que rien de tout cela n'inspire la sérénité.

Un sous-officier parcourt rapidement les travées pour prévenir les passagers qu'ils doivent se préparer à encaisser une forte poussée lorsque le vaisseau luttera pour échapper l'attraction terrestre, cependant ils ne doivent pas s'affoler car tout cela est normal et sans danger.

Son discours ne convainc personne car lui-même semble assez nerveux.

Lana inspire profondément puis ferme les yeux. Docteur Max a été installé deux rangées plus loin, ce qui lui épargne son verbiage. Toujours ça de gagné.

La confusion qui règne dans les coursives de la navette témoigne d'une panique naissante. En tendant l'oreille, Lana croit percevoir l'écho assourdi de coups de feu, comme si une bataille se déroulait à l'extérieur. Elle se demande si un groupe de manifestants n'essaye pas de prendre la base d'assaut. La fuite du Président, devenue publique, a peut-être poussé la population à la révolte.

Brusquement, l'appareil se met à trembler sur ses bases, comme si son système de propulsion venait d'exploser. Il n'en est rien, la navette est tout simplement en train de s'élever au-dessus du pas de tir, et son fuselage malmenée par l'accélération semble sur le point de s'éparpiller au milieu des nuages. Des exclamations angoissées fusent, certains voyageurs s'agitent. Quelques inconscients exigent qu'on les ramène au sol. Puis la poussée augmente, clouant tout le monde au fond des sièges et faisant taire les mécontents. Lana a l'impression que sa cage thoracique se disloque, et que ses côtes brisées vont s'enfoncer dans ses poumons, les transformant en pelote d'épingles.

Quand l'horrible sensation d'écrasement cesse enfin, elle entend un garde expliquer à son supérieur que trois passagers sont morts d'une crise cardiaque et que deux autres ont fait un AVC. En ce qui la concerne, elle éprouve juste une vague nausée et des bourdonnements d'oreille. Deux soldats évacuent les corps sans discrétion excessive.

D'où elle se tient, Lana essaye de se faire une idée des gens qui l'accompagnent dans ce voyage de la dernière chance. Ils lui semblent tous horriblement vieux. Des dignitaires, probablement, la clique d'un Président dont elle ignore jusqu'au nom. Sans doute aussi des savants, de grands cerveaux dont toutes les belles théories n'ont pas réussi à sauver la planète, mais qui sont d'ores et déjà persuadés d'être en mesure de régenter le Nouveau Monde conçu par la machine, voire de lui apporter toutes les améliorations nécessaires. On les verra au pied du mur... du moins s'ils survivent à dix siècles de cryogénéisation!

Très peu de femmes parmi les passagers. Ici on n'est pas chez les sirènes, le mâle reste dominant.

Lana décide de s'en désintéresser. Elle ne se fait aucune illusion sur la nécessité de sa présence là-haut, dans l'arche. Dès que les gradés de l'État-major se rendront compte qu'elle ne sait pas grand-chose de la fameuse machine, ils s'empresseront de la mettre au rebut ou de l'affecter à un poste très secondaire. Mais il est également vrai qu'aucun d'entre eux n'a exploré, ne serait-ce qu'une minute, le monde des abysses. Aucun ne s'est approché d'une fosse marine comme elle l'a fait. Leur spécialité c'est, le cul rivé dans un fauteuil, de palabrer sans fin et d'expédier des

hommes à la mort. Elle ferme les paupières et se laisse couler dans le sommeil. Manque de chance, elle dort depuis à peine une minute quand un soldat, persuadé qu'elle est morte, vient la secouer. Elle doit faire un effort pour ne pas l'injurier. On évacue deux autres voyageurs qui n'ont pas survécu à l'accélération. Lana s'interroge: si le trajet s'effectue à ce rythme, combien seront-ils à l'arrivée?

Enfin, au bout d'un temps inappréciable, des chocs sourds ébranlent la coque.

— Pas de panique, lance un officier, ce n'est que la procédure d'amarrage. Nous avons atteint la station spatiale. Le transbordement va bientôt commencer. Restez calme et observez soigneusement les consignes. Il n'y a aucune raison pour que les choses se passent mal. L'important est d'éviter les bousculades.

Puis on leur ordonne de déboucler leurs harnais, de se mettre en file, et d'avancer lentement dans la coursive. Le Docteur Max joue des coudes pour rejoindre Lana. Que craint-il? Qu'elle fasse une bourde? A-t-il reçu l'ordre de la surveiller de près?

Lana se positionne dans la file de vieillards qui avancent à la queue-leu-leu. Mal remis de la frayeur éprouvée durant le voyage, ils ont l'air d'oiseaux déplumés jetant des coups d'œil en tous sens. Sont-ce là les Grands Géomètres du Monde Nouveau? Lana ne doute pas qu'ils retrouvent leur aplomb et leur suffisance dès qu'on leur aura donné l'occasion de trôner dans une quelconque assemblée.

— Restons ensemble, lui chuchote Max. On ne sait pas vraiment ce qui nous attend dans la station. Personne n'y a mis les pieds depuis son lancement il y a deux siècles.

— Pas la moindre inspection? s'étonna la jeune femme.

— Non, a priori tout y est automatisé et géré par ordinateur... et puis, avec les séismes, on avait d'autres chats à fouetter. Pour dire la vérité, on n'imaginait même pas qu'elle puisse servir un jour.

Ils s'engagent dans une coursive tubulaire, une sorte d'appendice mouvant qui semble les relier à l'anneau extérieur de la station. L'air qu'ils respirent à une odeur étrange... et un

goût tout aussi bizarre. Lana a l'illusion de pénétrer dans un grenier mal aéré et colonisé par la moisissure.

— Air recyclé, explique le médecin. En réalité les robots n'en ont pas besoin. Ils le produisent uniquement à l'intention du personnel humain cryogénisé. Ils viennent d'en remplir la station en prévision de notre arrivée.

— Ça pue, se contente d'observer Lana. Mais j'ai remarqué que vous avez l'air inquiet, comme si vous vous attendiez à un coup fourré. De quoi avez-vous peur?

Le médecin s'agite, mal à l'aise.

— Je ne sais pas, avoue-t-il, mais je me méfie de la logique des Intelligences Artificielles. Celle-ci a tourné toute seule pendant deux siècles, sans subir le moindre contrôle. Elle était la souveraine absolue de son petit royaume. Jamais aucun humain ne lui a remonté les bretelles... C'est cela qui m'angoisse. Dieu seul sait quelles dérives ses raisonnements ont pu subir. Nous n'avions pas d'autre choix que de venir nous blottir sous son aile, soit, mais tout de même, il aurait peut-être été prudent de lancer un scan général du système... Le Président n'a pas voulu en entendre parler. Trop long. L'urgence de la situation impliquait qu'on accepte un risque calculé. Foutaises!

Il se tait car un soldat s'approche. La file d'attente rétrécit au fur et à mesure que les arrivants pénètrent dans la station. Arrive enfin le tour de Lana. Lorsqu'elle franchit l'écouille, elle est stupéfaite par la dimension de l'anneau extérieur. Elle s'attendait à pénétrer dans un boyau, elle découvre un tunnel où pourrait rouler un camion-citerne. Tout est blanc, d'une propreté étincelante. Le comité d'accueil est constitué d'étranges bonshommes dont les corps, en plastique translucide, laissent deviner la machinerie et les circuits internes. Leur visage est neutre, sans yeux ni bouche, comme si leur concepteur avait voulu évité toute ressemblance humaine. Difficile de s'identifier à ces automates ou de concevoir l'ombre d'un sentiment pour eux. C'est un peu comme si on avait inscrit sur leur front : " Je suis une machine, ni votre ami ni votre confident. Ne vous trompez pas d'interlocuteur. Confieriez-vous vos peines de cœur à votre brosse à dents électrique? Non, n'est-ce pas. "

Les androïdes identifient chaque nouvel arrivant en scannant le badge d'identité cousu sur sa combinaison, puis le prennent en charge pour le guider vers la zone de rassemblement. Ils se meuvent silencieusement et avec une fluidité surprenante, à croire qu'ils sont en caoutchouc. Leur absence de visage gêne particulièrement Lana.

La zone de regroupement est vaste et nue. On n'y a prévu ni collation ni rafraîchissement, et les sommités scientifiques, habitués à davantage de déférence, sont quelque peu désorientées.

Tombant d'un haut-parleur invisible, une voix suave se répand sur leurs têtes avec onctuosité :

— Soyez les bienvenus sur l'aire de stockage cryogénique Oméga 320. Par souci d'efficacité et pour économiser la dépense d'oxygène que votre arrivée a nécessité, nous allons sans tarder procéder à votre mise en caisson.

“ Pour ce faire, chacun d'entre vous subira un examen médical qui permettra de recenser ses problèmes de santé et les traitements médicaux qu'ils nécessiteront durant la période de stase. Chaque comorbidité devra en effet être prise en compte.

“ Je vous prie de vous montrez coopératifs, car cet examen décidera de vos chances de survie.

“ Encore un point... Pour obéir à la politique d'économie qui régit cet endroit, les organismes humains trop endommagés, ou ne correspondant pas aux critères d'efficacité et de longévité définis par notre direction générale, seront écartés et ne bénéficieront pas de la stase. Vous comprendrez aisément qu'il serait inutilement dispendieux de gâcher de l'air et de l'énergie pour maintenir en vie des créatures dont les chances de survie seraient minimales.

“ Par conséquent, ces individus seront euthanasiés dès la fin de l'examen médical, dans des conditions optimales et garanties sans douleur.

Un silence atterré suit cette déclaration. Il n'excède pas trois secondes, presque aussitôt protestations, injures et menaces explosent, se fondant en un vacarme incompréhensible.

— Voilà ce que je craignais! hurle Max à l'oreille de Lana pour couvrir le tohu-bohu. La logique pure et dure, dénuée de sentiments, l'économie dans toute son inhumanité!

La jeune femme s'écarte car elle n'apprécie pas que le médecin lui postillonne dans l'oreille. Son premier réflexe consiste à entraîner Max à l'écart du groupe de vieillards vociférants.

— OK, lâche-t-elle. Dites la vérité, qu'est-ce que vous craignez?

— Merde! Vous ne pigez pas? L'examen médical va nous déclarer inaptes, vous et moi. Vous parce qu'il détectera les modifications génétiques opérées sur vos organes... Moi, parce que — comme tous les vrais chercheurs— j'ai d'abord testé ces procédés sur mon propre organisme. Nos chromosomes ont été altérés, modifiés de manière irrémédiable. Les scanners vont le découvrir et, incapables de comprendre de quoi il s'agit, y verront l'indice de maladies incurables et dégénératives. Ils nous classeront d'emblée parmi les sujets non rentables, ne méritant pas qu'on dépense une précieuse énergie pour les maintenir en vie suspendue. Ils vont nous euthanasier. Nous sommes foutus.

Lana se fige. Elle n'avait pas prévu cela. Son premier réflexe est de regarder en direction de la sortie. La porte n'est pas gardée. Avec un peu de chance...

Max, qui a deviné ses intentions, la saisit par le bras pour l'empêcher de courir.

— Ça ne servira à rien, martèle-t-il. Une fois qu'ils auront sélectionné leurs candidats, ils les placeront immédiatement dans les caissons cryo, puis ils couperont l'oxygène... Vous pigez? Ce sont des robots, ils n'ont pas besoin de respirer. En plus, l'oxygène facilite l'oxydation des métaux, donc la rouille. En coupant l'oxygène l'I.A. contribue à maintenir la station en bon état. C'est de la logique économique pure et simple. L'I.A. a été conçue pour maintenir la station opérationnelle le plus longtemps possible, elle rogne donc sur tout. Elle pratique une économie de bouts de chandelles dont nous allons faire les frais.

— Mais...

— Il n’y a pas de “ mais ”, vous pouvez prendre la fuite, les robots ne lèveront pas le petit doigt pour vous arrêter. Pourquoi le feraient-ils puisqu’ils savent que vous allez mourir asphyxiée dès la ventilation coupée ?

Instinctivement, Lana retient son souffle. Elle cherche désespérément une solution qui ne vient pas.

Autour d’elle le vacarme des protestations n’a pas baissé d’un décibel. Déjà, une porte jusque-là invisible s’est ouverte dans la paroi blanche, dévoilant ce qui semble être un cabinet médical rempli d’appareils étranges. Un robot s’avance, appelant un nom... Un homme au crâne rasé se détache du groupe des protestataires. La cinquantaine, l’allure sportive. Il marche aussi gaillardement que possible à la rencontre de ses “ examinateurs ”.

La paroi se suture dès qu’il en franchi le seuil, et c’est comme si elle n’avait jamais existé.

Alors que Lana jette un nouveau coup d’œil désespéré vers la sortie, un jeune homme surgit dans son champ de vision. Brun, barbu, les cheveux ramenés en queue de cheval. Une vilaine cicatrice à la pommette gauche.

Il s’approche de la jeune femme jusqu’à la toucher et murmure :

— N’ayez pas peur. Étant donné le nombre de postulants, ils en ont au moins pour une heure, ça nous donnera le temps de disparaître.

— Quoi? bredouille Lana.

— Je fais partie d’un groupe de réfractaires, de survivants, explique l’inconnu. Je m’appelle Mahus. Moi aussi j’étais condamné, si j’avais passé l’examen médical j’aurais été euthanasié, mais il existe un moyen de leur échapper. Suivez-moi, c’est votre unique chance de survie. Dans un peu plus d’une heure ils couperont l’oxygène, et toute créature vivante qui n’est pas endormie dans un caisson cryo mourra asphyxiée. Suivez-moi, sans courir. Les robots ne vous en empêcheront pas. Ils ne sont pas programmés pour ça.

Sans plus réfléchir, Lana obéit et emboîte le pas à Mahus qui sort négligemment de la zone de regroupement pour remonter une interminable coursive où des androïdes vont et viennent, sans prêter attention aux humains.

Max, avec un temps de retard, s'est coulé dans le sillage de la jeune femme.

— Ça consiste en quoi votre plan ? chuchote Lana.

— C'est relativement simple, explique Mahus. Il faut avant tout gagner la salle des navettes, là où sont parqués des dizaines de vaisseaux semblables à celui qui vous a amenés ici. Ces barges sont là pour permettre au personnel cryogénisé de regagner la Terre lorsqu'il sera sorti de stase, et dans le cas où la station ne pourrait pas se poser, vous voyez ? Ce sont comme des canots de sauvetage, si vous préférez.

— OK, et ensuite ?

— Je suis ingénieur informaticien, excellent dans ma partie, vraiment le top du top. L'empereur des hackers. Voilà pourquoi le Centre Spatial m'avait sélectionné et expédié ici. En fait, pour dire la vérité, on m'avait donné le choix entre ça et la prison... Donc j'ai estimé qu'une promenade dans l'espace pouvait être amusante. L'ennui c'est qu'à peine débarqué ici j'ai déchanté car j'ai compris que l'I.A n'accepterait pas de me cryogéniser.

— Pour quelle raison ?

— Parce que je souffre d'un pincement de la moelle épinière qui, à terme, peut entraîner une paralysie générale. Il y a peu de risques que cela se produise, mais pour l'I.A. " peu " c'est déjà " trop ". J'ai pigé que si je passais sa foutue visite médicale je serais euthanasié. Elle n'accepte que des humains parfaits à 200 %, et à ses yeux c'est le minimum requis. J'ai donc piraté le système pour exclure de l'inventaire l'une des navettes de débarquement. Je l'ai " effacée " des programmes. Informatiquement elle n'existe pas. Elle n'a même jamais existé. Et j'en ai fait mon repaire. Elle reste alimentée en oxygène et possède dix sarcophages de cryogénisation indépendants. Vous comprenez ?

— A peu près, oui...

— Cela signifie qu'on peut entrer en stase sans demander l'autorisation de l'I.A. La dépense énergétique est minime par rapport au gigantisme de la station. L'I.A. ne peut pas la repérer car, dans une telle structure, on enregistre toujours des déperditions, des fuites. Tant qu'on restera en-dessous de dix caissons on ne risquera rien. On sera invisibles. Songez qu'elle gère trois mille sarcophages cryo réservés aux humains, et tout autant de caissons pour les animaux. Et je ne vous parle pas des plantes.

— D'accord, intervient Max. Mais depuis combien de temps êtes-vous ici ? Quand avez-vous embarqué ?

— Il y a deux siècles, je faisais partie de la première fournée. Je reste plongé en stase la plupart du temps, mais mon horloge est réglée pour me réveiller à chaque nouvelle arrivée de "pensionnaires". Ce qui me permet d'en sauver un ou deux. Je programme également un réveil de contrôle d'une semaine tous les cinq ans pour prendre la température du vaisseau au cas où quelque chose se mettrait à déconner du côté mécanique.

— L'I.A. ne vous a jamais repéré ?

— Non, pas encore du moins. Mais j'ai de solides pare-feu. Ce n'est pas demain la veille qu'elle les craquera. Et puis j'évite de me promener dans les coursives en tant qu'humain.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'ai bidouillé les caméras de surveillance pour que, chaque fois qu'elles me repèrent, elles attribuent mes mouvements à une interférence magnétique et codent mon image sous la forme d'un crépitement d'étincelles.

— Comment faites-vous pour vous balader s'il n'y a pas d'oxygène dans le vaisseau ? s'étonne Lana.

— J'utilise une combinaison de sortie extra-véhiculaire. Elles sont alimentées en air par bouteilles.

Lana est tout à la fois bluffée et irritée par l'assurance du bonhomme, son côté voyou technocratique. Il aime manifestement rouler des mécaniques mais s'il est aussi bon qu'il le prétend c'est un allié de poids.

— On y est, c'est là, annonce Mahus en faisant coulisser un panneau métallique. Vous pouvez y aller, les robots ne viennent

jamais ici. Ils n'ont pas de raison de le faire puisque aucun ordre de débarquement n'a été lancé.

Ils entrent. La salle est gigantesque, c'est un spatioport en réduction où les navettes sont soigneusement alignées sur des aires numérotées.

— Ne paniquez pas à cause des caméras, précise Mahus. Elles diffusent toutes une image fixe représentant une salle déserte. Rien que des navettes dans leurs starting-blocks, attendant depuis deux siècles d'être utilisées. La mienne c'est celle-là, tout au fond, la numéro 514.

Il jette un coup d'œil à son chronomètre et ajoute :

— Bon, ne traînons pas, l'I.A. va couper l'oxygène d'ici vingt minutes.

— Que va-t-il arriver à ceux qui n'auront pas été sélectionnés ? s'enquiert Max d'un ton mal assuré.

— Oh ! Ce sera simple et économique. C'est toujours économique avec l'I.A. Elle les éjectera dans l'espace par l'un des tubes lance-torpille de la ceinture défensive. Le froid du vide cosmique les changera instantanément en statues de glace, et si une météorite les heurte, ils exploseront en mille morceaux.

— Elle a l'habitude d'éliminer beaucoup de candidats ?

— Oui, elle a été mal programmée à l'origine. Une erreur de codage qui laissait place à une ambiguïté, ça aurait pu s'atténuer, s'autocorriger avec le temps, mais c'est parti en vrille dans le mauvais sens. Une sous-routine perverse, presque invisible, indétectable. Ça arrive. Et comme personne ne s'est soucié de la réparer, ça s'est aggravé... On lui avait demandé de chercher ce qu'il y a de mieux, mais ce " mieux " est devenu l'ennemi du " bien ". Elle veut toujours plus, et rien ne la satisfait. Elle est obsédée par le concept de corps parfait, et cela au détriment des capacités intellectuelles de l'individu. Si cela continue, elle finira par sélectionner des " Monsieur Muscles " au Q.I. de boîte en carton. Son idéal, c'est un athlète olympique qui soit capable de résister aux pires conditions climatiques, aux maladies et aux blessures les plus graves. Une espèce de titan. A vous, maintenant, expliquez-moi ce qui se passe en bas, sur la Terre...

Lana lui dresse un résumé rapide des bouleversements qui sont en train de détruire la planète. Elle n'omet rien, ni les séismes qui émiettent les continents ni les " machines " cachées au fond des fosses marines. Mahus lui jette des coups d'œil effarés. Elle n'est pas certaine qu'il la prenne au sérieux.

Ils grimpent l'un après l'autre dans la navette. Tout de suite, Mahus verrouille le sas et les entraîne dans la soute où sont alignés les sarcophages de cryogénéisation. Lana en dénombre dix, deux seulement sont occupés. L'un par une jeune fille, l'autre par un vieillard.

— Celle-là, déclare Mahus en cognant sur le capot de plexiglas, c'est Rorita, ma future épouse... sauf qu'elle l'ignore encore. Un jour, si elle se réveille je lui ferai ma demande. L'autre, le vieux, c'est Lazalem, une super pointure en physique des particules.

— Pourquoi eux ? demande Lana.

— Parce que l'I.A. les aurait éliminés. Rorita parce qu'elle a une prédisposition au diabète, Lazalem parce qu'il est vieux et souffre de polyarthrite rhumatoïde. Pour l'I.A. ils présentent des malfaçons intolérables. Peu importe que Lazalem soit un génie, et Rorita une experte de premier plan en biologie moléculaire.

— Pourquoi ne pas avoir averti le contrôle au sol des dysfonctionnement de la station ? s'étonne Max.

— Et d'une, parce que ça m'aurait fait repérer, et de deux parce que personne ne m'aurait cru, rétorque Mahus avec une pointe d'agressivité. Les mecs d'en-bas ont dépensé des centaines de milliards pour construire cette merde volante, vous croyez qu'ils ont envie de s'entendre dire qu'elle ne fonctionne pas ? On m'aurait fait taire. Les euthanasiés auraient été considérés comme de simples dommages collatéraux. De toute manière une arche a davantage besoin de travailleurs manuels en bonne santé que d'intellectuels rongés par la maladie, non ? Des mineurs, des bûcherons, des cultivateurs, oui... des philosophes ? Heu ?

Soucieuse de mettre fin à l'affrontement verbal qui s'amorce, Lana intervient :

— Bon, c'est quoi le programme maintenant ?

— Vous vous foutez à poil et vous vous allongez dans un caisson. Je vous branche les perfusions, les sondes, et je rabats le capot.

— Et le réveil ?

— Je règle la prochaine sonnerie pour dans un siècle, ou deux, ou trois... c'est à vous de voir.

— Disons mille ans ? suggère Lana.

— Hou-là ! Vous n'y allez pas de main morte. Mais je vous le déconseille, princesse, vous risquez d'être assez dépaysée quand vous ouvrirez les yeux. De toute manière si l'I.A. décide que les conditions de vie sur la Terre sont redevenues viables, elle déclenchera automatiquement la procédure de réveil général, et j'en serai prévenu.

Mahus se gratte la tête, hésite, et se décide finalement à préciser :

— Bon, je vais jouer franc jeu avec vous. La stase cryo n'a pas que des avantages. Sauf avarie imprévisible, elle préserve les corps, c'est vrai, mais il n'en va pas de même pour les capacités cérébrales.

— Soyez plus précis, ordonne Max.

— C'est simple, plus la stase s'étire dans le temps, plus on court le risque de se réveiller amnésique, la cervelle complètement réinitialisée. C'est l'absence de stimulations qui en est la cause. On avait bien essayé d'injecter dans la tête des dormeurs des rêves artificiels, mais ça les rendait barjots. Ils finissaient par y croire. Le réveil était un choc terrible. Ils rejetaient la réalité et exigeaient à toute force de se rendormir. Au final c'était improductif. On a laissé tomber.

— Et, selon vous, quelle limite vaut-il mieux ne pas dépasser ?

— A mon avis il est préférable de se réveiller au bout d'un siècle, de faire une pause dans le réel de quelques semaines, puis de replonger. Ça limite les dégâts. Du moins, c'est ce que j'ai constaté dans mon cas. On oublie toujours des trucs, mais rien d'important. Par précaution, je tiens un journal récapitulatif que je consulte à chaque réveil. J'y raconte ma vie, ça me permet de

vérifier mon état mémoriel et de combler les trous. c'est pas l'idéal mais c'est mieux que rien.

— Un siècle, donc ? répète Max.

— Ouais. Mais ça dépend des gens, bien sûr. La stase a également tendance à effacer les savoirs acquis. Le bagage professionnel... Par exemple, un ingénieur électronicien se réveillera incapable de changer un fusible, voire ne sachant même plus à quoi sert un interrupteur. C'est pourquoi à mon époque, on est devenu de plus en plus prudent avec ces histoires de cryogénéisation. On s'est rendu compte que beaucoup de gens se réveillaient crétins. Je crois me rappeler que ce projet d'arche était très contesté. Tout cela pour vous dire que s'endormir mille ans est une vaste connerie. Je vais programmer un sommeil d'un siècle pour chacun de nous. Au réveil, on verra ce qu'il en est et s'il faut repiquer pour un tour, d'accord ?

Lana acquiesce. Elle ne tient pas particulièrement à sauvegarder ses souvenirs personnels mais elle veut éviter de se réveiller avec le Q.I. d'un œuf dur.

Elle se dévêt sans plus attendre et s'allonge dans l'un des sarcophages disponibles. Mahus entreprend de planter dans ses veines et artères un certain nombre de drains et de cathéters. Ce n'est pas une expérience agréable.

— Désolé, s'excuse-t-il, mais pas moyen de faire autrement. A l'époque où on a construit ce vaisseau c'était le top du top. Je suppose qu'ensuite ça s'est amélioré, non ?

— Non, répond Lana. Ensuite le monde a commencé à s'effondrer, bout par bout.

— Bon, ne résistez pas, laissez-vous aller. Si tout va bien, on se reverra dans cent ans.

Lana aimerait lancer une répartie humoristique mais rien ne vient. Elle a trop peur. Mahus rabat le capot transparent du caisson. La sarcophage s'emplit d'un bourdonnement lointain. Un bourdonnement qui s'éloigne, s'éloigne, s'éloigne...

Lana a l'étrange sensation de remonter du fond d'un puits. Comme si elle flottait à la surface d'une eau se propulsant vers le ciel et débordant de la margelle. Un geyser la porte. Elle ouvre les yeux. Sa vision est aussi trouble que celle d'un nouveau-né. Autour d'elle tout est flou. Elle a également des difficultés à ressentir les limites de son corps. Ses bras, ses jambes lui semblent très loin d'elle, s'étendant sur des kilomètres... et dépourvus d'os. Aussi mous que des tuyaux, en fait. Elle est molle, incapable du moindre mouvement. Elle ferme les yeux et se rendort, puis se réveille encore une fois.

Plusieurs heures lui seront nécessaires pour qu'elle recouvre le contrôle de son corps.

S'estimant enfin capable de se lever, elle se cramponne aux bords du caisson et tâche de s'en extraire. Lorsqu'elle pose les pieds sur le sol, elle manque de s'effondrer et doit rester cramponnée au coffre d'acier.

Elle se rappelle son nom, et les diverses péripéties qui l'ont conduite ici, c'est déjà ça ! Au moins elle n'a pas été frappée d'amnésie. Toutefois, elle a la désagréable impression que son cerveau flotte dans un bocal de mélasse, et que ses pensées s'y traînent au ralenti telles des limaces.

Jetant un coup d'œil autour d'elle, elle constate que tous les caissons de cryogénéisation sont vides. Les capots de quatre d'entre eux sont relevés, attestant que leurs occupants sont partis.

Qui étaient ces gens ?

Il y avait le docteur Max... et ? Et un hacker du nom de Moose, ou quelque chose d'approchant, oui... et aussi une jeune fille et un vieillard dont elle conserve des souvenirs confus. Où sont-ils passés ? Et combien de temps ont-ils dormi ?

Elle consulte les écrans qui l'encerclent, mais ils sont éteints. L'écoutille de la navette, elle, est béante. Elle s'en approche en titubant. D'où elle se tient, elle embrasse la perspective du hangar. Il est plein. Toutes les autres navettes sont là, parfaitement alignées, ce qui implique que personne ne les a utilisées.

Lentement, elle descend les échelons qui la ramènent au niveau du sol. Elle n'ose appeler. N'ayant pas l'habitude des

voyages dans l'espace elle est incapable de déterminer si la station spatiale est encore en orbite.

D'un pas mou, elle quitte le spatioport et s'engage dans une course. Des robots gisent çà et là, où le hasard les a fait choir lorsqu'ils ont été déconnectés. Aucun n'est abîmé. Ils n'ont donc pas été victimes d'un quelconque affrontement.

Lana entreprend de remonter la course interminable qui fait le tour de l'anneau extérieur. Elle ne rencontre personne, seules des veilleuses éclairent le parcours. L'air qu'elle respire a une odeur étrange, un mélange de parfum végétal et de... sueur humaine, ou de suint animal. C'est indéfinissable. Salle de sport et porcherie, rien d'excitant.

Sa déambulation l'amène au seuil de l'immense salle où dormaient les milliers d'élus composant l'échantillon d'humanité sélectionné par l'I.A. Les couveuses cryo s'alignent à perte de vue, telles les tombes profanées d'un immense cimetière. Toutes sont ouvertes, et vides d'occupants.

Il lui faudra une heure pour constater que l'arche a été désertée par ses passagers. L'I.A. semble avoir basculé en mode veille prolongée, comme si elle estimait son travail terminé. Et cela ne peut signifier qu'une chose : elle s'est posée sur la Terre parce que ses capteurs l'ont avertie que la vie y était de nouveau envisageable !

Voilà pourquoi la station est vide. Tout l'équipage a débarqué pour explorer l'univers inédit fabriqué par les machines cachées au fond des fosses marines.

Lana doit faire une pause. Elle est trop épuisée pour pousser plus avant. En outre, elle crève de faim. Elle a terriblement maigri durant la stase et ses jambes la portent à peine.

Elle finit par découvrir la réserve d'un réfectoire où sont entassées des sachets de nourriture lyophilisée. Elle s'empare d'une poignée d'entre eux et en avale le contenu. Comme il fallait s'y attendre, elle ne tarde pas à vomir ce qu'elle vient d'ingurgiter trop précipitamment.

Quand elle estime aller mieux, elle reprend sa course hasardeuse. Elle veut à toute force trouver la sortie et voir ce qui se passe à l'extérieur. Les plans affichés aux carrefours des

coursives ne la renseignent guère, et elle s'épuise à tourner en rond dans ce dédale aux allures de labyrinthe.

Enfin, après être revenue plusieurs fois sur ses pas, elle trouve la rampe de débarquement. La station a bel et bien atterri au milieu d'une lande. Il fait jour mais on n'entend aucun bruit sinon celui du vent qui hulule dans le lointain. Une forêt touffue se dresse au pied de la passerelle. Il en monte une odeur bizarre qui évoque celle des écuries ou des étables mal tenues. Chaque fois que le vent fait s'agiter les branches, cette odeur gagne en intensité, et cela n'a rien d'agréable.

Lana hésite. Elle s'avoue incapable d'identifier les arbres qui se dressent autour d'elle. Ils ne ressemblent à rien de connu, ni par la taille ni par la matière qui les compose.

L'herbe, elle-même, a une consistance curieuse. Grasse, fine, ses brins s'emmêlant facilement, elle fait penser à du... poil. Oui, Lana a l'illusion de marcher à la surface d'une toison, d'une fourrure. Elle comprend à présent pourquoi l'air empeste le fauve.

Hésitant sur la conduite à tenir, elle s'approche d'un arbre et constate que son tronc frémit, comme frémirait une peau soumise à un vent coulis. Elle doit se rendre à l'évidence : le tronc est fait de chair.

Prise de panique, elle recule, heurte la dernière marche de la passerelle de débarquement et tombe à la renverse. Sa tête heurte le sol. Elle perd connaissance.

Quand elle reprend ses esprits, un individu revêtu d'un scaphandre de sortie extra-véhiculaire est en train de la secouer.

— Tu es dingue de sortir à poil ! lui hurle-t-il par l'entremise du haut-parleur de son casque. Tu veux qu'il t'arrive la même chose qu'aux autres. Relève-toi, il faut rentrer.

Lana tente de se débattre, incertaine de ce qu'elle croit voir.

— Arrête de déconner ! s'emporte l'inconnu. C'est moi, Mahus. Grouille-toi, il faut se mettre à l'abri, c'est bientôt l'heure des mélanges.

La jeune femme finit par céder. Tandis que l'homme au scaphandre l'aide à gravir la rampe d'accès, elle cherche à se rappeler qui était ce Mahus... Lui revient le souvenir d'un jeune

homme à la joue balafnée. Un informaticien... Oui, Moose... ou plutôt Mahus, qui leur a permis d'échapper à l'euthanasie. C'est donc lui ? Mais où sont les autres ? Ils devraient être des milliers à festoyer sur la lande. Pourquoi n'a-t-elle vu aucun campement ?

Sitôt dans le vaisseau, Mahus s'empresse d'actionner la fermeture de l'écouille principale. Puis il ôte son casque et se tourne vers Lana.

— Tu es enfin réveillée, constate-t-il. Bon sang ! j'ai cru que tu faisais un coma de stase prolongée, ça arrive parfois. Des gens qu'on n'arrive plus à rendre lucides et qui virent à l'EEG plat. Tous les autres ont normalement repris conscience.

— Où sont-ils ?

Mahus grimace.

— C'est là que ça se complique, grogne-t-il. Aide-moi à sortir de ce scaphandre et j'essayerai de t'expliquer ça calmement si tu me jure de ne pas piquer une crise de nerfs.

Lana fait de son mieux pour l'extraire de la carapace de protection, puis ils gagnent le réfectoire. Mahus s'en va quérir une bouteille et deux verres derrière le comptoir.

— C'est l'I.A. qui nous a réveillés, commence-t-il en versant l'alcool. D'après les relevés nous avons dormi 99 ans et des poussières. Comme elle a estimé que les conditions de vie sur la Terre étaient de nouveau optimales, elle a décidé de se poser et de libérer ses passagers. Tous ses passagers.

— Moins d'un siècle ? s'étonne Lana, c'est peu.

— Faut croire que la machine qui a reformaté la planète travaille vite, ricane Mahus. Mais ce n'est pas ça le plus important.

— Où sont les autres ? insiste la jeune femme. Max, le médecin qui m'accompagnait... et cette gamine que tu prévoyais d'épouser, et ce vieil homme génial, maître en équations subliminales ou je ne sais quoi ?

Mahus grimace une fois de plus.

— Ils ont fait les cons, murmure-t-il. Voilà ce qui s'est passé. Ils n'ont pas voulu m'écouter quand je leur ai conseillé la prudence et encouragés à enfilez un scaphandre. Ils étaient trop pressés de sortir, d'aller voir la tronche de ce nouveau monde.

— Et alors ?

— Les vent les a dissous.

— Quoi ?

— Ils ont été pris dans une bourrasque qui les a... dissociés. Je les ai vu partir en poussière, s'éparpiller. Sans mon scaphandre j'aurais subi le même sort.

— Alors ils sont morts.

— Non, c'est là que ça devient dingue. Je te l'ai dit. Ils ont été déconstruits, dissociés. Tous les passagers de l'arche ont subi le même traitement. Les animaux également. Le vent... le vent les a changé en nuages de poussière vivante. En essaim de molécules.

— Je n'y comprends rien, je crois que tu as perdu la tête.

— Pas du tout. J'ai mis un moment à comprendre, mais en vérité c'est d'une logique imparable. Tu disais que quelque chose allait reformater la planète pour en faire un truc véritablement nouveau. Du jamais vu. Hé ! bien c'est fait. Ce Créateur mystérieux a décidé de supprimer le concept d'espèce. Désormais, il n'y a plus d'humains, d'animaux, de plantes, de minéraux. Les séparations sont abolies. Les différences également.

— Qu'est-ce que tu essayes de me dire ?

— Je t'explique que les nouveaux habitants de la Terre sont tout cela à la fois. Le vent mélange les ingrédients. Sa recette c'est une pincée d'humain, une pincée de végétal, une pincée d'animal, une pincée de minéral... il mélange le tout et il obtient une créature qui est la synthèse de tous les ordres anciens. Il n'y a plus de séparations entre les genres, aucun ne peut se prétendre supérieur aux autres puisque tous se retrouvent dans le même mélange. Les hommes, les femmes, les chats, les chiens, les plantes vertes... Une synthèse, je te dis ! Une cohabitation générale. Une redistribution fondamentale, aucune séparation, aucune hiérarchie. Plus question de se dresser contre les autres puisqu'on est, également, les autres ! Plus de guerres, plus de conflits. Tu piges le concept ?

— Chacun est tout le monde ?

— Voilà ! C'est ça la grande trouvaille. Une espèce d'unité obtenu par l'agglomération des différences. Un peu comme ce qui arrive quand on mélange toutes les couleurs du spectre... et qu'on obtient uniformément du gris ! Ton Créateur mystérieux a inventé le gris vivant.

Lana lutte contre le vertige qui la gagne. Mahus remplit de nouveau les verres.

— Et... et ça se présente comment ? bredouille la jeune femme. Je veux dire, matériellement ?

— Tu en as eu un aperçu avec la forêt. Un arbre dont le tronc est fait de chair soutenue par un squelette en granit. Les feuilles, elles, sont souvent en peau humaine. Le tronc abrite des organes. Les racines sont des pattes d'animaux, elles permettent à l'arbre de se déplacer. Ce n'est qu'un exemple, les combinaisons sont infinies.

— C'est dingue...

— Comme tu dis. Mais ça empêche chaque élément de nuire aux autres, car leur faire du mal consisterait à se suicider. Tous sont liés, tous doivent collaborer s'ils veulent survivre. Aucune sécession n'est envisageable. Mais tu ne sais pas le plus beau : aucune association n'est définitive. Quand la nuit tombe le vent se lève. Le vent du changement, et il procède à un nouveau mélange, il redistribue tous les éléments, les associant de manière différente.

— Et où sont passés nos copains, dans tout ce bordel ?

— Ils sont partout, éparpillés, un bout là, un bout ailleurs. C'est comme une sorte de puzzle dont on pourrait changer l'emboîtement des pièces à l'infini. Je te le répète, c'est la méthode imaginée par ton Créateur fantôme pour forcer les gens à s'entendre entre eux. Pour le coup, on peut dire qu'il a vraiment poussé à l'extrême le concept de melting-pot ! Chapeau, le mec, il est fort.

Mahus se lève.

— Viens, ordonne-t-il. Je sais où trouver un hublot. Tu vas pouvoir constater ça de tes propres yeux, tu verras que je ne délire pas. Dépêche-toi, ça va être bientôt l'heure. Le vent se lève au crépuscule.

Lana le suit. Il la conduit dans un poste d'observation de l'anneau extérieur où la paroi est percée d'un large hublot de polycarbonate anti-explosion de cinquante centimètres d'épaisseur. On distingue parfaitement la forêt qui s'étend sur des dizaines de kilomètres carrés.

— Tiens, commande Mahus. Attrape ces jumelles et regarde de plus près les troncs, tu vas avoir des surprises.

La jeune femme obéit. Elle ne tarde pas à sursauter.

— Il... il y des yeux sur les troncs, balbutie-t-elle. Ils viennent de s'ouvrir, ils me regardent.

— Ouais, ça fait drôle, hein ? Certains ont également des bouches, ils sont capables de te parler, de t'appeler... Je te jure que ça fout la trouille.

— Et qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Oh ! ils étaient très aimable. Ils m'ont demandé pourquoi je refusais de les rejoindre, pourquoi je m'obstinais à porter ce scaphandre. Ils m'ont expliqué quel bonheur serait le mien si j'intégrais une communauté redistribuable.

— Ils ont employé le mot " redistribuable ", sans déconner ?

— Sans déconner. Ils m'ont également expliqué qu'on ne s'y ennuyait jamais parce qu'on changeait tout le temps de partenaires, qu'on côtoyait sans cesse de nouveaux amis. J'avais l'impression d'entendre une publicité pour un club de rencontres. Quand je leur ai demandé de quel sexe ils étaient, ils m'ont répondu que la notion d'être sexué n'existait pas chez eux, et qu'il y avait mille autres façons de s'épanouir. La plus grande des félicités, selon eux, c'est de faire partie d'un tout, de se fondre dans une universalité qui vous protège de la solitude et vous rend fort. Bon, voilà en résumé leur argument de vente. J'avoue que je n'en ai pas saisi les subtilités parce qu'ils parlaient tous ensemble.

— Tous ?

— Oui, tous les arbres... et certains possèdent plusieurs bouches. Mais regarde, c'est maintenant que ça va se produire. Le vent est en train de forcer, regarde les branches, elles s'agitent de plus en plus.

Mahus dit vrai. Le vent s'engouffre entre les troncs, et soudain tout se brouille, les formes se défont. Les arbres deviennent flous, se changent en fumée, deviennent essaim de particules que la bourrasque emporte. Brusquement, la forêt n'est plus là. Elle a disparu. Là où elle se tenait il n'y a plus qu'une lande déserte.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demande Lana.

— Le vent a défait le puzzle qu'il avait assemblé ce matin. Au cours de la nuit il va réorganiser les pièces d'une autre manière. Les possibilités sont infinies. C'est un changement perpétuel. Chaque matin on fait partie de quelqu'un d'autre. C'est comme si tu déménageais toutes les nuits pour vivre une autre journée avec de nouveaux voisins.

— Tu crois réellement que ça peut fonctionner ?

— Je ne sais pas. C'est un essai. Si ça ne fonctionne pas, le Créateur effacera tout et tentera autre chose. Et il en ira ainsi tant que la machine dont tu nous as parlé fonctionnera.

— Nous sommes donc les deux seuls “ survivants ” de la station ?

— Ouais. Quand les caissons se sont ouverts, ils se sont tous précipités au dehors. Les hommes, les animaux. Un sacré bordel, je te jure ! Ils se piétinaient dans les coursives. Ils étaient si nombreux qu'ils couvraient presque la lande. J'ai essayé de retenir Rorita et Lazalem, et aussi ton copain, le toubib. Mais il n'y avait rien à faire, ils ne m'écoutaient pas, ils voulaient sortir. J'ai attendu que le calme revienne et j'ai passé un scaphandre pour aller les rejoindre. J'étais à peine dehors que le vent s'est levé... Je les ai vu se... défaire, partir en fumée. C'était comme un brouillard épais ou une tempête de sable. J'ai cru qu'ils étaient morts, désintégrés par un rayonnement quelconque. Et puis le brouillard a pris forme, et il en est sorti la forêt que tu connais. J'ai pensé que j'halluciniais, surtout quand les arbres ont commencé à me parler. Ils... ils constituent une espèce de communauté où à force d'être tout le monde ils ne sont personne. Et comme le vent les réassemble chaque nuit, il ne peut pas y avoir de camps rivaux. Toute notion de rivalité est impossible.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? s'inquiète Lana.

— Je ne sais pas, avoue Mahus. Tant qu'on aura de l'oxygène on pourra sortir avec les scaphandres. Le problème se posera quand on aura vidé la dernière bouteille. Pour le moment, il semble que le vent ne peut exercer son pouvoir que sur la peau nue, cela nous laisse un répit.

— Comment se nourrissent-ils ?

— Aucune idée. Il faudra essayer de savoir comment ce monde fonctionne si l'on veut éviter d'être déconstruits et réassemblés selon la fantaisie du vent. Je vais dresser un inventaire des réserves d'oxygène, et voir de quelle autonomie on dispose.

32.

Pendant la nuit, ils examinent en accéléré les clichés que les caméras de la station ont pris de la planète au cours du siècle écoulé. Au fil du temps, une fois la couche de brouillard dissipée, on voit surgir une île gigantesque et parfaitement ronde au milieu d'un océan dépourvu d'autres terre.

— C'est le grand retour de la Pangée, commente Mahus. Un continent unique. Tu as vu ? une calotte glaciaire réduite au minimum, ce qui sous-entend une mer chauffée en permanence par un réseau de volcans sous-marins. Je me demande quelle tronche a la faune qui l'habite. Est-ce que le système de déconstruction/reconstruction permanente a également cours sous les eaux ?

— Tu as vu cette masse de relevés, d'analyses ? demande Lana.

— Ouais, mais je n'y comprends rien, je suis informaticien, pas géologue ou climatologue, pour moi ça reste du charabia.

La fatigue perce sous ses propos. Lana se sent également épuisée. Ils ont passé des heures à explorer la station de fond en comble pour dresser un inventaire des ressources énergétiques et des provisions. En ce qui concerne la nourriture ils n'ont pas de soucis à se faire. Les réserves sont conséquentes.

— Le problème, a souligné Mahus, c'est l'oxygène. il ne faut pas se faire d'illusions, si le vent grossit ou se met à souffler en permanence, il risque de s'insinuer dans les coursives avec tout

ce ça implique; pour éviter ça nous serons forcés de fermer l'écoutille d'accès. On ne peut pas courir le risque de le laisser envahir l'anneau extérieur parce qu'on ignore comment il fonctionne. Tu as vu la vitesse à laquelle il démonte ce qu'il a construit ? Si on ne fait pas attention, il va peu à peu se substituer à l'air que nous respirons, et quand il aura atteint la concentration nécessaire, il nous transformera en puzzle redistribuable.

— La station est gigantesque, souligne Lana, et nous ne sommes que deux. Même en bouclant hermétiquement toutes les issues, je ne pense pas qu'on puisse mourir asphyxiés.

— Ce sera vrai pendant un certain temps, admet Mahus. Mais qui peut prévoir si nous n'allons pas rester cloîtrés ici des dizaines d'années ? Nos respirations satureront peu à peu l'atmosphère intérieure en carbone, il nous deviendra de plus en plus difficile de respirer.

— On sera devenus fous avant, grogne la jeune femme. Ou on se sera entre-tués. Tu crois réellement qu'on sera capables de rester bouclés ici trente ans ?

— Je n'en sais rien, je fais le tour des hypothèses, c'est tout.

— On ne peut pas rester calfeutrés dans cette ferraille, planqués derrière un hublot à observer ce qui se passe dehors. Il faut explorer cette foutue planète. Est-ce qu'on dispose de véhicules ?

— Oui, fait Mahus. Il y a des Rovers étanches et chenillés dans l'une des soutes. Ils sont conçus pour résister à une tempête de sable, mais ils ne vont pas très vite. Leur autonomie en oxygène est de vingt-quatre heures. Ils sont principalement alimentés par des panneaux solaires, ce qui signifie qu'ils ne peuvent pas rouler la nuit. Ce sont des modèles qui datent de deux siècles mais leur état est satisfaisant.

— Bien, décide Lana, j'en prendrai un demain pour faire une première reconnaissance.

A l'aube, Lana s'installe au volant d'une sorte de bulle ovoïde montée sur train chenillé, comme un char d'assaut. L'engin comporte un cockpit vitré, séparé de l'arrière par une cloison étanche. Le maniement est à la portée d'un enfant. Un sas, où pend un scaphandre, permet de s'équiper. Le volume du véhicule

est en gros celui d'un camion. Le compartiment arrière comporte une couchette, du matériel radio et un poste de premiers secours.

— Surveille constamment le niveau d'oxygène, insiste Mahus. Essaie de ne pas tomber en panne à la tombée du jour, lorsque le vent se lève. Et ne sors jamais sans ton scaphandre, on est toujours à la merci d'une bourrasque vicieuse.

Lana lui signifie qu'elle a compris, met le contact et quitte la station par la rampe d'accès. Elle est assez satisfaite de se retrouver seule car Mahus lui tape sur les nerfs, et elle s'imagine mal passant les vingt prochaines années en sa compagnie.

La forêt qui avait disparu est de nouveau là, mais plantée différemment... et ses arbres n'ont plus du tout le même aspect. Certains se déplacent lentement grâce aux pattes écailleuses qui leur tiennent lieu de racines. Leur tronc semble aussi flexible qu'une colonne vertébrale et leur permet de s'incliner très bas. Plusieurs d'entre eux se penchent au passage du véhicule pour l'examiner de plus près... ou le flairer. A cette occasion, Lana constate que leurs feuilles sont en réalité de petites mains de bébé qui palpent le cockpit. Des mains vertes exsudant une sève qui souille le pare-brise.

Toutefois ces palpations ne s'accompagnent d'aucune manifestation d'agressivité.

Lana décide qu'elle ne doit, sous aucun prétexte, s'engager dans la forêt si elle ne veut pas se retrouver encerclée par les arbres. Étant donné qu'ils sont mobiles, ils pourraient aisément manœuvrer pour la coincer.

Elle accélère en direction de la lande, ce qui lui permet de confirmer sa première impression : l'herbe a été remplacée par du poil, ou des cheveux, dont les couleurs varient par endroits. Les rochers sont parfois tapissés d'écailles et se meuvent lentement sur des pattes de tortue. Tout est vivant. Le concept de Nature inanimée n'a pas place ici. Lana est persuadée que si elle entaillait l'écorce d'un arbuste il en jaillirait du sang.

La dessein de la machine est évident : contrairement à ce qui se passait avant, l'homme ne peut porter préjudice à son environnement puisqu'il fait partie intégrante de cet environnement. S'il le saccage, il s'auto-mutile.

Le procédé est un peu lourdingue mais il est dissuasif... du moins pour le moment.

Le radar du tableau de bord émet un “ bip ” strident et lui signale l’existence d’un plan d’eau important dans le quadrant nord-est. Sans doute un lac. Lana met aussitôt le cap dans cette direction. Les cheveux qui recouvrent le sol ont tendance à se prendre dans le train chenillé du véhicule qui poursuit sa route en les arrachant. C’est ennuyeux et Lana se demande comment l’environnement va réagir à cette agression. Mais le moyen de faire autrement, hein ?

Elle repère bientôt le lac grâce aux miroitements du soleil à sa surface. Elle freine à cinquante mètres du plan d’eau et passe à l’arrière de l’engin pour s’équiper. Elle est très malhabile quand elle doit se mouvoir enveloppée dans un scaphandre, toutefois elle n’a guère le choix. S’habiller seule n’est pas facile, et quand elle ajuste enfin son casque elle est en sueur.

Au moment où elle sort du véhicule, elle s’aperçoit qu’un arbre — un seul — l’a prise en filature. Planté au milieu de la lande il est facile à repérer. Il se déplace lentement sur ses pattes-racines. Lana éprouve un pincement à l’estomac. Est-ce mauvais signe ?

Jamais elle n’aurait imaginé qu’un jour elle s’inquiéterait de voir un arbre lui emboîter le pas.

Mais son inquiétude grimpe d’un cran quand elle constate les chenillettes du Rover souillées de sang, et des lambeaux de cuir chevelu coincés entre ces plaques de métal articulées qu’on nomme “ chenilles squelettes ”.

De toute manière, à présent qu’elle est sortie elle doit jeter un coup d’œil au lac. L’arbre est encore loin, il progresse lentement, elle aura donc largement le temps de faire l’aller-retour.

Elle se sent fautive, mais la vraie question reste : comment l’environnement la perçoit-il ? Comme une intruse ? Une ennemie ? Une prédatrice qui refuse de s’agglomérer à la grande communauté des espèces confondues ? Merde, elle n’en sait rien !

Elle réalise tout à coup qu’elle éprouve de plus en plus de difficulté à marcher. Baissant les yeux, elle voit que les mèches

de cheveux remplaçant les hautes herbes se sont nouées autour de ses chevilles, et l'empêchent d'avancer. Elle n'a d'autre solution que de dégainer le poignard suspendu à sa ceinture et de les trancher. Elle est aussitôt aspergée de sang. Consciente que la situation risque de lui échapper, elle court maladroitement jusqu'au lac. Des myriades de poissons y virevoltent, accrochant des reflets de soleil. Ils sont nombreux à converger vers la surface pour examiner l'étrangère...

Et soudain, elle réalise qu'elle s'est trompée. Ce ne sont pas des poissons mais des yeux ! Des milliers d'yeux de toutes les couleurs qui s'ébattent dans les eaux claires.

Elle recule, et bat en retraite pour regagner le véhicule car il lui semble que l'arbre attaché à ses pas se rapproche de plus en plus vite, or elle ignore tout de ses intentions.

Là encore, les cheveux tentent d'entraver sa marche et elle doit utiliser le couteau pour s'en libérer. Quand elle se hisse dans le Rover, elle ruisselle de sueur et tremble d'énervement.

Cette fois, elle se contente d'ôter son casque et se glisse au volant. Les chenillettes patinent car les poils poussant sur la lande ont entrepris de les immobiliser. Elle doit faire rugir le moteur pour s'arracher à leur étreinte, puis elle amorce un large demi-tour de manière à passer loin de l'arbre.

Elle peste contre elle-même; la situation lui a complètement échappée.

Elle sent qu'elle s'est mal conduite face aux nouveaux occupants de la Terre. Elle aurait dû se montrer plus conciliante, accepter la confrontation et...

Et quoi ? Accepter d'être déstructurée puis redistribuée au hasard des semilles effectuées par le vent ? Non, elle ne peut s'y résoudre. Avoir été sirène, c'est une chose, être éparpillée au petit bonheur c'en est une autre.

Elle éprouve un immense soulagement lorsque le véhicule grimpe la rampe d'accès de la station.

— Alors ? interroge Mahus qui l'attend, au milieu du hangar.

— Catastrophique, soupire-t-elle en s'extrayant de l'engin. Je crois qu'ils ont essayé de me faire comprendre que nous n'étions pas chez nous et qu'il ne fallait pas compter emménager. Du

moins tant que nous resterons dans nos corps d'origine. Ici, la cohabitation est obligatoire.

Mahus l'aide à se défaire du scaphandre, puis ils gagnent le poste de contrôle général pour vérifier que tous les accès sont bel et bien verrouillés.

33.

Lana lutte contre le découragement et l'angoisse qui s'insinuent en elle. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle va faire. Finalement, elle murmure :

— Est-ce qu'il serait possible de replonger en hibernation ?

Mahus fronce les sourcils.

— C'est quoi ton idée ? lâche-t-il.

— Si on ne trouve aucun moyen de s'entendre avec les créatures du dehors, explique laborieusement la jeune femme, on pourrait replonger sommeil cryo pour deux ou trois siècles, et attendre de voir comment les choses évoluent. Non ?

— Je ne sais pas, je n'y ai pas réfléchi. C'est sûr qu'en stase on consommera beaucoup moins d'oxygène. Le truc, c'est qu'on ignore comment se comportera la station. Elle est rivée au sol, et je ne crois pas qu'elle puisse redécoller. Elle n'est pas conçue pour ça. La "végétation" va probablement la recouvrir, la... digérer. Si je pige bien ton idée, tu veux voir si la machine cachée dans les abysses se lance dans une nouvelle terraformation... moins aberrante ?

— Oui. Ce truc de... redistribution, ça ne peut pas fonctionner sur le long terme. Je suis sûre que ce n'est qu'un brouillon, et que la machine va passer à autre chose. On peut attendre cent ans et voir ce qu'il en sort ?

— Ouais, ça peut se faire. Du moins tant que la station disposera d'assez d'énergie. Si son réacteur s'éteint, tous les caissons suivront, et on mourra dans notre sommeil.

— C'est peut-être mieux que d'être mis en pièces, non ?

— Je ne dis pas non. Faut y réfléchir, que je consulte toutes les données informatiques. Quand on aura fait le point on décidera à tête reposée. Je vais demander à l'ordi central de

lancer des simulations à partir des données récoltées, d'esquisser des futurs envisageables.

Mahus travaille toute la nuit, courant d'une console à l'autre, se gavant de café noir, marmonnant des choses incompréhensibles.

Lana est certaine d'une chose : elle refuse de vivre dans ce monde. Elle est, du reste, persuadée que la machine va prendre conscience de son erreur et effacer ce pandémonium grotesque.

Elle ne sait pas encore qu'elle est loin d'avoir vu le pire.

34.

Chaque matin, quand Lana se réveille, son premier mouvement consiste à se précipiter vers le hublot pour découvrir les modifications qu'a subi le paysage au cours de la nuit. Seul le lac ne bouge jamais. Les arbres et les rochers, eux, ne cessent de se réorganiser en une géographie toujours mouvante.

Toutefois, au bout de quatre jours, elle est frappée de stupeur : *la forêt a disparu*. Elle a été remplacée par de nombreux entassements qui jalonnent la plaine à perte de vue. C'est comme si quelqu'un s'était appliqué à constituer des monticules distincts les uns des autres, et dont la hauteur atteint parfois celle d'une petite colline.

— Tu as vu ? lance Lana à l'adresse de Mahus qui vient d'entrer. C'est quoi ce délire ?

— Une espèce de classement, répond l'informaticien. Regarde, chaque tas regroupe des éléments analogues : il y a le bois, la pierre... et plus loin ce qui ressemble à des organes, des viscères empilés... et aussi ces trucs, qui évoquent des tapis roulés, mais qui sont en réalité des morceaux de peau.

— Quoi ?

Mahus tend à Lana une paire de jumelles afin qu'elle puisse vérifier la véracité de ses dires. Au bout d'une minute la jeune femme, le souffle coupé, doit admettre que son compagnon dit vrai.

— Pourquoi ? interroge-t-elle. Ça n'a aucun sens. Jusqu'à présent ils prenaient soin de se mélanger, on dirait...

— Qu'ils font sécession, complète Mahus. C'est exactement ce dont il s'agit. Ils en ont ras le bol d'être mélangés. C'est

manifestement le début d'une révolte. Chacun veut récupérer ses billes. Ce qui est humain veut rester humain, ce qui est végétal exige de rester végétal, et ainsi de suite, tu vois le genre ?

Lana hoche la tête. Mahus a raison. Les « éléments constitutifs » en ont assez d'être les jouets du vent. La philosophie du Grand Mélange ne leur convient pas. D'instinct, elle suppose que le germe de la révolte vient principalement des humains, c'est-à-dire des anciens passagers de l'Arche. L'organique refuse d'être accouplé à l'inanimé. Une résurgence de la vieille doctrine du « chacun chez soi » jadis en usage sur son île natale.

— Quelque chose se prépare, insiste Mahus, et je crois que ce ne sera pas agréable.

— Tu penses qu'ils vont se battre ?

— Possible... Mais je me demande quelle forme prendra cet affrontement.

— Ils ne peuvent rien contre le vent.

— Ouais, c'est sûr. Mais le vent, lui, peut s'amuser à les dresser les uns contre les autres, pour leur donner une bonne leçon. Ce serait assez dans son style.

— Il jetterait de l'huile sur le feu ?

— A mon avis, oui. Et une fois qu'ils se seront vainement mis en pièces, il leur montrera qu'il reste le maître absolu.

Le silence s'installe. Fascinés, les jeunes gens sont incapables de détourner les yeux du spectacle qui s'offre à eux. Lana a les main moites, Mahus se gratte nerveusement la barbe. Sur la plaine, les entassements sont parcourus de frémissements, à la façon des chevaux qui s'impatientent dans leur stalle et n'ont qu'une idée : prendre le galop.

Le premier mouvement se produit du côté de la colline d'écorces et de branches mêlées. D'un seul coup, les morceaux épars s'emboîtent les uns dans les autres telles les pièces d'un puzzle. Un embryon de tronc jaillit de l'empilement et grandit rapidement. Lana comprend soudain que tous les arbres de la forêt ont décidé de s'unir pour ne plus former qu'un seul et unique tronc d'une hauteur effrayante. Un arbre gigantesque dont les plus hautes branches frôleront les nuages, ou peu s'en faut.

C'est un spectacle irréel et cauchemardesque. Déjà, les branches suivent, se greffant sur tout le périmètre du tronc, à la

façon de cornes, de rostres, ou de tentacules rigides. Très vite elles s'organisent en une armée d'éperons qui protégera le tronc de toute atteinte directe. Le feuillage vient les compléter, formé de feuilles rigides à bords tranchants. Ce ne sont plus de simples feuilles mais des lames coupantes comme des rasoirs.

La croissance de l'arbre géant s'effectue dans un horrible fracas ponctué de craquements. A présent c'est le tour des racines qui prolifèrent et s'étendent au ras du sol pour assurer la stabilité de l'ensemble.

Lana et Mahus reculent instinctivement. D'où ils se tiennent ils leur est impossible de distinguer la cime de l'arbre monstrueux qui doit cumuler à plus de trois cents mètres d'altitude. L'air est saturé de sciure et d'écorce broyée. A peine créées, les racines entreprennent de pomper l'eau du sol pour la changer en sève, la prairie se dessèche, l'herbe jaunit.

Hébéété, Mahus marmonne d'incompréhensibles jurons.

— S'il s'écroule sur la station, balbutie-t-il, nous serons broyés.

Lana reste muette, pétrifiée. Elle essaye d'imaginer la Terre, vue de l'espace : une planète sur laquelle ne pousse un seul arbre !

Puis son attention est attirée par ce qui se déroule dans le camp adverse, où sont regroupés les éléments organiques. Là aussi, quelque chose s'élabore. Une architecture d'os et de muscles ajoutés les uns aux autres, comme les briques d'un mur. Un squelette fantastique dont les ossements s'entrecroisent de manière à former des piliers, et que recouvrent aussitôt un entrelacs de muscles soudés les uns aux autres afin de décupler leur puissance. Deux jambes apparaissent, torses mais énormes, conçues pour assurer la stabilité de la créature impossible qui naîtra de cette folie.

— Bordel ! crache Mahus. Ils fabriquent un géant... Une espèce de cyclope ! C'est du délire !

— C'est le vent, murmure Lana. Il s'amuse à jeter de l'huile sur le feu, comme tu disais tout à l'heure.

L'élaboration du monstre se poursuit. Lana se sent près de vomir quand la masse viscérale escalade à son tour la jambe gauche du géant pour aller se blottir dans la cavité encore béante de la panse en construction. Elle comprend que ces masses

organiques se sont constituées à partir du « capital » représenté par les anciens passagers de l'arche : Hommes, femmes, enfants et animaux. Des milliers de kilomètres d'intestins, des milliers de cerveaux, tout autant de poumons... Tout cela aggloméré pour ne plus former qu'une seule anatomie démesurée.

Une sorte de terreur sacrée s'empare d'elle. Pour un peu elle courrait se cacher au fond d'un placard. Mahus ne vaut pas mieux, les yeux hors de la tête il a l'air d'un dément. A force de se gratter frénétiquement la barbe, il s'est lacéré les joues, du sang coule le long de son cou.

Le géant est presque achevé. Grotesque, difforme, il n'en demeure pas moins redoutable. Ses bras touchent presque le sol, lui conférant une allure simiesque. Son crâne est bosselé comme un vieux heaume ayant encaissé trop de coups de massue, ses yeux ne sont pas à la même hauteur, sa bouche est une gueule hérissée de crocs improvisés à partir de silex grossièrement taillés. C'est un être de cauchemar qui poussent des rugissements effroyables et dont les bras s'agitent en tous sens comme s'ils espéraient soulever cette énorme carcasse et l'emporter dans les airs.

— Ce coup-ci, on est dans la merde... gémit Mahus.

En dépit de cette constatation les deux jeunes gens ne parviennent pas à s'arracher au spectacle titanesque qui se déroule de l'autre côté du hublot. Car il est évident, désormais, que les choses vont dégénérer. Le géant et l'arbre colossal vont s'affronter en un combat mortel.

Le géant difforme se met en marche, et chacun de ses pas fait trembler la plaine, la secousse s'épanouit à l'intérieur de la station spatiale comme dans une caisse de résonance. Lana et Mahus se bouchent les oreilles tant ils ont l'impression d'avoir élu domicile dans le ventre d'un tambour. Les objets qui les entourent roulent sur le sol ou dégringolent des étagères. Là-bas, l'arbre s'est également mis en mouvement pour se porter à la rencontre de son adversaire. Ses racines tentaculaires brassent le sol pour le propulser en avant, raclant la terre, elles soulèvent un nuage de poussière et de cailloux qui s'en vient gifler la surface de polycarbonate du hublot.

Tout de suite, le géant s'en prend aux branches qui l'empêchent de s'approcher du tronc, mais celles-ci, telles des

cornes, lui percent les paumes, tandis que les feuilles acérées lui lacèrent les avant-bras. Il doit reculer en grognant.

— Je parie sur l'arbre, lâche Mahus. Il est plus grand et mieux armé. Il va encorner le golem en moins de deux minutes !

Il se trompe. Comprenant qu'il a tout à redouter des branches, le géant s'en prend aux racines de son ennemi végétal. Après en avoir calé une sous chacun de ses bras, il les soulèvent, déséquilibrant l'arbre qui vacille et cherche vainement à recouvrir son assiette. Le colosse au crâne bosselé pousse son avantage en avançant pas à pas, le dos rond, le cou rentré dans les épaules. Des muscles énormes roulent sous sa peau tavelée. L'arbre dans une tentative désespérée, tente d'utiliser ses autres racines comme des tentacules, et les nouent aux chevilles du géant dans l'espoir de l'écarteler. C'était mal joué, car ce changement le fait basculer en arrière. Il s'écrase lourdement sur le sol, brisant sous lui des centaines de branches. Sa cime frôle le vaisseau, manquant de l'aplatir. Le choc, d'une violence de séisme, a ouvert de longues crevasses dans le sol. Le brouillard de poussière est si dense que, durant plusieurs minutes, Lana ne voit plus rien. Seuls lui parviennent les bruits du combat qui se poursuit, répandant le chaos à des kilomètres à la ronde. Ebranlée par les chocs successifs, la station spatiale s'est inclinée sur bâbord selon un angle suffisant pour obliger les jeunes gens à chercher un appui s'ils ne veulent pas perdre l'équilibre à leur tour.

Le brouillard s'estompe enfin. Si l'arbre est toujours couché sur la plaine, il n'est pas vaincu pour autant car ses branches portent les coups furieux au géant qu'elles percent de toutes parts. Le torse du colosse ruisselle de sang, ses bras sont couverts de lacérations et certains de ses muscles, déchirés, pendent dans l'ouverture des plaies. Insensible à la douleur, il continue néanmoins à arracher les branches à pleines poignées et à les projeter le plus loin possible pour les empêcher de revenir adhérer au tronc. Plusieurs atterrissent sur le toit de la station, et Lana les entend ramper dans un ultime effort pour rejoindre le lieu du combat.

Handicapé par sa longueur et son manque de racines, l'arbre échoue à se redresser. A présent, le géant martèle l'écorce de ses poings énormes. Des échardes volent en tous sens et certaines se

plantent dans son ventre. L'une d'elles se fichent dans son œil droit sans que cela le pousse à reculer.

Les rochers, qui ont pris le parti de l'arbre, tentent de le prendre à revers et se jettent dans ses jambes avec l'espoir de lui briser les chevilles. La chair éclate, révélant l'imbrication des os énormes.

L'arbre est à présent gluant de toute la sève qu'il perd par mille entailles, cette hémorragie l'affaiblit en le desséchant. Certaines branches, qui ne sont plus convenablement irriguées, jaunissent et deviennent cassantes. Le colosse à beau jeu de les émietter. Les racines, qui l'enserrent jusqu'à la taille dans leur étau, commencent à se desserrer faute de nutriments. Le géant, empoignant à deux mains un rocher pointu, l'utilisent pour frapper le tronc avec l'intention manifeste de couper l'arbre en deux et d'accélérer l'hémorragie de sève.

Il est lui-même dans un état pitoyable, les os des jambes mis à nu jusqu'à mi-mollet, le torse et le ventre percés en une multitudes d'endroits, les intestins pendant par une plaie plus profonde que les autres. Dans un sursaut d'agonie, l'arbre lui lance au visage un tourbillon de feuilles coupantes qui lui sectionnent le nez, lui crèvent son dernier œil valide et lui arrachent les oreilles.

Cette fois c'est la fin, le colosse s'écroule, s'empalant lui-même sur les dernières branches maîtresses qui garnissaient encore le tronc. Les deux monstres, unis dans la mort, sont parcourus de spasmes puis s'immobilisent définitivement.

Un long moment s'écoule. Enfin, le vent se lève, brassant terre, poussière et débris. Le hublot devient opaque.

— Voilà, grogne Mahus, c'est ce qu'il voulait. Personne n'a gagné. Maintenant il va reprendre les choses en main et faire le ménage en espérant que les rebelles auront compris que toute révolte est inutile.

La nuit tombe. Lana réalise avec stupeur que le combat titanesque a duré une journée entière alors qu'elle a l'impression qu'il n'a pas excédé une dizaine de minutes.

La tension nerveuse l'a épuisée, et elle n'aspire plus qu'à dormir. Elle se laisse tomber dans un fauteuil tandis que Mahus s'éloigne sans un mot, l'abandonnant devant le hublot que l'obscurité a rendu aveugle.

Lana se laisse couler dans l'inconscience.

Quand elle ouvre les yeux, c'est l'aube. Une armée de rochers gris, montés sur pattes et pourvus de longues cornes, assiège le vaisseau. A intervalles réguliers, les pierres s'élancent pour venir cogner contre le fuselage de la station, dans l'espoir de l'endommager. Ce sont ces chocs répétés qui l'ont réveillée.

— Tu as vu ? lui demande Mahus qui se tient au seuil de la salle, une tasse de café noir au poing. Je crois qu'ils tentent de nous faire comprendre que nous ne sommes pas les bienvenus. Le vent n'apprécie pas les voyeurs, il veut rester libre d'accomplir ses manigance sans témoins.

Lana se lève en grimaçant, les reins endoloris. Elle s'approche du hublot pour suivre les efforts d'un rocher dont les cornes arrachent des étincelles au blindage du vaisseau.

Au dehors, les « cadavres » de l'arbre et du géant ont disparu. Le vent a reconstitué la forêt initiale avec ses sapins hybrides aux troncs constellés d'yeux qui surveillent le vaisseau.

— On n'a rien à craindre d'eux tant qu'on reste enfermés, commente Mahus. Tout est rentré dans l'ordre. Je te le répète, le vent a repris les choses en main.

— Avant que ne commence ce délire, tu devais faire des calculs en prévision d'un nouvel épisode de stase, où en es-tu ? s'impatiente Lana.

— A priori, sauf panne imprévisible, on peut tenir mille ans. En stase cryo on consomme à peine plus d'oxygène qu'un cadavre, et comme on n'est que deux, ça nous laisse une grande marge de sécurité. Cela dit, si on opte pour cette stratégie, tu dois avoir conscience qu'on ne se réveillera peut-être pas. La grande inconnue c'est la panne hypothétique. En outre, rien ne nous garantit qu'à notre réveil, la machine nous aura bricolé un monde moins délirant.

— Je sais, mais je préfère la croire dotée d'un certain bon sens. Elle a tout de même renoncé aux dinosaures pour fabriquer les hommes des cavernes.

— Je ne suis pas sûr qu'on doive considérer ça comme une amélioration... *si ?*

Lana grimace, agacée.

— Ne joue pas au malin, siffle-t-elle, tu sais bien qu'on ne peut pas rester ici. Le seul moyen qui nous permette de faire un saut dans le futur c'est l'hibernation.

— Ok. On peut programmer un réveil dans cent ans, et voir ce qu'il en est ? De saut de puce en saut de puce on arrivera au bout du millénaire sans être devenus complètement crétins. Ça te va ?

— Ça me va. Prépare ce qu'il faut.

Dans les heures qui suivent un silence tendu s'installe. Ils ont tous deux conscience de jouer leur va-tout. Mahus entame une nouvelle vérification du système régissant les caissons.

— Cette fois pas la peine de retourner dans la petite navette, dit-il. On peut aller dans la grande salle des "couveuses". De toute manière c'est plus sûr.

Lana grogne un assentiment. Elle a hâte d'en finir. Elle n'a plus qu'un désir : tourner la page.

— Bon, tout est nickel, annonce enfin le jeune homme. C'est quand tu veux...

— Alors c'est tout de suite, si on commence à réfléchir on va se dégonfler.

— Pas faux.

D'un pas rapide ils gagnent l'immense salle des caissons. Lana arrache ses vêtements. Elle tremble de la tête aux pieds. Elle s'allonge dans le premier sarcophage venu et ferme les yeux tandis que Mahus procède au branchement des cathéters.

— C'est fait, murmure-t-il, je lance la procédure, le capot va se fermer. *Ciao bella*.

— A dans cent ans, répond Lana, la gorge nouée.

35.

La première sensation qui assaille Gudrun est celle d'avoir été emmurée vive ou enfermée dans un sarcophage. Puis, peu à peu, sa mémoire se remet en marche. Elle se souvient que Jalina-Ré, la coordinatrice de la tribu les a sauvées d'extrême justesse en leur ordonnant de s'enfouir dans la vase sacrée qui tapisse le fond des océans; ce manteau vieux de plusieurs centaines de

milliers d'années qui constituait la peau de la planète lors de sa création.

— C'est la chair même des premiers âges, a expliqué Jalina. C'est de cette boue visqueuse qu'est née la première étincelle de vie. La première bactérie. S'il existe un refuge, un seul, c'est bien celui-ci. Nous allons nous y enfouir pour hiberner tandis qu'au-dessus l'eau deviendra bouillante et tuera les autres espèces. Mais la vase c'est la vie, elle sera notre placenta, elle nous nourrira, et cela même si notre sommeil doit durer des siècles.

Parmi les sirènes, beaucoup ont émis l'idée que Jalina-Ré avait perdu la tête. La tribu s'est fragmentée. Comme toujours en temps de crise, passions et rancœurs se sont exacerbées, générant de violents affrontements. Des groupes se sont formés, s'accrochant à l'idée qu'il existait des zones où l'eau était encore froide, et qu'il suffirait de s'y réfugier pour échapper au cataclysme. Peu à peu, la tribu s'est dissoute, et Jalina-Ré s'est retrouvée à la tête d'un maigre noyau d'une centaine de fidèles, dont Gudrun et Ramos faisaient partie.

— N'écoutez pas ces folles ! a martelé Jalina. Il n'existe aucune zone froide. Même les glaces des Pôles ont fondu. Le niveau de la mer a grimpé jusqu'à submerger les cités des humains. La plupart ont péri noyés, ou cuits au court-bouillon. La chaleur augmente un peu plus chaque jour, bientôt nous ne pourrons plus la supporter. Il est temps de plonger dans les abysses encore glacées pour nous enfouir dans la vase. Si les Dieux des tréfonds le veulent, nous survivront au désastre. L'heure de la grande hibernation a sonné.

Gudrun n'était qu'à demi convaincue mais elle s'est coulée dans le sillage de Jalina lorsque le groupe a plongé dans les ténèbres des "eaux sans lumière", là où les rayons du soleil ne pénètrent jamais et où vivent des monstres albinos, aveugles, aux corps déformés par la pression.

Certaines sirènes, parmi les moins solides, n'ont pu aller jusqu'au bout. Gudrun se rappelle avoir entendu, alors qu'elle nageait, la cage thoracique de sa voisine se briser sous l'effet de la pression. Les organes transpercés par ses côtes brisées, elle est morte en vomissant un nuage de sang qui l'a enveloppée tel un

linceul. D'autres ont dû battre en retraite, la chair du visage plaquée aux os, comme aspirée de l'intérieur.

Mais Gudrun a continué. Tout lui semblait préférable à la perspective de mourir bouillie, et de voir sa peau s'en aller au gré des courants, telle celle des poissons qui l'entouraient, et dont les dépouilles s'émiettaient lorsqu'elle les écartait d'une main rageuse.

Jalina-Ré est-elle folle ? Ce n'est certes pas à exclure car elle a plus de deux cents ans et, arrivée à cet âge, les sirènes deviennent souvent la proie d'obsessions bizarres. Mais Jalina fait également partie des grandes initiées, celles qui connaissent les légendes et les secrets des temps anciens, avant que l'Atlantide ne s'effondre, submergée par les raz-de-marée.

L'histoire de la vase magique d'où est née la première étincelle de vie n'est peut-être pas si idiote qu'elle paraît...

La descente s'est révélée bien plus difficile que Gudrun ne l'imaginait et, à maintes reprises, elle a cru que sa cage thoracique et son crâne allaient être broyés par la pression des abysses. Autour d'elle, le groupe des plongeuses s'amenuisait peu à peu. Ramos tenait bon, sans doute parce que son plastron d'écailles le protégeait plus efficacement.

Tout à coup, une étrange luminescence verdâtre est apparue, tout en bas. La vase était phosphorescente, elle éclairait un paysage de squelettes gigantesques datant des âges antédiluviens : serpents de mer plus grands que des paquebots dont les ossements s'entremêlaient, formant des cages aux barreaux imbriqués.

“ C'est ici ! a fait la voix de Jalina-Ré dans sa tête. Ne traînez pas, creusez avec vos mains et enfouissez-vous le plus profondément possible. La vase, dès qu'elle entrera en contact avec votre peau, déclenchera le processus d'hibernation.

— Mais quand nous réveillerons-nous ? a demandé anxieusement Gudrun.

— Quand la Nature le jugera bon, a répondu Jalina sans plus de détails. Ayez confiance. ”

Gudrun s'est faufilée entre les os d'un serpent de mer et a plongé les mains dans la boue verte, lumineuse. Tout de suite,

elle a perçu une sorte de vibration, de courant magnétique qui la traversait tout entière, et elle a su que Jalina avait vu juste.

Elle s'est activée, luttant pour dégager une fosse assez grande pour la contenir tout entière. Ce n'était pas facile car la vase avait tendance à s'affaisser, comblant aussitôt le trou qu'elle s'efforçait de dégager.

Un peu plus loin, Ramos faisait de même mais, grâce à ses griffes, s'en tirait beaucoup mieux.

Enfin, elle s'est couchée dans l'excavation avec la désagréable impression de prendre place dans sa propre tombe. La vase a coulé sur son corps, le recouvrant. Gudrun a connu un bref instant de panique quand la boue lui a rempli les yeux, la bouche mais, tout de suite, une étrange langueur s'est emparée d'elle et elle a basculé dans l'inconscience.

Aujourd'hui, elle se réveille enfermée dans un sarcophage de terre durcie, et elle comprend que la chaleur de l'océan bouillonnant a fini par cuire la vase comme l'argile d'un pot placé dans un four !

Elle doit s'en échapper au plus vite si elle ne veut pas étouffer ! Hélas, la gangue la tient clouée au sol, l'empêchant d'esquisser le moindre geste.

Alors qu'elle se croit perdue, le couvercle qui pèse sur son corps s'émiette. Quelqu'un est en train de la libérer. C'est Ramos, dont les griffes éparpillent la vase solidifiée. Gudrun émerge enfin de sa prison. Sa première pensée est pour ses sœurs, les autres sirènes. Ramos hoche la tête pour signifier qu'il a compris et s'éloigne.

Gudrun le suit. L'eau est froide mais les squelettes des grands serpents antédiluviens ont disparu, probablement dissous par l'eau bouillante. Se saisissant d'une pierre, elle entreprend de fragmenter la carapace de vase durcie de chaque "tombeau", et de libérer les sirènes qui l'entourent. Hélas, certaines sont mortes, et le temps les a changées en momies. Les pertes sont nombreuses. Jalina-Ré en fait partie. Son grand âge ne lui a pas permis de surmonter l'épreuve de l'hibernation.

"Combien de temps avons-nous dormi ?" s'inquiète Gudrun.

Elle remet ses interrogations à plus tard et reprend son travail.

Quand tous les “ sarcophages ” sont ouverts on dénombre les pertes. Elles sont nombreuses. Sur les cent fidèles qui ont suivi Jalina, seule la moitié a survécu. Quant aux tritons, ils ne sont que quatre, dont deux très amaigris.

Gudrun, espérant qu’elle jouit toujours du don, s’empresse de mordre les plus mal en point, afin de leur transmettre le “ venin ” guérisseur dont elle est dépositaire.

Quand elle a terminé, elle étudie l’environnement. Si le paysage des abysses n’a guère évolué, le goût de l’eau, lui, a changé. Il paraît plus pur, débarrassé de toute pollution.

Se tournant vers Ramos, elle lui lance, par télépathie :

“ Il faut remonter à la surface. On doit voir ce qui s’est passé là-haut. ”

Puis elle transmet le même message aux survivantes. Elle sait d’avance que son autorité sera contestée car elle n’est pas née sirène. On la considérera toujours comme une pièce rapportée. Quand viendra l’heure d’élire un nouveau chef elle ne figurera pas dans la liste des candidates, c’est certain.

Néanmoins, lorsqu’elle s’élance vers la surface, une petite troupe se glisse dans son sillage. Cinq ou six filles qui, probablement, n’ont pas envie de s’attarder sur le territoire lugubre des abysses.

Il ne faut pas longtemps à Gudrun pour constater qu’aucun poisson ne hante les eaux. C’est à croire que l’océan n’abrite plus la moindre faune. Ni requin ni pieuvre. Rien. L’ébullition a d’évidence tout détruit, tout stérilisé. Les rochers sont nus, dépourvus d’algues ou de lichens. Ni coraux ni coquillages.

Au fur et à mesure que la pression des grands fonds s’allège, Gudrun nage plus vite. Au-dessus de sa tête, la surface scintille telle une immense flaque de mercure. Elle émerge enfin à l’air libre. Les sirènes sont amphibies, tout du moins dans une certaine mesure car, passé un délai de six heures, leur peau se dessèche et leurs muscles s’atrophient. Gudrun, elle, n’est pas une vraie sirène. Elle se garde bien d’oublier que sa forme actuelle est le résultat d’une mutation génétique artificiellement provoquée. Elle ignore ce qui lui arrivera si elle outrepassa le fameux délai

des six heures. Il se pourrait bien qu'elle redevienne tout bêtement humaine !

De toute manière, pour le moment, elle ne peut envisager d'aller se promener sur la terre ferme puisqu'une queue de poisson remplace sa paire de jambes. Tout au plus pourra-t-elle ramper sur la plage et se hisser au sommet d'un rocher, mais cela lui permettra de se faire une petite idée de ce que le monde est devenu.

Elle fait surface non loin d'une bande de terre. Une île ? Un continent ? Elle n'en sait rien. Elle nage vers ce qui a tout l'air d'une crique de sable fin. Bientôt son ventre râpe le fond et elle doit continuer en rampant. Derrière elle, les autres sirènes hésitent. Seul Ramos la suit et, se dressant sur ses pattes postérieures, l'aide à sortir de l'eau.

Le souffle du vent sur sa peau mouillée lui arrache un frisson. C'est, en réalité, davantage qu'un souffle... on dirait qu'une main invisible la palpe, explorant son anatomie. C'est bizarre et un peu inquiétant. Elle ne se rappelait pas que le vent était capable d'une telle... présence.

Elle a réellement l'illusion qu'un homme invisible est en train de la peloter, ou de la soumettre à un examen médical.

“ Aide-moi, ordonne-t-elle mentalement à Ramos. Porte-moi en haut de ce rocher, que je puisse voir le paysage ! ”

Le triton obéit et soulève Gudrun dans ses bras écailleux. Une fois installée en haut de son perchoir, la jeune femme laisse son regard courir sur l'étendue de terre qui l'entoure. Elle ne reconnaît rien. Les plantes — mais s'agit-il réellement de plantes ? — sont bizarres et d'une couleur invraisemblable. Elle ne repère aucun animal. Pas davantage d'insectes. Lorsqu'un rayon de soleil la frappe, elle a encore une fois la sensation d'un attouchement. Comme si ce qui était jadis impalpable était désormais nanti d'un pouvoir de préhension. C'est très dérangent. La lumière du soleil n'est plus seulement chaude, elle rampe sur sa peau à la manière d'une bête qu'elle ne parviendrait pas à distinguer.

Se pourrait-il que ce monde soit peuplé de créatures transparentes qui, en cette minute, se pressent autour d'elle, intriguées par ce qui leur paraît une sorte de monstre ?

Angoissée, elle est sur le point d'ordonner à Ramons de la ramener dans l'eau quand elle aperçoit enfin un curieux renflement circulaire au centre de la plaine. La forme en est trop parfaite pour qu'il s'agisse d'un caprice de la nature. On dirait qu'une roue gigantesque a été posée à plat sur le sol, et oubliée là jusqu'à ce que la végétation la recouvre en partie.

Et soudain, elle comprend ! Ce n'est pas une roue, c'est tout bonnement une station spatiale échouée. Elle doit être là depuis un siècle au moins. Il serait sûrement utile de l'explorer. Même si ses occupants sont morts depuis longtemps, le vaisseau peut constituer un abri non négligeable.

Elle aimerait s'en approcher, mais les palpations du vent sont devenues plus douloureuses. On la triture comme si on s'apprêtait à la mettre en pièces. Des hématomes se forment déjà sur sa peau. Il est hors de question de s'attarder si elle veut éviter d'être blessée.

“ Dans l'eau ! ordonne-t-elle à Ramos. Vite ! ”

Le triton s'exécute, dévale la pente rocheuse et plonge dans les vagues.

Une fois dans l'eau, Gudrun s'aperçoit que son estomac crie famine. Mais que va-t-elle se mettre sous la dent puisqu'elle n'a, jusqu'ici, repéré aucune poisson ?

Lorsqu'elle était humaine, elle n'a jamais souffert de la faim avec une telle intensité. Une fois devenue sirène, elle a découvert que chez les espèces “ animales ” cette souffrance bouscule tous les codes sociaux et ne tient aucun compte des liens affectifs. La faim doit être apaisée, coûte que coûte, c'est ce qui explique qu'une femelle affamée peut dévorer ses petits sans l'ombre d'une hésitation.

Instinctivement, elle nage pour s'éloigner des sirènes qui l'ont escortée dans sa remontée. Elle n'aime guère les regards que le groupe lui lance. Elle se demande si elle ne devrait pas, également, se méfier de Ramos. Jusque là, il l'a toujours servie fidèlement, mais jusque là... il n'avait pas faim.

Elle voudrait ne pas laisser transparaître la panique qui la gagne, hélas il est déjà trop tard ! Les autres ont flairé les phéromones de sa peur dilués dans l'eau. Elles commencent à se

déplacer dans son sillage, de plus en plus vite. Leurs bouches ouvertes laissent voir leurs crocs effilés qui n'aspirent plus qu'à mordre et déchiqueter.

Inutile de tenter de les dissuader, les sirènes sont des créatures instinctives obéissant à des pulsions élémentaires qui les dominent tout entières. Elles ne voient plus en Gudrun celle qui les a si souvent soignées, non, seulement une proie délicieuse qu'il sera bon de mettre en pièces.

Gudrun esquive de peu le premier assaut et assomme l'attaquante d'un coup de queue, mais les autres se précipitent, se bousculent... Ramos s'interpose et, d'un revers de griffes, décapite celle qui menait la bande. Les sirènes ne l'ont pas vu venir et ne se sont pas davantage méfiées car les tritons se comportent d'ordinaire en esclaves soumis. Tandis que la tête de la victime disparaît dans les profondeurs, le sang artériel jaillit à longues saccades du cou tranché et s'épanouit en un brouillard rouge, créant par la même occasion un écran de camouflage liquide et fuligineux.

Le goût du sang fait perdre tout contrôle aux autres sirènes qui se jettent avec voracité sur le corps décapité pour le mettre en pièces. C'est la curée. Un festin barbare où les convives se disputent les meilleurs morceaux, allant jusqu'à s'entre-mordre et à s'arracher des lambeaux de chair.

Ramos s'en détourne et fait signe à Gudrun de nager vers la plage car c'est leur seule chance d'échapper à leurs poursuivantes.

Il a raison, en tant qu'anciens humains, il est fort possible qu'ils arrivent tous deux à se réadapter à la vie terrestre. Après tout, ils ne sont que le produit de manipulations génétiques susceptibles de s'inverser dès lors qu'ils ne séjournent plus dans l'élément liquide. C'est du moins ce que les médecins ont affirmé à Gudrun lors de son stage de formation.

Lui auraient-ils menti ? C'est ce qu'on va bientôt savoir...

Lorsque son ventre râpe le sable, Ramos la prend dans ses bras et lui fait traverser la plage. En dépit de sa démarche pataude, il se déplace vite car il sait les sirènes capables de ramper sur ses traces avec une vélocité surprenante. Ils ne seront en sécurité qu'une fois arrivés au sommet des rochers. Après, il

leur faudra s'avancer sur la lande, le plus rapidement possible, car les sirènes ne renonceront pas aussi facilement à la promesse d'un repas plantureux.

Tandis qu'il la porte, Gudrun regarde par-dessus son épaule pour s'assurer qu'ils ne sont pas pris en chasse. Elle doit vite déchanter. Leurs poursuivantes n'ont pas renoncé ! Après s'être écorché le ventre et les seins en escaladant les rochers, les voilà qui rampent dans l'herbe en claquant des mâchoires, les yeux fous. Elles se déplacent étonnamment vite, avec des ondulations serpentine qu'on pourrait taxer de provocations érotiques.

Gudrun ne cherche plus à dissimuler sa terreur. Hélas, Ramos, empêtré dans son anatomie de triton nullement conçue pour la station verticale, éprouve de plus en plus de difficulté à marcher. Le voilà qui titube, manque de perdre l'équilibre et se rétablit de justesse. Mais ce faux pas leur a fait perdre un temps précieux, et les sirènes affamées gagnent du terrain.

A ce moment, le soleil sort des nuages et darde ses rayons sur la lande. Sa chaleur est telle que les gouttes d'eau qui roulaient sur la peau de Gudrun s'évaporent en une fraction de seconde. Sa chevelure s'auréole d'une vapeur à l'odeur de crin brûlé. Derrière eux, les sirènes se sont brusquement arrêtées et semblent prises de convulsions. D'un seul coup, leurs cheveux s'enflamment, enveloppant leur visage d'une crinière ardente, tandis que leur chair, se dessèche à vue d'œil, prenant l'aspect du parchemin.

“ C'est la chaleur ! hurle mentalement Gudrun à l'adresse de Ramos. L'ombre ! Trouve un coin d'ombre ! Vite ! Il faut se mettre à l'abri du soleil ! ”

Le triton s'élance en claudiquant vers un amoncellement rocheux où s'ouvre une niche plongée dans l'obscurité. Il y jette Gudrun sans plus de ménagement, et se tortille pour l'y rejoindre. Une fumée nauséabonde s'élève de ses écailles. Le phénomène cesse dès qu'ils sont recroquevillés dans le trou granitique. Là-bas, sur la lande, les sirènes semblent des pantins de papier mâché et ne donnent plus signe de vie. Le vent ne tarde pas à les éparpiller.

Gudrun s'efforce de recouvrer son calme et de réfléchir. Seront-ils condamnés à connaître un sort identique lorsqu'ils sortiront de la niche ? Il semble que, sur cette nouvelle Terre, les

créatures aquatiques ne peuvent survivre à l'air libre, et encore moins supporter la lumière.

“ Mais sommes-nous réellement des créatures aquatiques ? ” se demande-t-elle. Elle s'accroche à cette idée rassurante. Se remémorant avec une naïveté consciente les assurances dont l'ont abreuvée les scientifiques qui la malmenaient quelques siècles plus tôt.

“ Il suffit d'attendre, répète-t-elle à Ramos qui donne des signes d'impatience. Normalement, au bout de six heures, nous devrions reprendre notre apparence humaine. Essayons de dormir. ”

Mais il n'est guère facile de s'installer confortablement dans la niche trop étroite pour les contenir tous les deux. Gudrun ferme les paupières et essaye de s'abstraire du présent.

Lorsqu'elle commence à grelotter elle devine que la nuit est tombée. Des choses étranges se produisent dans son corps, des mouvements, des tiraillements, comme si son anatomie se réorganisait peu à peu. Elle n'ose ouvrir les yeux de peur d'être déçue. Six heures, c'est une éternité ! Rien ne sera joué avant que la lumière revienne.

Avec le recul, elle se dit qu'elle a été folle de se jeter dans cette aventure, d'accepter qu'on la modifie, mais à l'époque cela lui semblait la seule solution envisageable. C'était devenir une créature aquatique ou accepter de mourir noyée. Et puis... et puis elle s'ennuyait. Elle avait envie d'autre chose, de n'importe quoi, de vivre une aventure formidable... Quelque chose de plus exaltant que de travailler à la sardinerie ! En un sens, elle a été servie !

Contrairement à ce qu'elle croyait, la métamorphose s'est opérée sans véritable souffrance et, à l'aube, elle découvre qu'elle a récupéré son corps de femme, et surtout... ses jambes ! Ramos dort, collé contre elle. Lui aussi est redevenu un humain aux muscles proéminents, aux poings énormes, à la trogne de boxeur malmené. Seuls sa tignasse emmêlée empeste le varech pourrissant. Gudrun le secoue. Elle a essayé de s'adresser à lui par télépathie mais ça n'a pas fonctionné. De toute évidence, ce don leur a été ôté. Quand elle tente de parler, elle est victime

d'une horrible quinte de toux. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas sollicité ses cordes vocales !

Le bruit réveille Ramos qui s'assied, hagard. Lui non plus ne parvient pas à vocaliser. Sont-ils devenus muets ?

“ Merde ! songe Gudrun, je m'étais bien habituée à la télépathie, c'était si pratique. ”

Elle décide de se montrer patiente. Le plus important reste de déterminer si, en tant qu'êtres humains, ils supporteront la lumière du jour. Prudemment, elle tend le bras hors de la niche pour l'exposer au soleil. Rien ne se passe, hormis l'étrange impression de “ palpation ” dont elle a déjà fait l'expérience. Le vent, bien sûr... Le vent l'ausculte. Elle recule à l'intérieur de la niche. Ramos hoche la tête pour lui signifier qu'il a compris le sens de sa démonstration. Puis il se lève, sort du trou, et pisse abondamment contre un rocher sans se soucier d'éclabousser Gudrun.

“ L'important, estime cette dernière, c'est qu'il ne prenne pas feu. ”

Elle sort à son tour. Elle continue à détester le contact de ces mains invisibles qui explorent son corps nu. La chose n'a rien d'érotique, c'est... dérangeant, voire inquiétant. Elle ne peut chasser de son esprit l'image d'un boucher palpant une pièce de viande avant de la découper selon l'angle qui convient.

Elle reporte son attention sur la station spatiale échouée au centre de la lande, et que la végétation à en partie recouverte. C'est là-bas qu'il faut aller.

Elle l'indique par gestes à Ramos qui accepte.

Sans plus attendre, ils se mettent en marche.

36.

Lana, les doigts crispés sur les jumelles, n'en croit pas ses yeux.

— C'est pas vrai ! balbutie-t-elle. C'est Gudrun et Ramos ! Bon sang ! D'où sortent-ils ?

— Qui ? grogne Mahus penché sur sa console, et qui pianote avec fureur une nouvelle ligne de code censée lui permettre d'accéder aux commandes principales du vaisseau.

— Gudrun et Ramos... répète Lana, tu ne peux pas comprendre, c'étaient mes amis... avant... avant tout ça.

— Ah ouais ? fait distraitement Mahus. En réalité je m'en cogne un max, tu sais ça ?

Lana hausse les épaules. Depuis qu'ils sont sortis de stase, il y a cinq ans, leurs relations n'ont cessé de se dégrader. C'était à prévoir. Cinq ans de claustration, en tête à tête, c'est long.

Lorsqu'ils ont émergé des caissons, ils ont découvert que la machine avait encore tout changé autour d'eux, optant cette fois pour un monde sans créatures vivantes... du moins selon le sens qu'on donne d'ordinaire à ces mots.

Les premiers temps, ils ont occupé leurs journées à étudier les métamorphoses qui se succédaient au dehors pour en dresser une liste exhaustive et les classer. Il leur a fallu six mois pour comprendre la logique qui présidait à ces changements apparemment aberrants. En conclusion, ils ont décidé de restreindre le plus possible les sorties extra-véhiculaires car ce Nouveau Monde tolère difficilement leur présence et les traite comme des virus dangereux, à éliminer de toute urgence.

A partir de là, ils se sont retrouvés prisonniers de la station spatiale échouée sur la lande. Le vaisseau n'ayant pas été conçu pour l'agrément de passagers conscients, il ne comporte aucune installation distractive : pas de bibliothèque, de cinéma, de gymnase. Pourquoi y en aurait-il, puisque la station était à l'origine habitée par des robots et des humains en hibernation prolongée ?

Lana et Mahus en ont donc été contraints de s'inventer des passe-temps pour éviter de sombrer dans l'ennui et la dépression. Cela n'a pas été facile pour la jeune femme qui, contrairement à Mahus n'a pas eu la possibilité de s'abîmer dans l'élaboration de programmes informatiques abscons. Elle a donc choisi de se rabattre sur le sport, la course à pied notamment, que les kilomètres de couloirs sillonnant l'anneau extérieur rendent possible. Sans oublier la musculation qu'elle a régulièrement pratiquée en soulevant des caisses de vivres et des pièces de rechange d'une vingtaine de kilos.

Oh ! bien sûr, ils ont un peu couché ensemble, du moins au début, davantage par désœuvrement que par réelle envie, car

Mahus ne l'attire pas. Elle aurait voulu qu'il l'initie à l'informatique mais il a vite renoncé car, comme beaucoup de surdoués, il est dépourvu de la moindre fibre pédagogique et les leçons se terminaient trop souvent par des insultes.

Au bout de deux ans, ils ont fini par comprendre qu'ils devaient prendre leurs distances et vivre chacun de leur côté, réduisant leurs contacts aux questions de service et aux réparations.

Dans l'ensemble, la station tient le coup, malgré les assauts que ceux de l'extérieur s'obstinent à mener contre elle.

Certes, il a fallu se résoudre à condamner certains secteurs endommagés et économiser les ressources énergétiques en plongeant la plupart des coursives dans l'obscurité, et en réduisant drastiquement la nourriture. A ce régime, Mahus estime qu'ils pourront tenir encore dix ans, mais Lana, elle, pense qu'ils seront devenus fous ou se seront entre-tués d'ici là.

Elle n'ignore pas que l'informaticien s'est constitué une réserve d'alcool et s'enivre en secret. Parfois, saoul comme un cochon, il erre dans les coursives en chantant à tue-tête ou en braillant des insultes à l'adresse de sa compagne d'incarcération. Il s'est laissé pousser la barbe, les cheveux, et ressemble de plus en plus à un homme des cavernes. Ne lui manque que la massue, mais cela ne saurait tarder.

Lana ne lui fait plus confiance et reste sur ses gardes. Elle aurait préféré que les choses ne tournent pas de cette façon, tout en admettant qu'elle n'a pas la moindre idée de ce qu'il aurait fallu faire pour empêcher cela.

La nuit, elle s'enferme dans une cabine (jamais la même) et barricade sa porte, car elle est persuadée qu'un jour, Mahus, se mettra en tête de l'assassiner.

L'informaticien, lui, occupe ses journées à concevoir des programmes qui, chaque fois qu'ils se révèlent inopérants, déclenchent chez lui d'inquiétantes crises de fureur.

— C'est Gudrun et Ramos ! répète Lana. Je t'ai parlé d'eux !
Rappelle-toi !

— Si tu crois que je t'écoute ! ricane Mahus. J'en ai rien à foutre de tes conneries.

— Tu vas ouvrir le sas, ordonne-t-elle, on ne peut pas les laisser dehors, le vent va les tuer.

— Pas question ! Ça ferait deux bouches de plus à nourrir, ça fausserait tous mes calculs. Qu'ils crèvent !

Lana n'a aucune envie de perdre son temps à le convaincre. Elle saisit une bouteille et l'abat sur la tête de Mahus, l'assommant net. De toute manière, elle le soupçonne depuis un moment d'essayer de saboter sournoisement le vaisseau pour couper l'arrivée d'oxygène afin qu'ils meurent pendant leur sommeil. Une forme de suicide originale, mais qu'elle repousse de toutes ses forces. Du moins pour le moment.

L'arrivée de Gudrun et de Ramos lui redonne espoir.

Elle traîne Mahus à travers la salle et le boucle dans une réserve qu'elle verrouille à double tour, puis elle s'élance dans la coursive en direction du sas principal qu'elle sait commander en mode manuel. Elle devra attendre la dernière minute pour l'ouvrir car elle se méfie du vent, toujours aux aguets, toujours prêt à s'infiltrer dans la moindre brèche.

Par le hublot de contrôle, elle suit l'approche de ses deux compagnons en s'irritant de leur lenteur. Ont-ils conscience du danger qui les menace ? Bien qu'ils ne puissent pas l'entendre, elle leur crie de se presser. Ramos a l'air en meilleure forme que Gudrun qui marche difficilement, sans doute parce qu'elle a recouvré depuis peu l'usage de ses jambes. Dès qu'ils sont au pied de la rampe d'accès, Lana déclenche l'ouverture de l'écoutille et bondit à l'extérieur pour soutenir Gudrun. Ramos et l'ancienne sirène la dévisagent avec stupeur, abasourdis par la coïncidence.

Lana les pousse à l'intérieur du vaisseau car, déjà, elle sent les mains invisibles du vent pétrir les muscles de ses épaules comme s'il voulait les arracher.

Dès qu'ils ont franchi le seuil du sas, elle enfonce le bouton qui commande la fermeture de l'écoutille. Il lui semble que des poings furieux martèlent le panneau blindé. Le vent n'est pas content !

— Ne craignez rien, explique-t-elle aux deux naufragés. Ici vous êtes en sécurité. Suivez-moi, on va vous remettre en état, vous donner à manger et vous habiller. Ensuite on parlera.

Ramos hoche la tête et touche sa gorge pour signifier qu'il a perdu la parole. Gudrun émet une série de borborygmes.

— Pas de panique, improvise Lana. Ça va revenir, il suffit d'attendre. Quand j'étais sirène ça m'a fait le même truc.

En réalité, elle n'en sait rien car elle n'est pas resté sous cette forme aussi longtemps que Gudrun.

Elle les conduit dans la salle de soins où elle entreprend de les nettoyer sommairement, car l'eau est précieuse. Puis elle leur distribue des combinaisons standard et des sneakers caoutchoutés. Quand ils sont à peu près présentables, elle les emmène au réfectoire et improvise un repas à base de poisson déshydraté qu'ils engloutissent avec une inquiétante voracité.

“ Merde ! songe-t-elle, pourvu qu'ils ne soient pas devenus cannibales. Ne manquerait plus que ça. ”

La nourriture avalée, ils la fixent avec une intensité gênante, comme s'ils voyaient en elle le plat de résistance d'un repas trop frugal à leur goût.

“ Allons ! Tu déconnes, se dit-elle, ils attendent simplement des explications. ”

— Bon, attaque-t-elle après s'être éclairci la voix. Je devine que vous vous sentez paumés. Je vais essayer de vous donner le mode d'emploi de ce monde de dingues. Je suis là depuis cinq ans... enfin, pas toute seule, il y a également un informaticien, mais on en parlera plus tard. A ma sortie de stase, j'étais complètement perdue, je ne comprenais rien à ce qui se passait au dehors, j'ai commis l'erreur de vouloir explorer les environs, et j'ai failli y laisser ma peau.

“ La machine a créé un nouveau monde, différent de ceux qui ont précédé. Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez à l'extérieur aucune créature vivante, du moins au sens où nous l'entendons. Pas d'êtres humains, pas d'animaux, rien. Nous avons fait naufrage au cœur d'un univers... élémental. Je ne trouve pas d'autre mot pour le qualifier.

“ Il est régi par quatre éléments : le vent, l’eau, le soleil, la terre. Mais ces éléments entretiennent des rapports conflictuels. Ils ne cessent de s’affronter, chacun voulant prendre le pas sur les autres. Je sais que c’est un peu compliqué à comprendre, mais ça viendra avec le temps. Une chose est certaine : ils ne peuvent tolérer notre présence car nous sommes le grain de sable qui risque de gripper leur engrenage. Chaque fois qu’on met le pied dehors, ils essayent de nous détruire. La seule protection dont nous disposons se résume aux scaphandres extra-véhiculaires qu’ils ne perçoivent pas comme un organisme vivant. Voilà, c’est tout pour le moment, je vous laisse digérer ça. Si vous en avez la force, je vais maintenant tenter de vous familiariser avec la géographie du vaisseau.

Trois jours s’écourent. Mahus réagit très mal à l’arrivée des “ étrangers ”. Refusant tout contact, il se claquemure dans sa cabine en compagnie d’une importante réserve d’alcool. Son comportement inquiète de plus en plus Lana.

Gudrun recouvre peu à peu la parole mais s’exprime d’une voix horriblement rauque. Quant à Ramos, il est toujours muet et semble désorienté, comme s’il regrettait d’avoir quitté les fonds marins. Il se désintéresse des conversations et ne manifeste un soupçon d’énergie qu’en présence de la nourriture. Tout se passe comme s’il était perpétuellement en proie à une faim dévorante que les aliments réhydratés des réserves échouent à apaiser.

— Il a pris l’habitude du poisson cru... et vivant, confie Gudrun. Je crois qu’en fait il s’était très bien acclimaté à la vie sous-marine. Il aimait jouer les gardes du corps. Ce retour à la surface ne le comble pas de joie. S’il ne s’était pas donné pour mission de veiller sur moi, je crois qu’il n’hésiterait pas à retourner dans l’océan.

Puis vient le moment où les deux jeunes femmes doivent se résoudre à faire le point sur leurs diverses aventures.

— Alors, lance Gudrun, c’est quoi ce vent ?

— Je l’appelle “ le modeleur ”, répond Lana. Si tu en as fait l’expérience, tu sais pourquoi.

— Moi, je dirais plutôt “ le peloteur ”.

— Non, son obsession c'est de donner aux choses la forme qu'il a imaginée. Comme nous ne correspondons pas à ses critères, il essaye de nous désassembler. Un peu comme un sculpteur qui pétrirait une boule d'argile, tu vois ? Il pense qu'en nous pétrissant il obtiendra une matière malléable dont il pourra tirer quelque chose de nouveau. A ses yeux, nous ne sommes que de la pâte à modeler.

— A ses yeux, il pense... Tu parles de lui comme s'il était doué d'intelligence. Merde ! ce n'est que le produit d'une différence de pression atmosphérique ! Un courant d'air !

— Je ne crois pas que ce soit aussi simple. C'est une entité élémentaire conçue par la machine. Une force menée par des pulsions, des instincts. Une sorte d'animal invisible si tu préfères.

— Tu ne crois pas que tu exagères ?

— Pas du tout, et tu seras forcée d'en convenir lorsqu'il t'arrachera un bras. Il en va de même pour la pluie, qui fonctionne comme un principe de dissolution.

— Dissolution ?

— Oui, elle peut désagréger n'importe quel objet, même le plus solide, le liquéfier et le recombinaer à sa manière. Je l'ai vue changer un rocher en ruisseau.

— Elle n'a pourtant pas liquéfié ce vaisseau !

— Parce que nous n'appartenons plus à ce monde. Nous y sommes radicalement étrangers. Nous sommes devenus des extraterrestres, des créatures émergeant d'une autre dimension. Nous ne figurons plus dans le tableau des éléments périodiques de cette nouvelle planète. Notre place n'est plus ici, c'est pourquoi le vent, la pluie s'acharnent sur nous. Ils nous considèrent comme des virus. Ils voudraient nous annihiler mais n'y arrivent pas vraiment car les matières qui nous composent leur sont inconnues. Cela dit, ils peuvent tout de même nous faire du mal.

Gudrun grimace, elle se rappelle ce qu'elle a ressenti sur la plage, le pétrissage si douloureux du vent.

— Et le soleil, grogne-t-elle, qu'est-ce qu'il veut, lui ?

— C'est le feu, un principe d'énergie qui peut rendre vivant n'importe quelle matière et lui assurer une "durabilité". C'est l'équivalent du carburant qui alimente un moteur.

— A quelle matière fais-tu allusion ?

— Celle que tous ces éléments arriveront à créer un jour s'ils réussissent à s'associer et à travailler en collaboration. Ils sont là pour fabriquer quelque chose, une nouvelle espèce qui résultera de la combinaison des quatre éléments. Le problème c'est qu'ils n'arrivent pas à s'entendre sur un projet commun. Chacun veut régner en maître, imposer sa conception. Résultat : ils se font la guerre.

— Et la terre ?

— La terre est relativement passive. Jusque là elle n'a pas essayé de me tuer. Je pense qu'elle représente le principe de germination. Elle attend d'être... ensemencée.

— En fait tu n'en sais rien. Tu m'inquiètes. Je me demande si tu n'as pas perdu la boule à force de tourner en rond pendant cinq ans dans cette station !

— C'est possible, admet Lana avec un soupir. C'est vrai que j'ai passé les cinq dernières années le nez collé aux hublots, à surveiller ce qui se tramait de l'autre côté de la vitre. Mais tu aurais tort de ne pas m'écouter. Ces éléments se comportent comme des gosses dans une cour de récréation, ils s'affrontent, se battent, chacun voulant être le vainqueur, le gagnant. Il n'en résulte rien de bon. La machine a fabriqué des enfants gâtés, doués d'un formidable pouvoir de création-destruction, et qui ne cessent de se chamailler sans jamais parvenir à signer une trêve ou à s'associer en vue d'un projet valable.

— Bref, ça risque de mal se terminer ?

— Je ne te le fais pas dire.

— Et qu'est-ce qu'on peut tenter pour y remédier ?

Lana fait quelques pas, s'approche d'un hublot. A l'extérieur le vent a recommencé à souffler. Il soulève dans l'air un tourbillon de poussière brune qu'il essaye de modeler, lui imposant des formes étranges qui n'évoquent rien de connu. Aussitôt, une averse diluvienne se déclenche, changeant la fragile architecture pulvérulente en une coulée de boue que le sol

absorbe comme une éponge. Alors le soleil se lève, asséchant l'humidité en une seconde, transformant la boue en une terre cuite, morte, stérile.

— Voilà un bel exemple de guerre intestine, souligne Lana. Chacun s'applique à nuire à l'autre, et la Création n'aboutit jamais.

Gudrun fait la moue, peu convaincue.

— Moi, j'y vois une série de modification météorologiques, sans plus, fait-elle. Tu te laisses emporter par ton imagination. Comment le soleil pourrait-il agir ainsi, volontairement, et localement ?

— Je l'ignore, avoua Lana, mais peut-être la couche d'ozone a-t-elle été modifiée et remplacée par quelque chose d'autre ? Nous ne savons pas quelle est l'étendue des pouvoirs de la Machine. Elle est capable de prodiges qui nous dépassent et bouleversent nos conceptions des lois physiques ordinaires. N'oublie pas qu'elle a été fabriquée par une civilisation extraterrestre en mesure de modifier l'espace et le temps.

Gudrun esquisse un geste d'exaspération.

— Je n'oublie rien, réplique-t-elle, et justement, à ce propos, on devrait peut-être se rappeler qu'on t'a formée pour une mission précise : détruire cette foutue machine !

— Je sais. Mais tu m'as toi-même démontrée qu'elle était invincible... Tu m'avais fait plonger dans une fosse marine, tu te souviens ? Elle était là, comme une sorte d'énorme bathyscaphe. Elle irradiait par instants une lumière aveuglante...

— OK, grogne Gudrun. Mais... Mais plusieurs siècles ont passé, non ? Elle n'est peut-être plus aussi efficace qu'avant ? La preuve : toutes les modélisations qu'elle produit sont foireuses. Si on la laisse continuer, elle va tout faire péter, et nous avec, peut-être que...

— Que quoi ?

— Je ne sais pas. Je me dis qu'en la détruisant, toutes les métamorphoses seraient réinitialisées, et qu'on retournerait à l'état zéro. Au commencement du Monde.

— Et ce serait bien ?

— En tout cas ce serait sûrement mieux que le bordel auquel je viens d’assister. On doit tenter quelque chose.

— Tu veux dire replonger dans les abysses ?

— Pourquoi pas ? On nous a toutes les deux génétiquement modifiées. Il suffit que l’on nage dix minutes dans l’océan pour qu’on redeviennent des sirènes. Les dernières... parce que toutes les autres sont mortes, ou presque.

— Tu crois ?

— Il n’y a plus un seul poisson dans la mer. Oui, elles ont dû s’entre-dévorer. On doit descendre. On doit tenter le coup. La machine est beaucoup plus vulnérable qu’avant, j’en suis sûre. Il y a bien des explosifs quelque part dans ce vaisseau, non ?

— Oui, des charges de matière fissile destructrice. Mais quand ça pétera, on n’y survivra pas.

— Bon sang ! Tu tiens tant que ça à vivre recluse dans ce tas de ferraille ? Combien de temps encore ? Quarante, cinquante ans ? Moi pas ! Regarde ton informaticien, ce Mahus, il est déjà raide cinglé au bout de cinq petites années. Tu te crois plus résistante ? Tu sais très bien ce qui va se passer, on finira par se haïr et s’entre-tuer, c’est le coup classique. Et puis, de toute façon, on va rapidement manquer de nourriture. On est quatre à présent, ça va diviser vos réserves par deux, bouffe et eau potable. Quant à l’oxygène, je n’en parle même pas. On sera bien forcé de vider les bonbonnes puisqu’il est hors de question de laisser entrer le vent !

Lana baisse la tête. Gudrun n’a pas tort.

— Je vais y réfléchir, soupire-t-elle.

37.

Le lendemain, Lana entraîne Gudrun et Ramos dans la salle des navettes d’évacuation. Si le choc de l’atterrissage a bousculé certains appareils, la plupart de ces “ canots de sauvetage volants ” sont encore en état de marche.

— Voilà, explique-t-elle. Si on décidait d’explorer les fosses marines, on pourrait utiliser l’un de ces vaisseaux. Ils sont submersibles, étanches, et conçus pour résister aux radiations.

Cela nous dispenserait de jouer les sirènes dans un environnement dont nous ignorons tout.

— C'est pas bête, approuve Gudrun en caressant le fuselage de l'un des appareils. Quelle est leur autonomie ?

— Un mois en ce qui concerne l'oxygène si l'on embarque à trois et qu'on reste tous en état de veille, davantage si certains membres d'équipage entrent en hibernation. Dans ce cas, les besoins en air diminuent. La stase est ce qui se rapproche le plus de la mort artificielle. De combien de temps auras-tu besoin pour localiser la Machine ? Te souviens-tu de l'endroit où elle se cachait ?

— Oui... Disons qu'une semaine suffirait, à condition que le fond des océans n'ait pas subi de bouleversements géographiques majeures. Mais, les charges nucléaires ?

— On peut en emporter assez pour faire sauter un continent. Si l'on s'éloigne suffisamment avant l'explosion la coque de la navette nous protégera de la déflagration. Bien sûr, l'effet de souffle provoquera un tsunami et nous serons balayés par le raz-de-marée. N'oublions pas que l'eau constitue une excellente protection contre les radiations. De ce côté-là nous n'aurons pas grand-chose à craindre. Le seul vrai danger, c'est que la vague nous dresse sur un récif et fasse éclater la coque de l'appareil.

— C'est un risque à courir, souffle Gudrun. Mais au moins nous aurons fait notre boulot.

— Tu es consciente que le succès de l'opération n'est absolument pas garanti ? insiste Lana.

— Ouais, grommelle l'ancienne sirène. Mais je préfère tenter le coup que de rester enfermée ici. Je me sens déjà devenir dingue dans cette ferraille. J'ai perdu l'habitude d'être enfermée. Je me demande vraiment comment tu as réussi à tenir cinq ans sans t'ouvrir les veines !

— Moi aussi, avoue Lana.

En réalité, elle affiche une assurance qu'elle est loin d'éprouver car, une fois la navette éjectée, elle s'attend à ce que le vent fasse tout son possible pour contrarier leur trajectoire et les pousser à se crasher. Oui, le vent, c'est de là que viendra l'attaque car ni la pluie ni le soleil ne pourront tenter quoi que ce

soit contre un engin étanche conçu pour supporter l'assaut des rayons cosmiques. Mais le vent... le vent, lui, est capable de s'épaissir au point de dresser devant eux un mur invisible contre lequel ils s'écraseront.

Il lui sera également facile de les envoyer s'écraser sur une montagne. Un réacteur de fusée ne peut rien contre une puissance élémentale.

Non, en vérité, rien n'est joué, mais elle fera semblant d'y croire. Ils feront tous semblant.

C'est au cours de l'après-midi que le drame se produit.

Depuis un moment, déjà, Mahus, retranché dans sa cabine et manifestement ivre-mort, hurlait des insanités d'une obscénité croissante. Tout à coup, il déverrouille sa porte et bondit dans la coursive, nu comme un ver et brandissant un flacon d'alcool aux trois quarts vide. Installés au réfectoire, Lana et ses compagnons ont commis l'erreur de ne pas prêter attention aux déambulations de l'informaticien. Lorsque retentit le signal d'alarme indiquant l'ouverture de l'écouille principale de l'anneau extérieur ils prennent enfin conscience du danger. Hélas, il est trop tard.

— Mahus est en train de sortir ! hurle Lana en se dressant d'un bond. Il faut l'en empêcher.

Comme Gudrun s'élance, elle lui saisit le poignet pour l'arrêter.

— Pas comme ça ! halète-t-elle. On doit d'abord enfiler les scaphandres. C'est le seul moyen d'échapper aux manipulations du vent.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais foutre rien, mais ça fonctionne. La matière des scaphandres agit comme un repoussoir. Comme la citronnelle sur les moustiques.

— Le temps de s'équiper, ton bonhomme sera déjà dehors, souligne Gudrun.

Lana en a bien conscience mais que faire d'autre ? Il est inenvisageable de s'élancer à la poursuite de Mahus sans protection.

Elle court vers le “ vestiaire ” où sont alignés les équipements d’exploration extra-véhiculaire et entreprend de s’équiper aussi vite que possible. Bien que les scaphandres aient été conçus pour être enfilés sans aide extérieure, la procédure réclame un certain temps. Dès qu’elle est prête, elle remonte la coursive en direction du sas principale. Ses bottes font un bruit d’enfer chaque fois qu’elles heurtent le caillebotis d’acier.

Le klaxon d’alarme lui vrille les tympans. Lorsqu’elle franchit le seuil du sas, elle constate que l’écoutille est grande ouverte et la rampe d’accès déployée. Mahus gambade sur la lande, brandissant sa bouteille, hurlant des insanités. Tout à coup il s’arrête, se tourne pour faire face à Lana, et se met à pisser, en manière de défi.

— Arrête de déconner ! lance la jeune femme, reviens tout de suite !

Puis elle réalise qu’à cause du casque, il ne peut l’entendre.

Alors qu’elle commence à descendre le pan incliné de la rampe d’accès, le vent se lève, la frappant de côté. Elle perd l’équilibre et roule sur elle-même avec l’impression d’avoir été encornée par un taureau. Elle s’empresse de palper le scaphandre pour s’assurer qu’il ne présente aucune déchirure permettant au vent de s’engouffrer. Mais non ! Il est intact. Quand elle tente de s’agenouiller, la bourrasque la renverse de nouveau. Le choc se répercute douloureusement au long de sa colonne vertébrale. Elle reste sur le dos, à demi sonnée.

Là-bas, Mahus gesticule et se tord de rire. Jouant les arbitres, il se met à décompter les secondes puis, arrivé à 10, hurle : “ KO ! Tu es KO ! Pauvre cloche ! ”

Ses gesticulations semblent éveiller l’attention du vent qui, délaissant Lana, se tourne vers lui. C’est au tour de Mahus d’être soulevé dans les airs, puis violemment plaqué au sol. Dès lors ses hurlements changent de tonalité car le vent a entrepris de briser systématiquement chacun de ses membres. D’où elle se tient, Lana perçoit avec netteté le craquement des os. D’abord les fractures se multiplient, puis les mains invisibles de la bourrasque entreprennent de réarranger bras et jambes en des angles impossibles qui confèrent à l’informaticien l’apparence d’une énorme araignée.

Le malheureux hurle sans discontinuer, vomissant du sang lorsque sa cage thoracique est à son tour aplatie. Puis il se tait, ferme les yeux et s'effondre sur le sol.

— Il est mort ! grésille la voix de Gudrun dans les écouteurs de Lana. Reviens ! tu ne peux plus rien pour lui. Ne déconne pas ! Tu vas être la prochaine cible.

L'ancienne sirène se tient au sommet de la rampe d'accès. Bien que revêtue d'un scaphandre, elle n'ose esquisser un pas de plus.

— Reviens ! ordonne-t-elle en tendant la main.

Lana se redresse tant bien que mal, encore sous le choc de ce qui vient de se produire mais, alors qu'elle croyait Mahus bel et bien mort, le soleil sort des nuages, dardant ses rayons sur le corps mutilé de l'informaticien.

Comprenant ce qui va se passer, la jeune femme tourne les talons et court vers Gudrun en criant :

— Ferme l'écoutille ! Vite ! Abaisse la manette, à droite... Vite !

D'abord interdite, Gudrun se décide à obéir. Le panneau blindé s'abaisse avec une lenteur exaspérante. Lana se jette dans l'ouverture qui rétrécit.

— Qu'est-ce que... bredouille Gudrun.

— Le soleil ! crache Lana. Tu ne vois pas ! Il est tain de ranimer le cadavre, de lui insuffler son énergie vitale !

Dès que la porte du sas est fermée, les deux femmes se précipitent vers le hublot. Là-bas, l'espèce de crabe qu'est devenu Mahus s'est redressé sur ses pattes tordues. Ses yeux exorbités fixe Lana à travers le polycarbonate du hublot.

— Il... Il était brisé en mille morceaux ! halète Gudrun. Ce n'est pas possible !

— Je te l'avais dit, soupire Lana. Le soleil... il peut revitaliser n'importe quoi. Je crois bien qu'il pourrait insuffler la vie à un rocher s'il le décidait. Le concept de mort définitive n'existe pas dans ce monde. Ce n'est... ce n'est qu'un état transitoire qui dépend du bon vouloir du soleil.

Elle a soudain conscience de sombrer dans la logorrhée, et choisit de se taire.

— Merde ! répète sottement Gudrun. Merde de merde !

Elle ne peut détacher son regard du monstre tout à la fois grotesque et terrifiant qui, à présent, grimpe la rampe d'accès pour s'avancer vers l'écouille.

— Rassure-moi ! souffle Gudrun. Dis-moi qu'il ne pourra pas entrer...

— Non, murmure Lana. Il est impossible d'ouvrir la porte de l'extérieur. On ne peut la manœuvrer que d'ici, à l'intérieur du sas de décontamination. Viens, ne restons pas là, ça ne sert à rien. On sera en sécurité tant qu'on n'ouvrira pas l'écouille.

Les deux femmes reculent. Lana ruisselle de sueur et son cœur bat à tout rompre. Elle étouffe dans ce scaphandre qui la comprime de toutes parts.

Elles regagnent le vestiaire et entreprennent de se déshabiller.

Soudain, des bruits de reptation se font entendre au-dessus de leurs têtes.

— Il a escaladé la coque, chuchote Gudrun. Il se promène sur l'anneau extérieur. Bordel ! S'il trouve une fissure il va se faufiler dans la station ! Dis-moi que la coque est intacte !

— Non ! Je n'en sais rien ! hurle Lana à bout de nerfs. Quand le vaisseau s'est crashé il y a eu de la casse, mais on a condamné les zones fragilisées. Personne ne peut y accéder. S'il parvient à entrer, il se retrouvera condamné à tourner en rond... Ce sera comme s'il était prisonnier d'une cage.

Gudrun essuie la sueur qui lui brûle les yeux.

— J'espère que tu ne te trompes pas, murmure-t-elle. Sinon je ne sais pas ce que nous ferons. Il y a des armes ici ?

— Non. C'était une arche de stockage humain. L'I.A. voulait éviter de fournir à ses passagers de quoi la détruire. Seuls les robots étaient en mesure d'expédier des décharges électriques paralysantes, mais le crash les a mis hors service, comme l'I.A. qui n'a plus le contrôle du vaisseau. Mahus y a veillé dès notre première sortie de stase, il y a un siècle.

— Tout ça ne me rassure pas, grogne Gudrun. Je vais demander à Ramos de monter la garde.

— Tu crois qu'il comprendra ? Il a l'air tellement... déconnecté.

— Je sais, élude Gudrun. Il ne parvient pas à s'acclimater. Il était plus heureux dans l'eau... Il m'a fait comprendre qu'il préférerait retourner dans la mer. J'ai tenté de lui expliquer qu'il n'y avait plus rien à manger dans l'océan, mais je ne sais pas s'il a compris.

— C'est pour ça qu'il ne parle plus ?

— Sans doute. Il a tendance à devenir irritable. Quand il pleut, il reste des heures le nez collé au hublot. Il s'imagine probablement que la pluie lui permettrait de reprendre son apparence de triton. L'eau lui manque.

— Tu crois qu'il... pourrait se retourner contre nous ?

Gudrun grimace et détourne le regard.

— Ce n'est pas à exclure, admet-elle. On sera peut-être forcées de le laisser partir. Un jour de pluie, de préférence. Il se changera en triton, courra vers la plage pour plonger dans les vagues. Ensuite... Je ne sais pas. S'il crève de faim il reviendra probablement cogner à notre porte ?

Elles se taisent car elles ont conscience de pérorer pour oublier leur peur. Au-dessus de leurs têtes, les raclement de griffes se sont éloignés. Lana essaye de chasser de son esprit l'image du crabe Mahus, galopant sur ses pattes tordues tout autour de l'anneau extérieur.

38.

Elles passent une mauvaise nuit, sursautant au moindre bruit. Ramos a fini par comprendre ce qu'on attendait de lui. Armé d'une énorme clef à mollette, il patrouille au long des coursives. Cette tâche a l'air de lui plaire. On dirait même qu'il attend avec impatience de tomber nez à nez avec le monstre.

Dans la journée, le silence est de rigueur. Les deux femmes vivent en tendant l'oreille et sursautent dès qu'elles détectent l'écho d'une galopade lointaine qu'amplifie la caisse de résonance des coursives. Lana songe aux rongeurs de son enfance, qui se poursuivaient sans relâche à l'intérieur des murs, des greniers et sous les planchers. Ces rats qui l'empêchaient de dormir parce qu'on ne pouvait jamais prévoir où ils allaient surgir, et qui n'hésitaient pas à s'introduire dans les lits.

Mahus, à leur image, galope en tous sens, en quête de fissures lui permettant d'accéder à ses proies. A-t-il toute sa tête ? Est-il encore capable de se remémorer le plan de la station spatiale qu'il a si souvent étudié ? Ou bien n'est-il plus qu'un organisme monté sur pattes et mené par des pulsions élémentaires ?

— Combien de temps ça va durer ? s'impatiente Gudrun. A cause de lui, on ne peut pas prendre le risque de gagner la salle des navettes. Il pourrait nous tomber dessus au détour d'un couloir.

— Je crois qu'il faut se montrer patientes, murmure Lana. Et attendre, l'énergie solaire qui le propulse finira par s'épuiser.

— Tu veux dire qu'il fonctionne comme un jouet mécanique alimenté par piles ?

— Exactement. Quand toute cette énergie aura été utilisée, il s'écroulera.

— Mort ?

— Momentanément, oui. Je te l'ai dit : ici le concept de mort est très différent de ce qu'il était dans le monde d'avant. Ce n'est qu'un état temporaire. Je suis certaine que si l'on exposait un cadavre au soleil, il reprendrait vie ; la durée de cette " vie " dépendrait de la quantité d'énergie qu'il aurait emmagasinée.

— La mort comme état « transitionnel », hein ? ricane Gudrun qui s'applique à crâner pour masquer son angoisse.

Elles restent sur le qui-vive une grande partie de la journée. Les galopades se rapprochent puis s'éloignent. Mahus semble jouir d'une énergie inépuisable et Lana ne peut s'empêcher de l'imaginer, grimpant sur les parois, courant au plafond telle une énorme araignée, toujours en quête d'un passage où se faufiler.

Une chose est sûre, il connaît la géographie du vaisseau bien mieux qu'elle et surtout, en tant qu'informaticien, il a créé un grand nombre de back doors qui lui permettent d'accéder au système jadis régi par l'I.A. Grâce à ces " portes de derrière ", il peut accéder aux zones condamnées et les rendre accessibles. Il lui suffit pour cela d'un simple lecteur rétinien caché dans un recoin. Lana le sait capable d'avoir truffé la station de gadgets semblables car, durant des années, il n'a cessé de bricoler ici et là, de câbler des circuits auxquels elle ne comprenait rien. A

l'époque, elle estimait qu'il cherchait à s'occuper pour passer le temps. Elle avait tort. Peut-être avait-il prévu que la situation se dégraderait, et qu'il était judicieux d'assurer ses arrières sans attendre ?

De temps à autre, des coups violents résonnent dans les coursives, ébranlant les parois, comme si l'homme-crabe voulait avertir ses proies qu'il se rapproche.

— Pourquoi nous en veut-il à ce point ? demande Gudrun. Vous vous entendiez mal ?

— On n'a jamais été très proches. On a un peu couchaillé, plus par désœuvrement que par réelle envie, puis on a laissé tomber, ça ne collait pas entre nous. Il a progressivement perdu la boule. Il s'est lancé dans une espèce de duel informatique pour combattre l'I.A. et reprendre le contrôle du vaisseau. Je crois que ça lui a flingué la cervelle. Pendant deux semaines il a souffert d'une espèce de fièvre cérébrale qui le faisait délirer. Ça s'est calmé mais, par la suite, il n'a plus jamais été le même. Je me demande...

— Quoi ?

— Je ne sais pas... c'est un peu dingue.

— Allez ! Déballe !

— Je... Je le soupçonne d'avoir perdu la bataille. Je crois que l'I.A. s'est emparée de son cerveau. Du moins en partie et que, depuis, une guerre se livre dans son esprit. Tantôt c'est l'un qui gagne la bataille, tantôt c'est l'autre. C'est sans doute pour ça qu'il s'est mis à boire, pour paralyser les assauts de l'I.A.

— C'est pas impossible, admet Gudrun. En tout cas, il a vraiment l'air décidé à nous flinguer. Si au moins on avait de quoi se défendre... depuis que je ne suis plus sirène je me sens désarmée. Avant j'avais des crocs, des griffes tranchantes comme des rasoirs. Ma queue de poisson pouvait briser la colonne vertébrale d'un requin d'un simple revers...

Lana reste silencieuse. Elle sait de quoi parle Gudrun. Elle éprouve la même chose.

Puis les choses basculent.

Au cours de l'après-midi, Ramos tombe nez à nez avec la créature, s'ensuit un affrontement cataclysmique dont les échos

ébranlent l'anneau extérieur. Les deux femmes, après s'être chacune "armée" d'une section de tuyau, se précipitent sur les lieux du combat. Elles comprennent aussitôt que Ramos n'a nullement besoin de renfort car il manie sa clef à mollette comme un homme des cavernes sa massue. Il frappe, frappe, visant principalement les articulations des "pattes" soutenant le corps aplati de Mahus. Ses coups portent, la peau de l'informaticien se déchire, laissant sourdre — non pas du sang — mais une sorte de lumière éblouissante qui goutte sur le sol et forme une flaque de soleil évoquant l'or fondu qui, au bout de quelques secondes, finit par s'éteindre et disparaître.

L'aspect monstrueux de Mahus paralyse littéralement Lana. Sa tête déformée, aux yeux énormes, rappelle celle d'un insecte. Quand il ouvre la bouche, une lumière éclatante en jaillit, brûlant ses lèvres déjà constellées de croûtes. La chaleur produite force Ramos à reculer. Des éclaboussures de soleil liquide maculent les cuisses et le ventre de l'ancien triton qu'elles brûlent profondément, du moins si l'on en juge par l'odeur de chair grillée qui emplit la coursive.

Lana veut se porter à la rescousse mais Gudrun l'en empêche.

— Non ! lance-t-elle, ça ne servirait à rien. Laisse Ramos s'en charger, il connaît son affaire. La castagne c'est son truc.

Enfin, Mahus bat en retraite, semant des gouttes de soleil dans sa fuite. Il escalade une cloison à la verticale et disparaît dans une fissure béante du plafond.

Gudrun se penche au-dessus des flaques lumineuses qui s'éteignent peu à peu sur le sol, laissant sur le métal une étoile carbonisée.

— Il perd du carburant, constate-t-elle, il va s'affaiblir. Je me demande comment ce truc ne le consume pas de l'intérieur...

— Le soleil l'a sans doute modifié en conséquence... hasarde Lana.

Ramos titube et doit s'adosser à la paroi. Les deux femmes constatent alors qu'il est grièvement brûlé.

Elles le soutiennent jusqu'à l'infirmerie. Ramos émet de sourds grognements. Lana vaporise sur les plaies un anesthésique puissant. Elle ignore tout des conséquences que pourrait avoir

une telle irradiation. C'est la première fois qu'elle est confrontée à un " coup de soleil " liquide !

Ramos s'assied sur le sol, il sourit, par gestes il exprime son contentement d'avoir flanqué une bonne raclée au monstre.

— Cette saloperie va revenir, marmonne Gudrun, nettement moins enthousiaste. Elle repartira à l'attaque dès qu'elle aura léché ses plaies. Si ça se trouve, elle va sortir du vaisseau pour prendre un bain de soleil qui la requinquera.

Lana se mordille la lèvre. Elle n'avait pas envisager cela. Les blessures, comme la mort, ne sont-elles ici qu'un état transitoire auquel les éléments peuvent rapidement remédier ? La Machine est-elle en train de fabriquer une planète où rien ne peut mourir ? Ce serait, il est vrai, une grande première dans l'histoire des galaxies.

La vie perpétuelle. Des corps éternellement réparables...

Oui. A condition, toutefois, d'accepter les critères édictés par les quatre éléments qui décident de tout.

— Si... si on arrive à tuer Mahus, hasarde Lana, il faudra le couper en morceaux et l'éparpiller à travers le vaisseau. Enfermer chaque bout dans un endroit différent, aussi éloigné que possible les uns des autres.

— Oui, approuve Gudrun. Surtout ne pas commettre l'erreur de jeter le cadavre à l'extérieur. Il reviendrait toujours, on n'en finirait pas.

Elle se taisent et concentrent leur attention sur les brûlures qui constellent la peau de Ramos. Les cratères ont malheureusement l'air de se creuser au fil des minutes. Lana ne sait que faire. L'unité médicale de diagnostic régit par l'I.A, aurait probablement été en mesure de prodiguer un traitement, mais Mahus l'a déconnectée de peur qu'elle ne tente de les empoisonner.

Ramos fit par s'assoupir sous l'effet des calmants. Les jeunes femmes s'écartent.

— On a gagné un répit, soupire Gudrun. C'est toujours ça. On devrait peut-être en profiter pour se faufiler dans la salle des navettes, non ?

— C'est risqué. A l'heure qu'il est, Mahus est peut-être déjà guéri. Tu as vu comme moi avec quelle rapidité travaille le soleil. Si Mahus est remis de ses blessures, il est, en ce moment même, embusqué quelque part dans une coursive, à nous guetter.

— Qu'est-ce que ça lui rapportera de nous tuer ?

— Je ne pense pas qu'il veuille nous tuer. Il essayera plutôt de nous capturer pour nous traîner hors du vaisseau et nous offrir en pâture au soleil, au vent. Ces deux-là ont besoin de matière première pour leurs essais de création. Ils nous feront subir le même traitement qu'à Mahus. Ça te tente ?

— Bordel ! Non !

Comme la nuit tombe, elles se contraignent à manger pour reprendre des forces. La fatigue due à la tension nerveuse se fait sentir. Elles décident de dormir à tour de rôle, par roulement d'une heure. Ramos n'a toujours pas repris connaissance et cela inquiète Lana. Le soleil liquide l'aurait-il empoisonné ?

Pendant que Gudrun se roule en boule dans un coin, elle s'installe sur le sol, aussi inconfortablement que possible pour éviter de sombrer dans la somnolence. Elle a disposé, à portée de main, un tuyau de fer biseauté qui, le cas échéant, lui servira de lance. Une manière de se rassurer qui en vaut une autre.

Elle fait de gros efforts pour ne pas céder au pessimisme. Elle aimerait que Ramos revienne à lui... et qu'il recouvre l'usage de la parole. Elle n'aime pas le voir ainsi diminué.

Tout va bien jusqu'à trois heures du matin, puis les bruits de reptation reprennent. Il est manifeste que Mahus s'est déjà remis de ses blessures. Il court au-dessus de leurs têtes sans même chercher à dissimuler ses déplacements.

Mû par son instinct d'ancien triton, Ramos sort brusquement de l'inconscience et se redresse sur un coude. Sans même accorder un regard à Lana, il saisit sa clef à mollette et s'éloigne en direction de la coursive principale qui boucle le périmètre de l'anneau extérieur.

Gudrun s'est réveillée, elle aussi.

— Ça recommence... fait-elle inutilement. Il va finir par me rendre dingue.

Le jeu de cache-cache s'éternise. Les escarmouches se multiplient. Mahus surgit de nulle part, esquisse une attaque, blesse une fois de plus Ramos, puis se replie. Ne supportant pas de se sentir impuissante, Lana s'est emparée de sa lance pour se lancer sur les traces de Ramos. L'ancien triton souffre à présent d'une profonde coupure au flanc droit. Il perd beaucoup de sang et s'affaiblit ; c'est ce que voulait Mahus.

Après deux nouvelles fausses attaques, l'homme-crabe se décide à porter l'assaut final et, surgissant d'une faille du plafond, se laisse tomber sur Ramos avant de lui enfoncer ses quatre pattes dans la cage thoracique, le transperçant du sternum à la colonne vertébrale. Ramos tombe sur les genoux, le sang jaillissant à l'horizontale de ses multiples plaies.

Mahus, bien que vainqueur du combat, reste prisonnier du cadavre de son adversaire, les pattes coincées dans les blessures qu'il vient de lui causer. C'est le moment que choisit Lana pour bondir, la lance tendue. La pointe en biseau pénètre dans l'œil droit de la créature, lui traverse le cerveau et ressort pas la nuque. Mahus se cabre, crache une giclée de soleil liquide, et se recroqueville comme une araignée foudroyée par un insecticide.

Son sang lumineux se répand sur le cadavre de Ramos, achevant d'en désagréger les chairs qui, bientôt, se changent en cendre grise.

— Tu l'a eu ! exulte Gudrun qui vient de surgir à l'angle du couloir.

— Recule ! lui ordonne Lana. On ne sait pas ce qui peut se passer.

Mais cette fois Mahus semble réellement hors d'état de nuire.

— Ils sont morts, tous les deux, constate Gudrun. C'est moche pour Ramos. Je l'aimais bien, finalement.

— Non, corrige Lana dont les mains tremblent. Ils resteront morts tant qu'on ne les exposera pas au soleil, mais je suis persuadée que, si on les poussait dehors, ils reprendraient vie au lever du jour. Je te l'ai dit, ici personne ne meurt vraiment. C'est la loi de l'éternel recommencement.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ?

— On pourrait essayer de les séparer et déposer le corps de Ramos sur la rampe d'accès, à l'extérieur, mais rien ne nous dit que le vent ne lui ferait pas subir le même traitement qu'à Mahus pour le retourner contre nous.

— Non, une fois suffit.

Lana laisse tomber sa lance sur le sol.

— Je crois qu'il est temps de grimper dans la navette et d'aller jusqu'au bout de la mission, soupire-t-elle. C'est ce que tu voulais, non ?

— Exact. Tu as raison. Finissons-en.

39.

Les deux femmes se dirigent vers le petit astroport où sont alignées les navettes de débarquement. Elles passent en revue les appareils afin de déterminer celui qui leur paraît en meilleur état. Ces vérifications effectuées, il leur faut sortir d'une soute sécurisée les missiles nucléaires qu'elles comptent utiliser pour pulvériser la Machine. Gudrun se contente d'obéir aux ordres de Lana qui, elle, a pu assimiler au cours des cinq dernières années un certain nombre de manœuvres essentielles grâce aux tutoriels disponibles sur chaque engin. Une façon comme une autre de passer le temps...

Les préparatifs sont achevés à une heure du matin. En sueur, noires de crasse et de cambouis, elles se laissent tomber au pied de la navette et s'accorde une pause en vidant coup sur coup plusieurs canettes de bière.

— Tu n'as pas changé d'idée ? s'enquiert Lana. Tu es décidée à aller jusqu'au bout ?

— Oui, murmure Gudrun d'une voix où perce la lassitude. Je ne veux pas vivre dans ce monde de dingues, être le jouet du vent et soleil qui me tritureront comme une poupée en caoutchouc. Je ne suis pas un animal de laboratoire qu'on peut torturer en toute impunité.

— D'accord avec toi, soupire Lana. Alors demain on tente le tout pour le tout, on plonge dans l'océan, on localise la Machine et on lui crache nos missiles en pleine poire.

— C'est cela même, ma chère. Soyons les Walkyries de l'Apocalypse. Et voyons ce qui se passe ensuite...

— Tu crois toujours que le compteur se remettra à zéro ? Que nous reviendrons mille ou deux ans en arrière ?

— Pourquoi pas ? Une espèce de saut quantique. Comme un plongeon dans un trou noir.

— Une réinitialisation ?

— Ouais. La Terre à l'état de sortie d'usine ! Avec les dinosaures, et tout et tout ! Merde, je crois que je suis complètement bourrée.

Elles partent toutes deux d'un rire inextinguible, puis Gudrun bascule sur le flanc et se met à ronfler.

Lana ne tarde pas à l'imiter.

Elles se réveillent avec une horrible gueule de bois ayant le mérite d'anesthésier l'angoisse qui les tenaille. Cramponnée l'une à l'autre, elles se hissent dans la navette.

— Ce serait plus prudent d'enfiler les scaphandres, suggère Lana.

— Tu es sûre que ce vaisseau peut naviguer en profondeur et résister aux grosses pressions ? grogne Gudrun.

— Oui, ce qu'il peut faire dans l'espace il peut aussi le faire sous l'eau. C'est un module amphibie, tout a été prévu en cas d'amerrissage. Un vrai petit sous-marin. Enfile ton scaphandre et sangle-toi sur ton siège. Il est possible que le vent essaye de nous chahuter lorsqu'on s'éjectera de la station. On restera le moins longtemps possible en l'air. Il faudra plonger dans la mer en moins d'une minute. Une fois sous l'eau, il ne pourra plus rien contre nous, même s'il déchaîne une tempête.

Gudrun maugrée des choses incompréhensibles et boucle sa ceinture.

Lana avale sa salive à grand peine. C'est la première fois qu'elle fait réellement décoller une navette. Jusqu'à présent elle s'est entraînée sur un simulateur de vol. Elle a, certes, cumulé des centaines de séquences parfaites, qui ne sont, hélas, que des... simulations.

Elle essaye de ne pas trop réfléchir et entame la procédure en priant pour qu'une panne ne les bloque dans le tunnel d'éjection.

L'engin se place automatiquement sur son rail et glisse vers l'espace de lancement. Jusque là tout va bien. La jeune femme ose à peine respirer.

L'accélération brutale plaque Lana contre son siège. Tout à coup, la navette est dehors et file au ras de la lande. Lana doit tirer sur le palonnier pour lui imposer un angle ascendant de 45° qui, avec un peu de chance, l'expédiera vers le ciel avant qu'elle ne percute un rocher. La catastrophe est évitée de justesse mais, à peine ont-elles pris de l'altitude que le vent les frappe par le travers, les déviant de leur trajectoire. Le choc est rude. Lana s'empresse de piquer vers la mer tandis que les bourrasques s'obstinent à les ramener vers la terre afin que l'appareil s'écrase sur la lande.

Par chance, l'océan est tout proche et l'engin s'y enfonce au milieu d'une gerbe d'écume. Lana a ouvert les ballasts pour qu'ils se remplissent dès les premières secondes d'immersion. La navette s'enfonce, désormais à l'abri du vent furieux qui bousculent les vagues.

— On a réussi, triomphe Gudrun. Je t'avoue que je n'y croyais pas.

Lana ne répond pas, elle observe l'écran qui lui retransmet l'image des fonds marins. Elle enregistre sur le pilote automatique les coordonnées de la faille tectonique où se cache la Machine. Elle prie pour que les chiffres transmis par Gudrun ne soient pas erronés. Dans le cas contraire elles risquent de dériver dans les fonds marins jusqu'à l'épuisement de leurs réserves d'oxygène. Elles seront alors contraintes de faire surface en grignotant leurs dernières provisions. Lana se dépêche de chasser ce scénario de son esprit. Si elle veut tenir le coup, elle doit se convaincre que tout ira bien.

— A cette vitesse, grogne Gudrun, on en a au moins pour trois jours. Tu es sûre qu'on aura assez d'air ?

— Oui. On ne peut pas prendre le risque de naviguer en surface, le vent nous tomberait dessus... ou bien le soleil nous ferait frire. Tant qu'on reste immergées, on reste en-dessous de la couverture radar.

— Mais l'eau de mer ?

— Contrairement à la pluie l'eau de mer semble dépourvue de pouvoirs. J'ignore pourquoi. Peut-être parce que l'ébullition l'a stérilisée ? Je dis n'importe quoi... Ce n'est qu'une hypothèse.

Lana s'absorbe dans la contemplation du hublot. Gudrun n'a pas exagéré, on chercherait vainement la présence d'un poisson. Quant aux fonds marin, ils offrent l'image d'un désert de vase dépourvu de la moindre végétation.

“ Si on se transformait en sirènes, songe-t-elle, on crèverait de faim. L'océan est complètement mort. ”

Mort... ou en attente de réaménagement ?

La Machine n'a peut-être pas encore décidé des transformations qu'elle lui ferait subir ? Quel pouvoir lui donnera-t-elle ?

Qu'importe ! Pour le moment cette neutralité sert leurs desseins, alors pourquoi s'en plaindre ?

Le voyage dure quatre jours, au terme desquels le tableau de bord émet un signal leur indiquant qu'elles arrivent enfin “ sur zone ”.

— Bordel ! tu as vu ça ? lance Gudrun qui s'est précipitée vers le hublot. Tout est vitrifié. Les roches, le sable, tout a été changé en verre.

C'est vrai. Le paysage marin semble avoir fondu et brille curieusement dans la lumière du projecteur frontal de la navette.

La faille elle-même s'est évasée, prenant l'apparence d'un cratère.

— Tu ne comprends pas ? murmure Lana. L'armée est passée avant nous... Le gouvernement a déjà fait ce que nous nous préparions à faire. Ils ont bombardé la Machine avec des ogives nucléaires, et ça ne lui a causé aucun préjudice. Ça s'est contenté de tuer ce qui subsistait de la flore et de la faune. C'est tout.

— Qu'est-ce qu'indique le compteur de radiations ?

— Rien. L'aiguille reste dans la zone normale. Le bombardement doit dater d'une centaine d'années, si ce n'est davantage. Mais toute la zone a été vitrifiée sur des centaines de kilomètres carrés.

— Pose-toi au fond ! ordonne Gudrun. Il faut qu'on sorte, qu'on aille voir.

— C'est risqué, fait valoir Lana. On n'en verra pas davantage qu'avec la caméra. Regarde, il y a des centaines de squelettes entassés pêle-mêle... une bonne centaine de squelettes humains. Les radiations les ont changés en statues de verre, les figeant sur place, au beau milieu du geste qu'ils étaient en train d'esquisser.

C'est vrai. Une foule étrange et translucide semble entourer la boule grisâtre de la Machine. On ne sait s'il s'agit d'une tentative d'encerclement ou d'un rassemblement religieux venu adorer la boule clignotante enkystée au cœur de la faille.

— Ça s'est produit après le bombardement, diagnostique Gudrun. Ils sont venus vérifier que les missiles avaient bien fait le job...

— Et la Machine a répliqué, complète Lana. Elle les a... vitrifiés, comme eux-mêmes avaient essayé de le faire.

Gudrun recule.

— Alors, fait-elle d'un ton désabusé, ça signifie que nos missiles n'auront pas plus d'effet... Et que si nous ouvrons le feu, la Machine contre-attaquera de la même façon...

— J'en ai bien peur. D'autant que les charges que nous transportons sont sûrement moins efficaces que celles larguées par l'Armée.

— Alors la bataille est perdue d'avance... soupire Gudrun en se laissant choir sur son siège.

Au moment où Lana s'apprête à lui répondre, son attention est sollicitée par un clignotement sur le tableau de bord. La caméra extérieure a changé d'angle de prise de vue. Elle a accroché un fuseau palpitant dressé à quelques kilomètres.

— Attends, lâche la jeune femme. Il y a un truc bizarre dans le quadrant supérieur gauche. On dirait... un vaisseau spatial. Sa forme est curieuse. Ça ne vient pas de chez nous, c'est sûr.

— Sans doute un truc de l'Armée...

— Non, des Terriens n'auraient jamais fabriqué un machin comme ça. Ce n'est pas leur style. Il faut aller voir.

Sans plus attendre, Lana propulse la navette en direction de l'étrange vaisseau.

— On se rapproche trop de la Machine ! proteste Gudrun. Elle va nous flinguer ! On viole son périmètre de sécurité.

Puis, brusquement, elle se tait. Comme Lana, elle vient de repérer les plongeurs qui se meuvent autour de la Machine. Aucun d'eux n'est humain.

40.

De toute évidence ils sont nus, mesurent environ deux mètres et, bien que d'apparence humanoïde, sont dépourvus d'organes sexuels visibles.

Leurs visages longiformes sont peu expressifs en raison d'une paire d'yeux, d'un nez et d'une bouche réduits au minimum. S'ils n'ont pas de cheveux, le sommet de leur crâne est néanmoins pigmenté en rouge, ce qui crée l'illusion qu'on les a scalpés. Ils nagent avec grâce, sans rejeter la moindre bulle d'air.

— C'est la Machine qui les a créés ! lance Gudrun. Ce sont les nouveaux occupants de l'océan !

— Mais non, tempère Lana. Si c'était ça ils n'auraient pas besoin de vaisseau spatial. Ils viennent forcément d'ailleurs... Je crois, au contraire, que ce sont les créateurs de la Machine... Ils sont venus la réparer !

Son rythme cardiaque s'est accéléré et elle éprouve de la difficulté à respirer.

Là-bas, les étrangers se sont rendu compte de la présence de la navette. Ils se sont regroupés et esquissent gauchement des signes qui se veulent pacifiques.

— Ils n'ont pas d'armes, note Lana.

— Ils n'en ont peut-être pas besoin, grogne Gudrun. Si ça se trouve, ils peuvent tuer par la pensée.

— Reste positive. Je vais me poser au fond, puis on sortira pour aller à leur rencontre. De toute manière qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

— Leur lancer un missile !

— Tu déconnes.

Les deux femmes se glissent dans le sas qui va leur permettre, une fois rempli, d'équilibrer les pressions et d'ouvrir l'écouille.

Lana espère que les scaphandres résisteront. Elle n'est pas trop inquiète, dans le pire des cas — si l'eau envahit le vêtement de protection, par exemple — elles se changeront en sirènes puisque cette métamorphose automatique est désormais codée dans leur ADN. Néanmoins elle préférerait conserver sa forme humaine car elle ne garde pas un bon souvenir de ses précédentes transformations.

Une fois l'écoutille ouverte, elles quittent la navette. La plaque vitrifiée se révèle terriblement glissante, la semelle des bottes n'y a pas prise. Quant à la densité de l'eau, anormalement épaisse, elle évoque la gelée. Marcher devient vite pénible.

Décidée à précipiter les choses, Lana avance en droite ligne vers les "visiteurs" qui se rassemblent de manière à constituer une sorte de comité d'accueil.

L'un d'eux se détache du groupe et, par gestes, signifie aux jeunes femmes de les accompagner dans leur vaisseau.

Lana remarque qu'ils sont de tailles inégales et que chacun d'eux possède une physionomie différente de celle de son voisin.

— T'es dingue ? nasille la voix de Gudrun dans les écouteurs de son casque. Tu vas les suivre ?

— Le moyen de faire autrement ? s'impatiente Lana. Tu as une autre solution ? Tu vois bien que le bombardement nucléaire a laissé la Machine intacte. S'ils sont là, c'est peut-être qu'ils ont les moyens d'intervenir.

— Des réparateurs venus de l'au-delà ? ricane Gudrun.

— Pourquoi pas ?

Aux yeux d'un Terrien, le vaisseau des Visiteurs n'a rien de fonctionnel. Il évoque plutôt une œuvre d'art, un totem gigantesque englouti par le raz-de-marée mythique qui, jadis, submergea l'Atlantide. La matière dont il est constitué fait penser aux enchevêtrements musculaires des écorchés, sur les planches anatomiques. Lana a l'illusion que cette enveloppe palpite. Le vaisseau, les humanoïdes... tout cela ravive dans sa mémoire le souvenir de l'étrange cimetière sous-marin qu'elle avait découvert en compagnie de Constanzia, et notamment cette épave qui digérait les squales imprudents...

Les deux femmes y pénètrent à la suite des créatures. Une écoutille se referme, l'eau en est chassée et une ventilation les sèche en moins de trois secondes.

L'être qui semble commander le groupe, fait signe à ses invitées de se débarrasser des scaphandres. Lana hésite. L'air est-il respirable ? Puis elle relève la visière de son casque et inspire prudemment. Tout paraît OK. Elle entreprend de se défaire de l'encombrante tenue de protection qui entrave ses mouvements.

La créature leur enjoint de lui emboîter le pas. Ils sortent du sas. L'intérieur du vaisseau n'a rien de commun avec ceux des fusées terriennes, et Lana a soudain l'impression d'explorer un organisme vivant empli de "choses" palpitantes, de veines, de viscères d'où s'élèvent des bruits de digestion. Elle en vient à se demander si le vaisseau est une machine ou un animal géant capable de traverser l'espace en emportant des passagers dans son estomac... Elle pencherait pour la deuxième solution, même si elle est invraisemblable. Du moins de son point de vue.

L'odeur est pénible, viscérale, Gudrun, le nez froncé, ne cache pas son dégoût.

Lana ne s'attendait pas à cela de la part des créateurs de la Machine car l'architecture de leur vaisseau est trop différente de celle de la maudite sphère enkystée dans les abîmes.

La créature qui les guide les prie de pénétrer dans une salle aux parois frémissantes. Sur une sorte de table, repose une "boîte" qui ressemble à un poumon oublié là au terme d'une autopsie bâclée.

De part et d'autre de la "table" sont alignés des excroissances servant probablement de siège. Mais ils ont été conçus pour la haute taille des Visiteurs, et les deux femmes peinent à s'y hisser.

Tout à coup, le "poumon" prend la parole, et dit :

— Ceci est un traducteur automatique capable d'effectuer des transpositions linguistiques dans trois mille vocables. Vos langages étant assez rudimentaires, il n'éprouvera aucune difficulté à restituer un discours cohérent, du moins je l'espère. J'avoue que je ne suis guère habitué à la vocalisation car notre peuple communique par télépathie, mais je crains que mes ondes

mentales soient trop fortes pour vos cerveaux et n'occasionnent des lésions. Aussi nous servirons-nous de ce moyen démodé pour communiquer. Mon nom est imprononçable par vos cordes vocales, je vous l'épargnerai donc. Je suis le chef de cette mission. Le temps nous est compté, aussi vais-je me montrer concis. Je tiens tout d'abord à vous rassurer :

“ Nous ne sommes pas des envahisseurs. Ne voyez pas en nous des ennemis, des conquérants. D'ailleurs, de nos jours le concept d'invasion est totalement dépassé. Qui songerait à envahir une planète qui n'aurait aucun point commun avec son monde natal ?

“ Mes confrères et moi-même sommes archéologues... Si nous sommes ici, c'est parce qu'il y a un certain temps, la Machine a expédié un message de détresse à notre Conseil Scientifique pour expliquer qu'on l'attaquait et qu'elle craignait pour sa survie. Elle réclamait l'envoi immédiat de réparateurs car son intégrité mécanique était menacée.

“ Ce message nous a plongés dans la plus grande perplexité car nous ignorions tous quelle était cette machine qui nous appelait au secours depuis une galaxie lointaine. Il nous a fallu remonter très loin dans nos archives pour retrouver la trace d'un ancien programme aujourd'hui oublié. Une initiative qui datait de plus d'un million d'années pour être précis.

— Quel était-il ? s'enquiert Lana, mal à l'aise car elle ne sait si elle doit s'adresser à la boîte vocale ou à la créature qui la domine de toute sa taille, et qui lui donne l'impression d'être redevenue fillette.

— C'était... Comment dire ? Une idée assez naïve. Certains scientifiques de l'époque avaient émis l'hypothèse qu'il serait utile de contrôler l'évolution des mondes lointains, des planètes archaïques dont les peuplades semblaient évoluer très lentement mais qui, un jour, découvriraient fatalement l'industrie, l'atome et, incapables de toute retenue, s'empresseraient de saccager leur environnement par goût du lucre ou désir de puissance. Nos savants faisaient valoir que la mort d'un seul de ces mondes pouvait déclencher une réaction en chaîne qui détruirait les planètes voisines, puis des galaxies entières. Il était donc nécessaire d'implanter sur ces mondes barbares des... régulateurs

qui, dès la cote d'alerte dépassée, procéderaient à une remise à zéro et lanceraient un redémarrage en fonction de nouveaux paramètres jusque là inédits. Le principe de la “ seconde chance ” si vous préférez.

— C'est l'hypothèse à laquelle nous étions parvenues, déclare Lana.

— Nous n'en doutons pas, fait la créature. Mais il vous faut comprendre que cette théorie est vieille de plusieurs milliers d'années, une époque où notre civilisation se targuait de jouer les gendarmes de l'univers. Nous n'en sommes plus là depuis longtemps. Les “ Machines ” implantées sur ces terres encore dans l'enfance ont peu à peu été oubliées. Les savants qui les avaient conçues sont morts, et avec eux le souvenir de leurs initiatives. C'est pourquoi le message émis par cette sphère nous a plongés dans la perplexité.

— Je crois qu'elle s'est mise à dérailler ! intervient Gudrun. Elle a carrément perdu la boule et a transformé la Terre en asile de dingos !

— Pouvez-vous reformuler ? lâche la créature perplexe. Mille excuses mais nous ne saisissons pas toutes les subtilités de votre idiome, même si, au demeurant, il reste assez élémentaire.

Lana s'empresse de traduire.

— Oui, admet son interlocuteur. De toute évidence elle est entrée en dysfonctionnement. Cela n'a rien d'étonnant quand on considère son âge. Elle aurait dû être frappée d'obsolescence bien plus tôt. C'est aujourd'hui un objet... anachronique. Une curiosité qui devrait être exposée au musée des fausses bonnes idées.

— Mais vous allez la réparer, bien sûr ? lance Lana d'une voix mal affermie.

— Non, répond catégoriquement la créature. C'est impossible car, voyez-vous, nous ne comprenons rien à son fonctionnement. Elle est le produit d'une science aujourd'hui oubliée, désuète. Nous n'utilisons plus ce genre de composants depuis mille ans, nos machines actuelles sont vivantes, elles fonctionnent par échanges gazeux et transmissions organiques. Elles vivent en phase avec leur environnement, mangent, s'accouplent, se

reproduisent et meurent. Il y a des siècles que nous avons tourné le dos au concept de mécanique. Dans notre monde tout est vivant, il n'y a plus d'objets au sens où vous l'entendez, ce qui impose une morale du respect et évite le gâchis. Mais je vois que cela vous dépasse, veuillez m'excuser.

— Vous... vous ne pourrez pas réparer cette merde ? hurle Gudrun.

— Croyez bien que ce n'est pas mauvaise volonté de notre part. Je cherche une analogie qui vous serait compréhensible... Ah ! je crois que j'ai trouvé : c'est comme si je vous demandais de rédiger un texte en hiéroglyphes de la Troisième Dynastie alors que vous ignorez tout de cette langue que personne ne pratique plus.

— Mon amie espérait que ce serait possible, insiste Lana. Pour nous, Terriens, c'est très important.

— Pardonnez-moi, fait l'extraterrestre, mais d'après les relevés dont nous disposons, vous êtes, vous et votre... amie, les deux seules créatures vivantes de cette planète. La race dite "humaine" a entièrement disparue. De même que les variétés animales que vous avez connues, et aussi la flore. Vous ne parlez donc qu'en votre nom propre.

— Nous... nous pensions, reprend péniblement Lana, que vous pourriez réinitialiser la Machine, annuler toutes les modifications, et repartir à zéro, nous renvoyer à une époque antérieure. Avant le début de la catastrophe. Une sorte de saut en arrière dans le Temps, vous voyez ?

— Oui, très bien. Mais c'est grotesque. Grotesque et impossible. Personne ne peut contrôler le temps. Il nous a fallu sept ans pour arriver ici. Nous avons effectué le voyage en hibernation. A présent nous allons rentrer chez nous, et le trajet de retour nous prendra encore une fois sept ans.

— Donc vous ne ferez rien ?

— Si, bien sûr, nous ferons un rapport détaillé sur ce que nous avons vu. Vous n'avez pas l'air de comprendre que personne ne peut remédier à ce qui se passe en ce moment. Cette Machine est équipée d'un dispositif d'autodéfense qui nous pulvériserait si nous tentions quoi que ce soit. Il est hors de question d'y

toucher... en encore moins de tenter de la mettre hors service. Nous ne ferions que hâter son explosion.

— Hâter ?

— Oui, car il est évident qu'elle finira ainsi, et la planète avec elle. A mon avis, cette explosion est aussi inévitable qu'imminente. Elle se produira dans moins d'une dizaine d'années, cette petite planète que vous appelez la Terre, cessera alors d'exister. Je suis désolé.

— Vous ne pouvez rien réparer ? balbutie Gudrun.

— Non, nous ne sommes pas des réparateurs, mais des archéologues. Comprenez-vous ce mot ? Toutefois j'ai bien conscience que, par la faute d'un appareil défectueux installé à votre insu, vous subissez un préjudice. A titre de dédommagement, je puis donc vous offrir de partir avec nous et de vous réfugier sur notre propre planète. Vous devriez pouvoir vous y adapter car ses paramètres sont très voisins de ceux de la Terre. Qu'en pensez-vous ?

Lana sent le vertige la gagner. Elle ne sait que répéter :

— Nous ne sommes plus que deux ?

— Oui. Les deux mâles qui vous accompagnaient ne correspondent plus vraiment à la définition d'êtres humains. Ils sont devenus autre chose.

— Que voulez-vous dire ? Vous parlez de Ramos et de Mahus ? Ils sont morts.

— J'ignore leurs noms. Mais vous faites erreur. Ils ne sont pas morts. Ou plutôt ils l'étaient de façon temporaire. L'énergie solaire qui habitait l'homme-crabe lui a permis de se reconstruire. Il en a profité pour sortir le mort du vaisseau et l'exposer au soleil, qui l'a ramené à la vie. Tous deux se promènent présentement sur la lande mais, à mon sens, je ne crois pas qu'on puisse encore les considérer comme de vrais humains. La Machine aura au moins réussi ce miracle, grâce à elle, ici et maintenant, la mort n'existe plus. Dommage que ce prodige soit condamné à ne durer qu'un bref moment.

La créature recule, signifiant que l'entretien est terminé.

— Je vous laisse réfléchir, dit-elle en guise de conclusion. Nous repartons demain. Si vous voulez vous joindre à nous vous

serez les bienvenues. Je pense que votre apparence amusera beaucoup nos enfants. Avec un peu de chance, vous deviendrez même célèbres.

Alors qu'elle raccompagne les deux femmes vers le sas, elle ajoute :

— Vous pouvez, bien sûr, choisir de rester sur cette planète pour profiter de ses dernières années d'existence, mais sachez que vous n'y trouverez aucune nourriture. A part l'herbe, rien n'y pousse. Elle n'abrite aucun animal, et lorsque vous aurez épuisé les réserves de votre vaisseau, vous devrez accepter d'être transformées par le soleil et le vent. Du moins si vous ne voulez pas mourir de faim. Le vent modifiera votre anatomie, le soleil vous injectera son énergie. Certes, vous n'aurez plus à craindre la maladie ou la mort, mais vous ne serez plus des êtres humains. Je tenais à le préciser. Interrogez-vous : êtes-vous prêtes à subir ces transformations pour gagner quelques années d'une vie difficile sur cette " Terre " ? Car la Machine explosera, c'est certain. Elle a déjà presque atteint le point de rupture, son enveloppe se fissure. Ce n'est plus qu'une énorme bombe qui réduira ce monde en une multitude d'aérolithes dérivant dans l'espace. Vous avez la nuit pour prendre une décision. Quand vous verrez notre vaisseau s'illuminer il sera trop tard, la procédure de décollage sera enclenchée.

L'être attend que les visiteuses enfilent leurs scaphandres puis ouvre l'écouille du sas. Tandis qu'elles s'éloignent il reste immobile au seuil du vaisseau, sans esquiver un geste.

Lana et Gudrun réintègrent la navette. Lana éprouve par anticipation une immense lassitude à la perspective du débat houleux qui va suivre, car elle doute que Gudrun accepte de gaieté de cœur l'offre d'émigration formulée par la créature.

Elle ne se trompe pas. A peine sortie de son scaphandre, Gudrun explose, faisant valoir des arguments plus spécieux les uns que les autres. Lana, n'en pouvant plus, met fin à cette discussion stérile en annonçant :

— Tu feras comme tu voudras, moi je pars.

Puis elle s'installe dans son siège de pilotage et ferme les yeux en essayant de ne penser à rien. Les images défilent sous ses paupières closes, la plupart charriant de mauvais souvenirs.

Rien, ou pas grand-chose qui pourrait l'amener à regretter la Terre. Quand elle partira, ce sera sans bagages.

Au terme d'une bouderie qui n'aura pas excédé une heure, Gudrun déclare :

— Bon, ça va, tu as gagné, je t'accompagne.

Lana ne répond pas. Elle n'a aucune idée de ce qui l'attend, là-bas, à l'autre bout des galaxies mais, curieusement, ce point d'interrogation qui la reconforte.

Elle se lève et, se tournant vers Gudrun, demande :

— Tu es prête ? Moi j'y vais.

Elles s'équipent en silence puis abandonnent définitivement la navette.

— Ça te fait quoi, demande Gudrun, d'être devenue une espèce en voie de disparition ?

— Rien, je n'ai jamais été du genre à me projeter dans le futur. J'essaye de vivre le moment présent, et ça m'occupe à temps plein.

La créature les attend au pied du vaisseau. Lorsqu'elles sortent du sas, le Visiteur les conduit dans ce qui semble une cabine mais, qui, aux yeux de Lana, évoque plutôt un estomac rempli d'aliments que les suc gastriques s'acharneraient à dissoudre.

— Quand nous aurons quitté l'attraction terrestre, explique l'être, vous vous allongerez sur ces lits de stase. La matière réagira automatiquement à votre contact et commencera à vous envelopper d'un mucus hibernant. Ne vous affolez pas. C'est normal et sans danger. Pour vous détendre vous pourrez suivre, sur cet écran, les dernières images que vous conserverez de la Terre.

Le Visiteur désigne une sorte de globe oculaire flottant au centre de la pièce et qui, pour l'heure, diffuse une vue panoramique des fonds marins.

— Détendez-vous, conseille-t-il avant de se retirer. Quand vous reprendrez conscience Soixante-quinze ans se seront écoulés comme dans un rêve. Puisque vous êtes à bord, nous allons avancer le départ. Installez-vous et ne pensez à rien.

Après une brève hésitation, Lana s'allonge sur le lit d'hibernation. Elle craignait le pire mais le contact se révèle étrangement agréable, sans doute parce que la surface sur laquelle elle est couchée l'inonde d'endorphines par voie transcutanée.

Elle se surprend à rire sottement.

“ Merde ! songe-t-elle, je suis défoncée. ”

Elle s'oblige à fixer “ l'écran ”.

Elle comprend soudain que le vaisseau a décollé sans même une vibration. Il file à présent vers la surface, émerge des flots...

Tout à coup, l'oeil-téléviseur retransmet l'image de la lande. Deux personnes s'y déplacent. Une sorte de crabe et un homme de haute taille, très musclé. Mahus et Ramos. Ils marchent côte à côte, manifestement réconciliés. Ramos lève la tête en direction du vaisseau, puis de la main, esquisse un geste d'adieu.

Lana a la conviction poignante que ce signe s'adresse à elle, et à elle seule.

Mais sans doute imagine-t-elle tout cela ?

41.

Lana est brutalement ramenée au réel. C'est comme si on venait de la pousser dans un escalier et qu'elle s'écrasait au rez-de-chaussée. Le choc est terrible. Il lui semble qu'il a fissuré chacun de ses os.

Quelqu'un est penché sur elle. Elle met plusieurs secondes à se remémorer où elle se trouve. La créature l'observe fixement.

— Ça y est ? balbutie-t-elle, on est arrivés ?

— Non, fait l'extraterrestre. Vous dormez depuis seulement deux ans, mais il était nécessaire que je vous mette au courant de certains... détails. En attendant, buvez ceci et redressez-vous lentement.

— Où est Gudrun ? La jeune femme qui m'accompagnait ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, elle dort toujours. C'est à vous seule que je voulais parler.

Lana saisit le gobelet qu'on lui tend et avale un liquide acidulé, au goût inconnu. Elle laisse passer une minute et

s'assied. Cela lui permet de constater que Gudrun dort effectivement sur le matelas de stase, à deux mètres d'elle.

— Pour simplifier les choses, énonce la créature, vous m'appellerez Mémos, ce n'est pas mon vrai nom mais il a au moins le mérite d'être prononçable par ceux de votre espèce. A présent suivez-moi, nous avons à parler.

Lana sent une boule d'angoisse s'installer en elle. Elle flaire la mauvaise nouvelle.

Elle emboîte le pas à la créature qui l'entraîne dans la salle de réunion qu'elle connaît déjà.

— J'irai droit au but, commence Mémos. Je vous ai menti. Notre rencontre a changé le cours des événements. Jusque là nous étions persuadés qu'il ne restait plus aucun être vivant sur cette planète. Votre arrivée a tout bouleversé, et nous avons compris que notre mission était, désormais, de vous ramener sur notre planète. Notre survie en dépendait.

Lana écarquille les yeux.

— Gudrun et moi ? s'exclame-t-elle. Nous sommes censées sauver votre monde ? Vous délirez !

— Non, nous avons, à votre insu, effectué des analyses lors de notre première entrevue. Elles ont révélé que vous êtes immangeables.

— Quoi ?

Mémos esquisse un geste d'embarras.

— C'est dur à expliquer, reprend-il, je vais essayer d'être clair et concis. Comme je vous l'ai dit, il y a plusieurs siècles que nous avons abandonné toute technologie mécanique et électronique. Nous avons banni les machines pour ne plus utiliser que le « vivant », et devenir ainsi respectueux de notre environnement. Chez nous, tout est vivant, comme ce vaisseau. C'est le principe de base. Les objets sont en fait des sortes d'animaux. Pour utiliser une analogie absurde, je dirais que nos grille-pain sont vivants. Lorsqu'ils sont usés, ils accouchent d'un autre grille-pain... Vous suivez ?

— Avec difficulté, mais continuez, on verra bien...

— Ainsi, nos véhicules sont faits de muscles, d'organes et, à l'origine n'avaient besoin d'aucun entretien particulier. Ils fonctionnaient sur le capital énergétique qui leur était fourni à la naissance, quand ce capital était épuisé, ils s'empressaient de

donner naissance à un double d'eux-mêmes, et mouraient. Tout c'est très bien passé durant deux siècles, et nous étions satisfaits de ce système non polluant. Et puis...

— Oui ?

— Il s'est produit quelque chose d'inattendu. Une mutation. Les objets, les véhicules, ont refusé de mourir comme c'était la règle... On ne sait pourquoi. On suppose qu'un jour, quelqu'un s'est blessé en utilisant l'un de ces objets familiers, et que son sang l'a souillé. La machine a alors compris que cet apport sanguin la revivifiait et lui permettrait de prolonger sa durée de vie. Un instinct s'est alors développé et communiqué à tous les autres objets usuels. Ils n'étaient plus question pour eux de se soumettre à l'inéluctable. Ils ont...

— Ils ont commencé à saigner leurs utilisateurs, c'est ça ? A les vampiriser ?

— Oui, en multipliant les pannes, les faux-contacts, les doigts coincés, bref tout ce qui peut occasionner une petite blessure, un léger saignement. Mais ça ne s'est pas arrêté là, leur faim a grandi. Les objets ont décidé de devenir immortels.

— Oh ! je vois. Ils sont devenues cannibales... Ils vous dévorent, c'est ça ?

— Oui. Cela a commencé par les meubles, puis les appartements s'y sont mis, et certaines maisons. Des immeubles entiers ont dévoré leurs occupants. L'épidémie s'étend. Nous vivons en sursis, assiégés par nos possessions matérielles. Il a fallu composer avec elles sous peine d'être tous mangés.

— Et comment faites-vous ?

— Nous les nourrissons. Elles ne nous laissent en paix que lorsqu'elles sont gavées. C'est le seul moyen que nous avons trouvé.

— J'insiste : avec quoi les nourrissez-vous ?

— Nous avons commencé avec des animaux, bien sûr, en espérant qu'elles s'en contenteraient. Mais elles avaient pris goût au sang humain. Alors...

— Alors vous leur avez fourni ce qu'elles demandaient : des esclaves choisis parmi la population. Des sacrifiés.

— Oui, au début nous pratiquions uniquement le volontariat, mais le quota était insuffisant, nous sommes alors passés au tirage au sort.

— Vous savez que c'est dégueulasse, bien sûr ?

— Oui, mais le moyen de faire autrement ? Nous ne disposons d'aucun moyen de nous défendre. Les objets sont plus puissants que nous, plus agressifs. Nous vivons retranchés dans des cavernes, dans des conditions de dénuement effroyables. Nous dû renoncer à tout artefact. Si nous devons utiliser, pour une raison quelconque un objet, une machine, il faut payer l'impôt du sang, accepter d'être amputé d'un doigt, d'une main, d'un membre. Satisfaire l'appétit de la machine avant qu'elle n'accepte de nous servir.

Prise d'un doute, Lana retient son souffle.

— Mais alors, ce vaisseau, comment fonctionne-t-il ?

— Comme je viens de vous l'expliquer. Il a fallu payer l'impôt du sang avant qu'il n'accepte de nous prendre à son bord et de nous véhiculer à travers l'espace.

— Et le prix de la traversée s'élevait à combien ?

— Nous avons dû lui laisser dévorer deux cents membres de notre communauté, tous volontaires, bien sûr !

Lana s'accorde le temps de reprendre ses esprits. Lorsqu'elle a recouvré son calme, elle demande :

— Je ne crois pas une seconde que vous soyez archéologues. Dîtes-moi la vérité : qu'est-ce que vous veniez foutre sur la Terre ?

— Notre mission consistait à trouver une planète où nous pourrions émigrer et recommencer à zéro. La vôtre était en tête de liste. Nous savions que la machine l'avait débarrassée des humains, et qu'elle travaillait à la remettre à neuf. Nous avions l'espoir de nous y installer.

— Mais vous avez constaté que la machine était devenue folle et qu'elle allait exploser...

— Non. Elle fait très bien son travail. Je vous ai raconté cela pour vous convaincre de nous accompagner. J'ai menti, je m'en excuse, c'est un cas de force majeure.

— Espèce de salopard ! Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit, mais vous n'écoutez pas : parce que vous êtes immangeables. Nous avons procédé à des analyses, sur vous, sur votre amie. Votre sang est rejeté par les objets, ils n'en veulent pas, ils l'estiment toxique. Pendant que vous étiez en stase, nous sommes allés jusqu'à déposer votre compagne dans la

chambre de combustion de ce vaisseau, cette chambre est en réalité un estomac géant qui digère mes congénères pour s'alimenter en énergie durable. Il a recrachée votre amie. Je dirai même qu'il l'a vomie... C'est la première fois que ça se produit. Cela signifie que vous êtes incompatibles.

— Super... Et alors ?

— Alors il est évident que nous pourrons fabriquer, à partir de votre sang, un vaccin qui nous protégera de la gourmandise des machines. Voilà pourquoi je vous ramène avec moi, sur ma planète d'origine. Vous pouvez d'ores et déjà éprouver une fierté légitime, il est fort possible que vous sauviez tous les gens de ma race !

— Et vous pomperez la totalité de mon sang pour fabriquer votre foutu vaccin, c'est ça ?

— Ce n'est pas exclu, mais vous aurez au moins la satisfaction de mourir en héroïne du peuple. On vous élèvera des statues. on chantera vos louanges. Votre nom sera vénéré à jamais. Que ne donnerais-je pour être à votre place, et connaître ainsi la gloire éternelle !

FIN

